



MEMOIRES  
DE  
LA VALDAINE



J P U D. CHAUVINIS

TABLE DES MATIERES

PRESENTATION GENERALE DU PROJET

age		
4	- Lettre à une mamie pour tous les grand-parents de St Geoire	p.c.c.Paule MARTIN
6	- A nos petits enfants	" "
7	- Au lecteur	Paule MARTIN Renée MOREL Yvette FRENAIZIN

PRESENTATION HISTORIQUE & GEOGRAPHIQUE

9	- Le Canton et la Vallée	Narcisse GIROUD
19	- Notice sur Massieu	Odette BERSET
21	- L'Ainan	Gilbert BENOIT-CATTIN
22	- L'Ainan, rivière industrielle	Gilbert GALLIN-MARTEL
24	- Les cours d'eau de la vallée	Charles GAILLARD
26	- L'habitat rural en Valdaine	Gilbert GALLIN-MARTEL
28	- Saint Geoire, village étagé	Paule MARTIN
29	- Promenade en pays de Valdaine (les 4 saisons)	Paule MARTIN

SOUVENIRS... SOUVENIRS...

** ECOLES		
32	- Ecole du Grand-Platon	Henri GALLIN-MARTEL
33	- Ecole libre de Plampalais	Soeur GERMAINE
		Gilberte REYNAUD-DULAURIER
40	- Ecole publique de Saint Geoire	Renée et Henri MOREL
** VIE DES QUARTIERS - VIE OUVRIERE & VIE PAYSANNE		
51	- Préambule. Vie de mon quartier : le Bas du Bourg	Paule MARTIN
53	- Vie d'une famille ouvrière	Paule MARTIN
56	- Souvenirs de mon quartier : la Gaieté	Renée MOREL
62	- Quelques aspects de la vie d'une famille ouvrière	Renée & Henri MOREL
66	- Les usines de soierie	Lucienne DESCHAUX
67	- La vie ouvrière de Champet au début du siècle	Ferdinand DESCHAUX
69	- Petite mémoire de Champet	Josette PHILIPPE-JANON
72	- Hameau de Choché	Joseph PHILIPPE-JANON
74	- Vie à la campagne (Choché)	Augusta MONIN
76	- Vie à la campagne (Cormérieu-Le Milloret)	Yvette FRENAIZIN
78	- Les revenus. Le ver à soie. Les Moulins. Les noyeraies. La Moisson. Le Pain. Le Chanvre	Yvette FRENAIZIN

Page		
84	- Les bâtiments ruraux : la chaumière, la maison rurale	Gilbert GALLIN-MARTEL
88	- Les semailles à Cotagon vers 1930	Gilbert GALLIN-MARTEL
90	- La batteuse : le transport, le service de la batteuse, le pailler, l'intendance	Gilbert GALLIN-MARTEL
96	- La batteuse à Consuoz	Berthe REGAZZONI
97	- La laiterie de Saint Geoire	Odette BERSET
100	- La coopérative laitière	Jean-Paul CHAVANIS
103	- La coopérative laitière : historiettes	" " "
106	- La lessive en Valdaine	Gilbert GALLIN-MARTEL
108	- Le tabac	" " " "
** INTERMEDE		
113	- Monologue en patois et traduction	Gilbert BEBOIT-CATTIN
119	- L'automobile à Saint Geoire avant-guerre	Roger CHOLLAT-BOTEVILLE
121	- Réflexions et souvenirs sur l'automobile	Renée et Henri MOREL
** MODES DE VIE, COUTUMES ET FETES DIVERSES		
124	- Comment se nourrissait-on ?	Paule MARTIN
		Renée et Henri MOREL
124	- La guerre et ses restrictions	Renée et Henri MOREL
126	- Les conscrits	Paule MARTIN
		Renée et Henri MOREL
127	- Les feux de joie, les bals	Renée et Henri MOREL
129	- Le charivari	Renée et Henri MOREL
129	- Le cercueil aux jeunes filles abandonnées	Renée et Henri MOREL
130	- Le tocsin	Henri MARTIN
		Renée et Henri MOREL
131	- Le 14 Juillet	Gilberte REYNAUD-DULAURIER
132	- La kermesse	Gilberte REYNAUD-DULAURIER
133	- La Saint Sulpice	Gilberte REYNAUD-DULAURIER
** SCENES CAMPAGNARDES		
135	- Le moissonneur au clair de lune	Gilbert GALLIN-MARTEL
135	- La cueillette des feuilles mortes	" " "
137	- Le semage du blé noir	Gilbert GALLIN-MARTEL
138	- Une nuit d'été à la belle étoile	" " "
** VIE ASSOCIATIVE		
X141	- Le Patronage	Renée MOREL
142	- Secours mutuel - Société mutualiste	Elise BRESTAZ
143	- La musique	Renée MOREL
144	- Les Sapeurs-Pompiers	Henri MARTIN
145	- L'U.S.V.	Michel CHARPENNE
** VIE RELIGIEUSE		
149	- Cérémonies religieuses	Gilberte REYNAUD-DULAURIER
154	- Fêtes et pratiques religieuses	Renée et Henri MOREL
X162	- Les confréries	Renée MOREL & Paule MARTIN

\*\* PERSONNAGES PITTORESQUES

163 - La maison de la lépreuse	Odette BERSET
163 - Désiré	Odette BERSET
165 - Frère Antoine Maillet-Flandin	Berthe REGAZZONI
166 - Les Frères La Ronfle	Berthe REGAZZONI
166 - Antoine Tripier-Champ, "dit-Cacot"	Berthe REGAZZONI
167 - "Calice" de La Chapelle	Henri Morel
167 - La Nanette Genton	Paule MARTIN
168 - La Sophie Meyer	Renée & Henri MOREL
168 - La Mère Lucie	Paule MARTIN
169 - La Tante Canton	Paule MARTIN
170 - Les "dames veuves" & "les demoiselles prolongées"	Paule MARTIN
170 - Le Docteur Campos-Hugueney	Paule MARTIN
171 - L'Herboriste	claude MOTTIN-BERGER

\*\* PETITS EVENEMENTS DE LA VIE SAINT GEOIRIENNE

174 - La Rose du Carmel	Renée & Henri MOREL
175 - Le labourage de la place	Roger CHOLLAT et Henri MOREL
175 - La transhumance	Paule MARTIN
176 - Les courses de côte	Renée & Henri MOREL
177 - Le passage du Zeppelin	Henri MOREL
178 - Les cavaliers Djiguites	Renée & Henri MOREL
179 - Notre-Dame de Boulogne	Renée & Henri MOREL

\*\* LA VIE PROFESSIONNELLE A SAINT GEOIRE

180 - Gens de maison	Renée & Henri MOREL
181 - Petits emplois, petits métiers	" " "
184 - Coquetiers et marchés locaux	Gilbert GALLIN-MARTEL
186 - Saint Geoire au travail	Renée & Henri MOREL

\*\*\*



## ILLUSTRATIONS

---

Les cartes postales et photographies qui illustrent ce texte sont la propriété de diverses personnes ayant contribué à la rédaction de cet ouvrage :

Michel CHARPENNE  
Ferdinand DESCHAUX  
Georges FLANDIN-REYNAUD  
Yvette FRENAIZIN  
Charles GAILLARD  
Gilbert GALLIN-MARTEL  
Narcisse GIROUD  
Henri MARTIN  
Paule MARTIN  
Renée MOREL

sauf trois, la partie de boules, la boucherie Gros, la boulangerie-café Guiboud-Ribaud, qui nous ont été aimablement prêtées par Anne-Marie BRISA, que nous remercions vivement.

Si malgré nos recherches il s'est avéré impossible de joindre les ayants droit d'auteurs et d'éditeurs de cartes postales anciennes ou de photos, dont nous avons néanmoins tenu à reproduire certains documents, nous espérons que cette occasion leur permettra de se révéler à nous. "Droits réservés" pour cette catégorie de documentation.

Le commentaire des illustrations est donné en fin de volume.

\*\*\*

LETTRE A UNE MAMIE POUR TOUS LES GRAND-PARENTS  
DE SAINT GEOIRE

"Dis, Mamie, raconte... Quand tu étais petite comme nous ?..." "C'est déjà vieux, je vois ça à tes mains, elles ont de grosses veines comme les mémés et pourtant, tu peux courir et jouer au ballon avec nous ?"

"Avant que tu sois encore plus vieille et que tu aies tout oublié, raconte ! Tu dis parfois que tu as des trous dans la mémoire ; avant qu'il y en ait de très gros, dis, Mamie, raconte ?"

"Tu avais des copines et des copains quand tu avais mon âge. Tu as même dit, un jour, que tu étais très "diable". C'est ta grand-mère Lucie qui le disait : un vrai garçon manqué, toujours à courir les bois et grimper aux arbres au lieu de faire tes devoirs et d'apprendre à coudre !"

"C'est vrai, Mamie, tu nous dis pas de mensonge ? Dis, je t'en prie, raconte comment c'était quand tu étais jeune ? Et tes amis, les grand-pères et grand-mères de Saint Geoire, ils pourraient t'aider. Alors tu leur demandes et vous nous racontez. Vous nous dites tout ce que vos mémoires ont retenu de ce temps-là.

Le petit train à vapeur !

Les voitures tirées par des chevaux. Les paysans guidant leurs boeufs pour tirer la charrue. La cueillette des noix, les mondées de l'hiver. Le cochon qu'on tue pour la Saint Antoine, les feux de la St Jean et en l'honneur des jeunes mariés arrivant dans un village .. et on en oublie. Vous saurez les retrouver.

"Tu m'as parlé de processions dans le village avec les cloches sonnant à toute volée et les belles choses en or qu'on sortait de l'église; Mr le Curé, les enfants de chœur dans leurs habits de fête. Ils jetaient des pétales de rose sur le chemin et l'on chantait des chants en latin que l'on ne connaît plus, des psaumes je crois !"

"Alors, il faut nous dire tout ça et l'écrire, et ce sera l'histoire de notre village. Une petite histoire. Pas la grande où les hommes ne pensaient qu'à se battre. Mais une jolie histoire où je crois que les gens s'aimaient bien et s'entraidaient beaucoup.

Bien sûr, ils se rencontraient beaucoup sur les chemins, ils n'avaient pas de voitures automobiles, alors on s'arrêtait, on parlait du temps, des nouvelles des gens, de la prochaine récolte. Pour eux, c'était la récréation.

"On vous a donné des idées et posé des questions. Dites ? Vous ne les laisserez pas sans réponse ? Vite, mettez-vous au travail et par nos grand-parents, nous saurons l'histoire de notre Saint Geoire. Oh ! Pas la grande, l'historique comme disent les savants, mais simplement la vie de tous les jours, du temps passé, il y a cinquante ans et plus ; car, si les parents de mes grand-parents veulent nous aider, ce serait encore mieux..."

p.c.c. Paule MARTIN

## A NOS PETITS ENFANTS

St Geoire, ô mon pays, ma vallée, mon passé  
Mes souvenirs d'enfant, ma jeunesse un peu folle...  
St Geoire couronné de ses bois, tout roussis par  
l'automne...

Je voudrais te chanter, te conter,  
Et parler des châteaux dominant la vallée,  
De l'Eglise, immuable témoin du passé,  
Des prairies étagées tout en haut des coteaux  
Où des troupeaux paisibles semblent  
Depuis toujours accrochés aux collines.  
Oui, j'aimerais conter tout ce qui fut ta vie.

Et voilà qui est fait grâce à vous, les amis,  
Pour nos petits enfants nous laissons cet écrit  
D'un passé, dépassé, mais qui fit  
Ce qui est aujourd'hui.  
Avec tous les amis, fouillant dans nos mémoires  
Retrouvant ce qui fut, qui n'est plus,  
Mais nous suit.  
Nous vous offrons ces pages issues de notre  
histoire,  
Gage de notre amour, à vous, témoins d'espoirs.

Paule MARTIN



## AU LECTEUR

Ainsi est née (c'était en 1989) l'idée de ce travail, nullement destiné au départ à être publié ; ce devait être, simplement, les confidences de deux grands-mères, deux amies qui se proposaient d'écrire leurs souvenirs pour leurs petits enfants, strictement à usage familial.

Mais la fille de l'une d'elles, alors Présidente du Foyer des Jeunes, pensa qu'il y avait là une "mine" intéressante et leur proposa un plan de travail plus général - qui n'a été qu'incomplètement réalisé. Le Club Rencontre servit de cadre à plusieurs réunions d'information, suscitant quelques bonnes volontés, dont une troisième mamie qui se joignit à la petite équipe de départ. Cela aboutit à la participation d'une vingtaine de personnes et à la remise progressive d'une série de textes de souvenirs ou de documents (car nous avons été conduits aussi à ajouter aux souvenirs proprement dits un certain nombre de textes d'ordre historique, géographique, voire folklorique).

Les trois grands mères poursuivirent à petits pas ; un grand-père se trouva "mis dans le coup". Puis il y eut une période creuse de plusieurs mois, - suivie d'une reprise d'activité. Et nous pouvons maintenant vous proposer cet ouvrage, modeste et incomplet, mais qui, nous l'espérons, pourra vous intéresser.

Vous ne trouverez pas de récits historiques au sens où on l'entend normalement, ni de révélations extraordinaires sur le passé de ce lieu dit La Valdaine.

Mais vous retrouverez ce qui fut la vie laborieuse d'une population mi-rurale, mi-ouvrière, des coutumes, des usages maintenant disparus, des personnages pittoresques comme on n'en voit plus guère, une convivialité bon enfant, une philosophie de la vie dans le bonheur et surtout le malheur dont nos anciens avaient le secret.

Et tout ce passé n'est pas si vieux historiquement puisque tous ceux qui ont participé à la rédaction sont des retraités de soixante-soixante-dix ans, les informateurs, eux, étant parfois presque nonagénaires...

Mais les anciens parlaient beaucoup aux veillées et lors des repas familiaux. Ainsi s'est faite une mémoire parlée qui est enregistrée au fond de nous-mêmes.

Et c'est ce que nous avons tenté de faire renaître dans ces pages, finalement destinées à tous les âges, alors que nous avions prévu d'écrire seulement pour nos petits-enfants. C'est cependant à leur intention que figurent ici et là certains détails ou explications qui pourront paraître inutiles aux adultes.

Un certain nombre de textes sembleront peut-être à première vue de portée réduite parce qu'il ne s'agit que de souvenirs personnels. Mais, sans doute beaucoup d'entre vous se sentiront concernés parce qu'ils auront partagé en leur temps le même environnement, connu les mêmes personnes que l'auteur de l'article.

Vous trouverez quelques dates incertaines : consultés, les survivants déclarent parfois ne pas se souvenir, reconnaissent avoir.. un trou de mémoire. Pardonnez-leur, pardonnez-nous.

Il arrive aussi que deux détails identiques se retrouvent dans deux textes d'auteurs différents. Nous n'avons pas supprimé ces répétitions, peu gênantes, et qui, d'ailleurs, ne font que confirmer les témoignages.

Nous aurions souhaité une plus large collaboration extérieure à l'équipe pour la rédaction de certains articles -que nous avons pris en charge nous-mêmes. Mais nous devons beaucoup de détails isolés à la gentillesse de nombreux Saint Geoiriens, en particulier pour l'étude finale "St Geoire au travail" ; grâce à eux, nous avons pu confirmer des souvenirs un peu incertains, ajouter une précision utile, corriger une inexactitude (souhaitons qu'il en reste peu..). Que tous ces collaborateurs anonymes -qui, eux, se reconnaîtront peut-être- soient vivement remerciés. Cet ouvrage est aussi leur oeuvre.

Paule MARTIN.- Renée MOREL.- Yvette FRENAIZIN.

## PRESENTATION HISTORIQUE &amp; GEOGRAPHIQUE DE

## SAINT GEOIRE

\*---\*---\*---\*---\*---\*---\*---\*---\*---\*

## LE CANTON &amp; LA VALLEE

C'est dans le milieu de la vallée de l'Ainan que l'on découvre parmi coteaux et vallons, la riante et verdoyante cité de Saint Geoire en Valdaine.

Géographiquement parlant, le canton de Saint Geoire a une superficie relativement faible : 10 688 ha. Sa population atteint à peine 6 000 habitants, les communes les plus étendues étant :

- St Geoire : 1 772 hectares
- Merlas : 1 562 hectares

les plus petites :

- St Bueil : 381 hectares
- Voissant : 388 hectares

Avant la création des communes de Massieu, Saint Sulpice des Rivoires et Velanne, une partie de St Bueil, la bourgade chef-lieu de canton avait 3 000 ha environ, il y a de cela 90 ans à peu près.

L'altitude de cette vallée oscille entre 760 m, colline de Saint Sixte, et 400 m aux bords du Guiers, commune de Voissant, qui nous sépare de la Savoie. Saint Geoire se trouve à 437 m d'altitude, point de mesure l'Hôtel de Ville.

La rivière de l'Ainan prend sa source dans les marais de Chirens.

En étudiant le mot "Valdaine", ou Vaudaine, dans ses formes anciennes, on a presque la certitude que Valdaine n'est autre que Val d'Ainan, ou vallée du Nant. Dans l'ancien temps, et en patois bien sûr, le mot "Nant" voulait dire ruisseau ou rivière. Le canton de Saint Geoire possède également une partie du célèbre lac de Paladru.

Il y a deux cents ans, deux routes figurent sur les cartes, venant de Chirens, avec bifurcation au "Cabaret" pour se diriger, l'une sur Massieu et St Geoire, et l'autre sur Montferrat. Sans parler bien sûr de la Voie Romaine passant près du Col des Mille Martyrs et sillonnant les communes de Voissant, Merlas St Sixte et St Nicolas de Macherin. A proximité de cette ancienne voie, on peut encore de nos jours remarquer dans les bois de la Chapelle de Merlas une pierre à sacrifice, dite "pierre à Mata" - un vestige des druides sacrifiant sur un autel en granit assez imposant, calé par d'autres blocs de pierre.

Au commencement du 19<sup>e</sup> siècle, une seule route traversait la partie ouest du canton et encore sur un très court parcours. Elle fut construite sous le règne de Louis XV, pendant le ministère du Marquis de Monteynard. Elle allait de Lyon à Grenoble, passant par la Tour du Pin - Les Abrets - Voiron. Elle entraînait dans le canton vers Charancieu et Recoïn et traversait la commune de Montferrat. Cette voie était peu suivie à cause de ses pentes excessivement raides.

En 1904, on fit une déviation pour éviter la montée, qui passe par Biliou. Pour venir à St Geoire, il fallait suivre des chemins difficiles. Le chemin après le Versoud montait sous la maison Allegret, puis aboutissait vers la maison du Docteur Fouilloud (maison natale du Maréchal Dode de la Brunerie) puis cette voie tournait brusquement à droite, pour atteindre par une pente abrupte le haut du bourg de notre village. De St Geoire à Pont de Beauvoisin, le chemin longeait l'Ainan tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et traversait sept fois la rivière et toujours à gué avant d'arriver à St Bueil. De là, il s'en éloignait, arpentait les coteaux, passait à la Branchat, atteignant ainsi Saint Albin de Vaulserre puis le Pont de Beauvoisin.

Le chemin partant du bourg de St Geoire et rejoignant le château de Longpra était très difficile et il fallait absolument monter par celui dit "les trois pierres". Il en a été ainsi jusque vers 1834-1835, quand fut mise en service la route départementale de l'Arsenal, sur Chirens ou Pont de Beauvoisin, desservant ainsi Massieu, St Geoire, St Bueil, St Albin de Vaulserre. En ce même temps, la route du Versoud à la Bâtie Divisin fut aménagée, nous reliant ainsi à la nationale 75 qui nous conduit aux Abrets.



Dans les dernières années de l'Empire, vers 1865, on construisit un pont sur le Guiers au dessous des ruines du vieux château de Vaulserre. Ce pont a deux arches de 14 m de hauteur, et il met en relation la vallée de l'Ainan avec la Savoie. Car auparavant on ne pouvait y aller qu'en passant par le Pont de Beauvoisin, ou traverser à gué le Guiers en dessous Vaulserre, ce qui était souvent très difficile.

En 1880, on établit une route allant de St Geoire à Merlas, puis se prolongeant par la suite sur St Sixte et St Nicolas de Macherin. Du hameau de Nouvellière sur la gauche se détache une autre route escaladant la montée de Mafray vers la Croix du Col des Mille Martyrs, descendant ensuite sur Miribel pour aller aux Echelles - St Laurent du Pont et Voiron. Une autre route a été faite en 1906, de la Demi-Lune à St Etienne de Velanne. Un chemin partant du bout de l'allée de Longpra nous mène à St Sulpice des Rivoires, passant par le Col du Rosier, puis franchit les coteaux, passe aux Rájans et ensuite descend vers la route qui va de St Geoire à la Bâtie Divisin.

Le petit chemin qui, du tournant de l'allée de Longpra suivant le ruisseau du Boyet, fut commencé en novembre 1900 et fut en fonction en mai 1901 a une longueur de 714 m. Il rejoint le tournant du Versoud. A titre indicatif, il coûta 3 250 F. On le nomme encore de nos jours "chemin privé de Longpra".

Un petit chemin descendant du château de Clermont, passant près de l'ancienne gendarmerie et aboutissant près du château de Cabarot, se nomme "chemin de St Antoine". Cette dénomination lui vint par le Frère Antoine Flandin-Maillet, homme humble et pieux, habitant aux sommets des monts du hameau Consuoz et qui empruntait le chemin pour assister aux offices de sa paroisse de St Geoire. Antoine Flandin Maillet est né au cours de l'année 1590 et fut enterré le 17 février 1629 dans une chapelle de l'église paroissiale de St Georges d'Espéranche (notes des archives de Longpra).

## COMMUNES &amp; PAROISSES

## DU CANTON

Le canton de St Geoire compte actuellement 11 communes. En 1775, on ne comptait que 5 communautés sur le même territoire : St Geoire, la Bâtie Divisin, Charancieu, Montferrat et Paladru. Merlas, Voissant et St Bueil (avec des limites plus restreintes que maintenant) ne dateraient que de l'année 1801. Avant cette date, St Bueil dépendait de Vaulserre et de St Geoire ; Voissant de Vaulserre. Merlas a été détaché de St Geoire. Pour cette dernière commune, le projet remonterait à une ordonnance du Directoire de District du 6 décembre 1790. Massieu, St Sulpice des Rivoires et Velanne ne sont devenues communes qu'en 1884.

Les paroisses sont depuis un siècle environ au nombre de 14. Merlas avec ses 375 habitants en forme trois. Par contre, St Pierre de Paladru s'est constitué sur des hameaux de deux communes (Montferrat et Paladru).

Avant la Révolution, voici les paroisses (du canton actuel) et leur répartition par Archiprêtre :

- dans l'archiprêtré de St Geoire : St Geoire, St Bueil, Voissant, la Chapelle, Merlas, St Sixte et Massieu.
- dans l'archiprêtré de Virieu : la Chapelle de Peyrins, Recoïn, Charancieu, Montferrat, St Pierre de Paladru, St Michel de Paladru.

C'étaient en fait les paroisses actuelles avec en plus la Chapelle de Peyrins et, en moins, St Sulpice des Rivoires et Velanne.

Mais au 19<sup>e</sup> siècle, après la tourmente révolutionnaire, les paroisses ne se relevèrent pas si rapidement qu'elles avaient été saccagées. Si Montferrat, St Pierre de Paladru et Recoïn ressuscitent dès 1804, Massieu attendra 1819, Paladru 1826, St Bueil 1842, Charancieu 1845, Merlas et la Chapelle 1850, Velanne 1855, St Sulpice 1860. Le service religieux fut cependant assuré dans plusieurs paroisses quelques années plus tôt.

Remontant les siècles, on trouve des traces de la paroisse de Merlas au 15<sup>è</sup> siècle. La plus ancienne mention de Velanne est du 14<sup>è</sup> siècle (du 16<sup>è</sup> dit l'Etude ronéo de l'Abbaye de la Rochette à Belmont Tramonet). Il est alors question du village de "Villana" mais sans allusion à une église. Dès le 14<sup>è</sup> siècle, Massieu est Paroisse. Il est déjà question de "St Xyste" au 13<sup>è</sup> siècle, ainsi que les Paroisses de Montferrat, St Pierre de Paladru et Recoïn. Mais le petit village de "Macciano" évoqué déjà au 8<sup>è</sup> siècle n'est autre que Massieu. Velanne est l'objet de fouilles actuellement. Il y existait autrefois une "maladrerie". St Sixte était doté d'un temple de Mercure (colonnes église porte sud).

Au recensement de 1858, la commune de St Geoire comptait 4 300 habitants car ses limites englobaient Velanne, St Sulpice des Rivoires, une partie de St Bueil et de Massieu. Après des amputations successives, la population de St Geoire atteignait encore en 1861, 1900 habitants.

Suivant le rapport historique, St Geoire n'a jamais occupé l'attention publique. Il n'est même pas question de guerres de religion, mise à part l'incursion du Baron des Adrets contre la Maison de Longpra. A en croire les vieilles traditions, il y aurait eu, paraît-il, un bourg plus considérable qu'une catastrophe aurait détruit, sans en savoir pour autant les dates et la cause. Toute tradition écartée, ce pays est habité depuis fort longtemps. D'irrécusables témoignages en font foi. Sépultures anciennes, médailles romaines y furent trouvées. Dans le coteau de Cabarot, on a vu et on voit encore des vestiges de constructions fort anciennes. Plusieurs monastères s'élevaient autour de St Geoire, mais leurs dernières apparences se sont effacées. Le propriétaire d'un champ nommé l'Abbaye, ayant fouillé le sol, y découvrit des cellules en maçonnerie contenant des squelettes entiers. La découverte d'un cercueil en tuf, conservé au Château de Longpra, contenait de nombreux ossements, d'après l'Album du Dauphiné année 1835.

Mais parlons plutôt de ce que nous pouvons encore voir de nos jours, soit notre église bien sûr, mais aussi les sept châteaux qui émaillent le panorama de notre cité, Château de Clermont - La Rochette - Longpra - L'Etergne - La Lambertière - l'Hôtel de Ville, Cabarot.

Le château de Clermont situé sur un plateau a la forme d'un C gothique de manière à marquer le terrain du sceau de cette noble Maison. Il paraît remonter au delà du 15<sup>è</sup> siècle, ce qui nous entraîne à donner quelques précisions sur cette famille de Clermont.

Lorsqu'en 965 les Sarrasins furent expulsés, le Dauphiné fut divisé en petits états, pour le Clergé de Grenoble, Vienne, Valence - et les principautés laïques furent pour ces derniers, les comtes d'Albon, de Savoie, de Valentinois - les barons de Clermont, de Sassenage, de Montauban. Sibeud de Clermont, qui vivait vers 1060, occupait la tour qui domine encore de nos jours la colline de Clermont à Chirens. Il descendait des Ducs d'Aquitaine par la maison d'Hauterive. Sibeud représente à Vienne le comte de Bourgogne pour ses droits de régale. Il porte les armes de Guigues le Vieux "Mons Clara", armes parlantes (un mont éclairé par le soleil). Son fils Aynard vint au secours de son parent Guy de Bourgogne devenu Pape de 1119 à 1124, sous le nom de Calixte II, qui, en reconnaissance, lui donna comme armes : Ecu de Gueules, à deux clés d'argent passées en sautoir; cimier : la Tiare papale; supports : deux lions d'or tenant bannière, l'une aux armes du Dauphiné, l'autre aux armes de France, avec la devise "Si omnes ego non" (si tous vous abandonnent, moi non).

Un Guillaume de Clermont fut Archevêque de Vienne et Protecteur de l'Eglise de St Geoire. Aynard II se reconnut vassal du Dauphin Humbert II en 1340 pour ses terres de St Geoire possédées en "franc alleu" et reçut en compensation les titres de Connétable et de Grand Maître Héréditaire du Dauphiné. En 1496 Bernardin de Clermont épouse Jeanne de Husson, fille de Charles, Comte de Tonnerre. Ce comté fut érigé plus tard en Duché et entra dans la Maison de Clermont. Durant cette chevaleresque époque, tout autour du Château de Clermont et de son église, on voyait se multiplier les maisons fortes. Il y avait une Abbaye de religieux et une abbaye royale de Bénédictins. La Valdaine se couvrait de gentilhommières grâce à la puissance et à l'ascendant des Clermont. Certains noms de cette Maison sont à retenir. Le Bienheureux Amédée d'Hauterive - un fils de ce Bienheureux Seigneur : Saint Amédée de Clermont : abbé de Clairvaux, abbé d'Hautecombe promu évêque de Lausanne, Prince et Chancelier de l'Empire (1100-1159). Le Comte de Savoie étant mort au retour de Terre Sainte, ce fut Amédée qui fut tuteur du Jeune Humbert III.

Antoine de Clermont fut promu Grand Maître des Eaux et Forêts de France et commença la construction du château d'Ancy le Franc dans l'Yonne, en 1546.

En 1571, Charles IX érige le Comté de Tonnerre en Duché au profit d'Henri de Clermont qu'il nomme Duc et Pair de France.

Un François de Clermont Tonnerre, né en 1629, mort en 1701, fut Evêque et comte de Noyon, conseiller d'Etat et Académicien.



Gaspard, marquis de Clermont, mort en 1781 fut Maréchal de France.

Stanislas, Comte de Clermont Tonnerre, fut député de la Noblesse aux Etats Généraux de 1789.

Aymé de Clermont Tonnerre, né en 1779, fut aide de camp de Joseph Bonaparte. Sous Louis XVIII, il est promu Pair de France, Maréchal de camp, Ministre de la Marine - sous Charles X ministre de la Guerre et Duc en 1841.

Parmi ses quatre fils, Gaspard fut le père d'Isabelle, comtesse Henri d'Ursel et fondatrice des Orantes de l'Assomption; née en 1849, morte en 1921). Avant d'entrer en religion, elle maria sa fille Caroline au comte Henri de Virieu (1896). A quelque temps de la Révolution de 1789, une comtesse de Virieu, fille du comte de Tourzel, était dame d'honneur de Madame Victoire, tante du Roi Louis XIV.

Le château de Clermont fut longtemps la propriété des de Tourzel. Il fut vendu en ruines après un incendie en 1846 à la famille Michal Ladichère qui le restaura selon ses anciennes formes. Actuellement, il est la propriété de la Banque Nationale de Paris.

Maison de Longpra : le noble fief de Longpra est de toute antiquité maison forte avec pont-levis, fossés, meurtrières et créneaux. On suppose que cette maison dépendait en 1283 de l'ancien fief des Chanoines de St Maurice de Vienne. Cette maison était liée aux Clermont et venait de Paladru. Elle faisait partie de la seigneurie de Montferrat et avait été donnée en mariage à Dame Eynard de Clermont, veuve du Seigneur de Crollard. En 1449, Antoine, son fils, habitait avec sa mère à Longpra car la maison de Crollard était en ruines. Par testament, il donne à sa femme Marguerite de Clermont un logement dans la maison forte de Longpra. Son fils Claude mourut sans enfant et légua cette demeure à un Clermont de Savoie, seigneur de St Hélène du Lac. Par suite de procès, ce château revint à Antoinette Paladru, épouse du Seigneur Lorac de Montcarra. Elle vendit ensuite le 26 octobre 1536 le fief de Longpra au noble Charles Pascalis, notaire à St Geoire, qui joignit son nom à celui de Longpra.

Actuellement, cette famille est éteinte mais à l'époque, les Pascalis étaient nombreux dans notre cité. Pour se distinguer entre eux, il y eut :

les Pascalis de Longpra, de Figuel, du Fayeux, de la Bastide, de la Platière, de l'Etergne.

Les Pascalis de l'Etergne habitaient le château de l'Etergne et furent suivis de la famille Janon de Revel du Perron. Les Pascalis de la Mayerie habitaient Massieu, familles Michal, Charon et enfin de Pélagey. Les Pascalis de la Rochette habitaient le château de La Rochette.

Actuellement le château de Longpra est propriété de la noble famille Pasquier de Franclieu depuis plus d'un siècle, depuis le mariage de Melle Chosson du Colombier, nièce d'un Pascalis avec le Comte Pasquier de Franclieu.

Le premier acte de vente du château de Longpra est en date du 10 juillet 1304. Il comprenait alors une salle basse (actuellement la cuisine) une cuisine (actuellement salle à manger) une cave, un four, un bûcher - dans la cour, à main gauche, une chapelle; il y avait un pigeonnier - au premier étage 3 chambres, enfin, un escalier conduisant au galetas. C'est de là qu'on accédait à la Chapelle.

En 1770, Antoine de Longpra, Conseiller au Parlement, commença les bâtiments à gauche et à droite de la cour. En 1773, Mr de Longpra bâtit toute la partie où se trouve la chapelle actuelle, le petit salon, le grand salon, le vestibule. La grande allée était autrefois plantée de chênes et de noyers. Les arbres actuels ont été plantés en 1772. Ce sont des tilleuls et marronniers. En 1833 fut posé le portail d'entrée de la cour. La population alors nombreuse de Consuoz passait dans la cour du château pour se rendre à St Geoire ; aussi en 1852, on fit un chemin au-dessus des dépendances du château pour en terminer avec cette servitude.

L'année 1896 vit la restauration du grand salon (100m<sup>2</sup>) boiseries et mobilier du pur style Louis XVI - le parquet fut fait avec les bois retirés de la cité lacustre du lac de Paladru (chêne et frêne).

La chapelle contient de beaux reliquaires et un Christ sur pied en buis, ayant appartenu à Madame Elisabeth, soeur du roi Louis XVI et confié à Madame de Tourzel. Vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle, St Geoire et tout particulièrement le château de Longpra eurent leur part de troubles. En septembre 1590, 80 arquebusiers avaient reçu l'ordre d'attaquer Longpra. Mr de St Germain de Champe, neveu de Mr de Longpra et capitaine de ce district, en avisa son oncle. On prit ses dispositions. Le château fut assiégé pendant sept jours. On conserve encore dans le vestibule du château des boulets petit calibre qui auraient été lancés contre cette demeure.

L'actuel Hôtel de Ville était autrefois une Abbaye royale de Bénédictins dite "de St André", fondée vers le 14<sup>e</sup> siècle (le titre le plus ancien date de 1307) par un membre de la famille de Clermont. Cette abbaye a ses origines à St Etienne de Velanne et a succédé à une Commanderie de Templiers bâtie elle-même sur les vestiges d'un "castrum romain". Cette abbaye était alors sur la paroisse de Pressins et dépendait par un monitoire de Mgr L'Evêque de Belley qui demandait à ses prêtres de recueillir les biens appartenant à la Maladrerie de Crollard qui dépendait alors de l'Abbaye.

En 1341, Artaud de Luppi fit une rente perpétuelle de 100 sols à l'abbaye. En 1397, noble Guillaume Charpenne lègue un sétier de froment et 8 sols annuels. En 1403, l'abbesse Alice de St Germain reçut de Denise de Voissant une rente perpétuelle de 15 deniers. En 1730 des lettres patentes du Roi, datées de Marly, suppriment au monastère le titre abbatial. Puis en 1734, le Pape Clément XIII prononça l'extinction de l'abbaye de Saint Geoire et son rattachement à l'abbaye des Dames des Colonnes, à Vienne.

En 1749, Christophe de Beaumont du Repaire, archevêque de Vienne autorise la vente des bâtiments de St Geoire à Monsieur Gély de Montcla, Maître Ordinaire à la chambre des Comptes. Sa fille se mariant à Mr Scipion de Vallier, ce château entra dans cette famille, puis il revint à un de Montcla et ses filles s'en séparèrent. Il fut vendu à la commune de St Geoire en 1886.

Le château de Cabarot était à l'origine un monastère d'Ursulines remontant au moins à 1550. Les religieuses gardèrent cette maison jusqu'en 1690. Il fut ensuite après différents propriétaires acquis par la famille Bouvier-Depelley et il est actuellement la propriété de la famille Dugueyt.

Le château de la Lambertièrre a probablement appartenu aux familles Dode-Denand. Il fut vendu par la suite à la famille Chollat et se trouve actuellement la propriété de la famille Nicollet.

Dans la maison du Dr Fouilloud-Buyat, au sommet de notre bourgade et dans la partie la plus ancienne de notre cité, est né un homme célèbre. Guillaume Dode naquit le 30 avril 1775 de Jean-René Dode, notaire et contrôleur de l'enregistrement et de Catherine Charbonnel. En 1793, malgré la Terreur, Guillaume Dode gagna Paris et se prépara au métier des armes (Ecole Militaire de Metz en 1794). En 1803, il fut chargé des fortifications de la côte nord contre l'Angleterre. Colonel en 1806, participant aux campagnes du Rhin, d'Egypte et d'Italie, Napoléon lui confère en 1808 le titre de Baron de l'Empire sous la dénomination de La Brunerie. Général de Brigade en 1809, campagne de Russie, il fut nommé Lieutenant Général en 1814 par Louis XVIII. Il obtint le titre de Pair de France en 1824, Directeur Supérieur en 1840 il fut chargé de la construction des fortifications de Paris. Louis-Philippe le nomma Maréchal de France. Partageant son temps entre Paris et Voiron, le glorieux Maréchal mourut en mars 1851 et fut inhumé au Père Lachaise.

En terminant cette rétrospective à travers les âges, sachons que notre cité de Saint Geoire a comme patron St Georges. Dans les temps anciens, elle se nommait "Santò Georgio in Vaudania", puis Saint Georges ou Saint Geoire en Dauphiné et plus récemment, Saint Geoire en Valdaine.

"Montjoie et Saint Denis" était le cri de guerre du Roi; "Saint Georges" celui du Dauphiné.

Narcisse GIROUD,  
d'après une étude de Mr l'Abbé Rozier,  
curé de St Geoire et des archives de Longpra.



## NOTICE SUR MASSIEU

---

D'où vient Massieu ?

Trois historiens se sont penchés sur l'histoire de Massieu mais il faut reconnaître que leur opinion ne converge pas exactement.

En 1661, Nicolas Chorier dans son Histoire Générale du Dauphiné, parle de la Valdaine et de ses châteaux dont un à Massieu. Après avoir appartenu au Comté de Salmorenc (Voiron) elle passa en 1105 dans l'Archevêché de Vienne pour le Spirituel mais sous la souveraineté des Clermont. C'est en 1343 que le Dauphin Humbert II réunit la Valdaine à ses possessions, pour la transmettre au Royaume de France.

En 1671, Guy Allard dans son dictionnaire du Dauphiné, confirme que Massieu est une paroisse du Mandement de Clermont, en l'Election de Vienne ; il précise que son Eglise est dédiée à St Pierre et que son nom latin Macusium est dû à Hercule Macusain qui y était adoré.

Un certain Pilot, historien chercheur, affirme tout autre chose. Massieu serait le souvenir plus ancien qui se rattache à deux localités citées dans le testament d'Albon sous le règne de Charlemagne. Ce seigneur d'Albon était possesseur de très vastes terres et donne par testament à l'église de St Jean de Maurienne "afin de servir à son luminaire et pour le repos de son âme", ce qu'il a à Maciano (Massieu) et à Abrici Colonica (Les Abrets).

Aucune certitude ne ressort de ces trois sources. Néanmoins les habitants de Massieu peuvent affirmer que leur ville est très ancienne et même plus ancienne que St Geoire dont on ne commence à parler qu'en 1080, ce chef-lieu qui mit si longtemps à donner son "indépendance" à Massieu.

(Note provenant de la MAIRIE de Massieu).

Massieu, à 4 km de St Geoire en Valdaine, relevait administrativement de St Geoire et de Chirens. Son école était en ruines et aucune commune ne voulait se charger de la remise en état. A mi-distance entre St Geoire et Chirens, et comptant 780 habitants, Massieu obtint de la Sous-Préfecture son indépendance en 1884 et construisit son école. Le centenaire de la commune a été célébré en 1984.

Madame Odette BERSET apporte encore les précisions suivantes :

A mi-chemin du bourg de Massieu et de Champaz, s'élevait un village de 15 ménages vers 1890.

On y fabriquait de la vaisselle en terre, d'où le nom de Veysseilier. Il ne reste actuellement que 4 maisons.

Depuis ce village, on accédait au petit village un peu plus haut, "Champaz", par un chemin à travers la forêt qu'on appelait "Chemin des Sangliers" qui existe toujours. Celui-ci a été doublé bien sûr par une route carrossable qui sert en même temps pour l'exploitation des forêts.

## L'AINAN

## MOULINS &amp; MARAIS

L'Ainan prend sa source à Chirens. A l'Arsenal, un petit barrage forme une retenue d'eau qui régularise le débit et sert à faire tourner un moulin. Il était rudimentaire au début et a été équipé et modernisé au cours des ans. C'était la propriété de la famille Passet puis, suite à un mariage, de la famille Micoud jusqu'en 1942, au décès du dernier fils célibataire. Ce serait, paraît-il, la famille Brunier, limonadiers à St Genix qui en a hérité et l'a vendu à Mr Reverdy. La grande roue s'est arrêtée de tourner en 1966 mais tout est resté en état.

A côté du moulin, sur la même retenue d'eau, avait été construit un petit bâtiment où la grande roue faisait tourner la meule et le pressoir à huile. Les anciens prétendent qu'autrefois, on se serait servi de la meule pour égréner la luzerne. Aujourd'hui la grande roue a été démontée. Quelques centaines de mètres plus loin, l'Ainan était barré par une vanne et refoulait dans les marais avoisinants, y faisant pousser de grandes "bauches" que les agriculteurs coupaient soigneusement et triaient l'hiver pour vendre aux empailleurs de chaises... Les marais étaient aussi propices aux frayères des petits vairons (dormilles) qui se regroupaient dans les petites rigoles pour se reproduire.

De même, vers la Gontarie, de nouveau des vannes pour l'irrigation des prairies et marais; puis, un peu avant la Bletona, une partie de l'Ainan était dérivée dans un canal qui amenait l'eau au Moulin Rousset qui a cessé de fonctionner en 1914. Pour l'irrigation, chaque exploitant avait selon sa surface droit d'eau un jour et à des heures fixes ; par exemple, le lundi de 6h à 18h, le suivant, le lundi de 18h jusqu'au mardi à 8h et ainsi de suite. L'hiver, le béal qui amenait l'eau à tous les prés était "récuré" par l'ensemble des riverains qui le nettoyaient soigneusement tout en papotant et blaguant à tout va... Au bord de l'Ainan, on pouvait voir aussi de petites mares (une ou deux par hameau) qui servaient autrefois à faire baigner les chanvres ; ces mares avaient tout autour des grosses pierres que l'on mettait sur les paquets de chanvre pour qu'ils ne flottent pas.

## L'AINAN : RIVIERE INDUSTRIELLE ?

---

Notre petite rivière, si chère aux pêcheurs, est, ou plutôt était, très travailleuse sur la quinzaine de kilomètres de son cours.

Depuis Chirens (altitude 475m) où elle prend naissance jusqu'au Guiers où elle se jette, face à St Béron (altitude 260m), jugez-en plutôt :

A l'Arsenal, sur Chirens : un moulin (Micoud puis Reverdy).

A la Côte d'Ainan, Massieu : les anciens tissages puis l'ancienne scierie (Drevon Gaud) en état de marche jusque vers 1945, l'ancienne scierie Massot 1945

Aux Rieux sur St Geoire : la scierie fabrique d'échelles et brouettes (Massot-Cuchet) arrêtée en 1960.

A Saint Geoire : les Tissages (Duc père & fils et Trousset), le moulin (Perrin, Lanfray).

A la Martinette : tissages, coop Dauphilait.

A Champet : Tissages (Michal Ladichère).

A la Pale : centrale électrique.

A St Bueil, la Rosetta : Tissages (Mignot), la minoterie Berthier : une turbine à eau et un moteur à huile lourde, puis un diésel (camion Berliet ?), tissages et usine d'impression.

A Voissant : Etablissements Bellemin Scierie, fabrique de fauteuils toujours en activité.

Cela fait 14 chutes, roues à aubes ou turbines, de plus ou moins d'importance qui "tournaient à l'eau" comme on disait ! et qui ont créé l'industrie dans notre vallée.

Bien sûr, avec le développement, il a fallu d'autres sources d'énergie et au fil des années sont venus s'adjoindre : le moteur à gaz pauvre (invention Chaboud à Pont de Beauvoisin), le moteur à huile lourde puis Diesel, la vapeur... puis l'électricité qui a bouleversé les données et permis l'expansion que l'on a connue jusque vers les années 1930.

Mais c'est bien l'Ainan qui a été la base de ces industries.

Gilbert GALLIN MARTEL.



## LES COURS D'EAU DE LA VALLEE

---

C'est entre le village de la Côte d'Ainan et le lieu-dit la Tourne que se situent les terrains agricoles qui furent irrigués par nos aïeux. A ces deux points, l'Ainan jouxte la route départementale 82 qui longe le Nord-Ouest de la vallée alors que la rivière a fait son lit au Sud-Est. Seule la route départementale 28 les entrecoupe en bas du bourg de St Geoire. De ces multitudes de canaux et rigoles sont nées des industries : moulin, scierie, papeterie mais surtout, soieries.

De la Côte d'Ainan à la départementale 28, un terrain marécageux divisé en petites parcelles et exploité pour son herbe (laiche) séchée en andains et rentrée en javelles. Cardée sur un peigne de dents en bois et nettoyée de toute impureté, l'hiver, au coin du feu, c'était un appoint pécuniaire, elle était exportée. Sur cette partie, deux scieries, des "battantes" remplaçant le dur travail des scieurs de long. Deux moulins, Durand et Perrin ; après Durand, soierie Duc vers 1900.

En aval de la D 28 jusqu'à La Martinette, trois ruisseaux se jettent à l'Ainan : celui de la Combe, le Verderet et celui de la Gaieté. Mais seuls les deux derniers cités irriguaient les terres. On peut encore voir les vannes sous le pont de la Gaieté. Le Verderet était dévié sous la maison Boulogne et passait sous la route à la Bonté pour alimenter une roue à aube accotée à l'atelier de taillanderie fabrique de balances romaines.

Tous ces terrains de fourrage qui appartenaient au même propriétaire étaient divisés en parcelles de 2500m<sup>2</sup> (un journal) et loués à l'année. Ils servaient d'appoint aux agriculteurs. Souvent le fauchage était effectué par des tâcherons qui bâtissaient des meules de foin sur place.

L'usine de soierie de la Martinette construite vers 1890 avait une centrale électrique mais aussi une chaudière à gaz mort accouplée, au cas de manque d'eau. Un kilomètre en aval, Champet et ses vastes bâtiments d'usine de soierie n'avait en l'an 1852 (Bail Maître Maunaix, notaire) que 10 métiers à tisser, un ourdissoir, 10 lits d'ouvrières, 10 quinquets, une roue De Vêche et une grande Chenaux. C'est à cette date que le nouveau locataire proposa d'y installer une fabrique. Afin d'obtenir une plus grande force motrice, les turbines de ces deux usines étaient équipées avec des syphons ce qui les obligeait à rendre l'eau par des canaux murés à près de cent mètres.

Le canal de la Pâle alimentait une papeterie vers 1850. Une centrale électrique y fut installée et par étapes, fut le premier éclairage des maisons situées le long de la route départementale.

Tout au long de ces canaux, des vannes pour l'arrosage mais qu'on ne pouvait utiliser qu'en dehors des heures et jours de travail de l'usine.

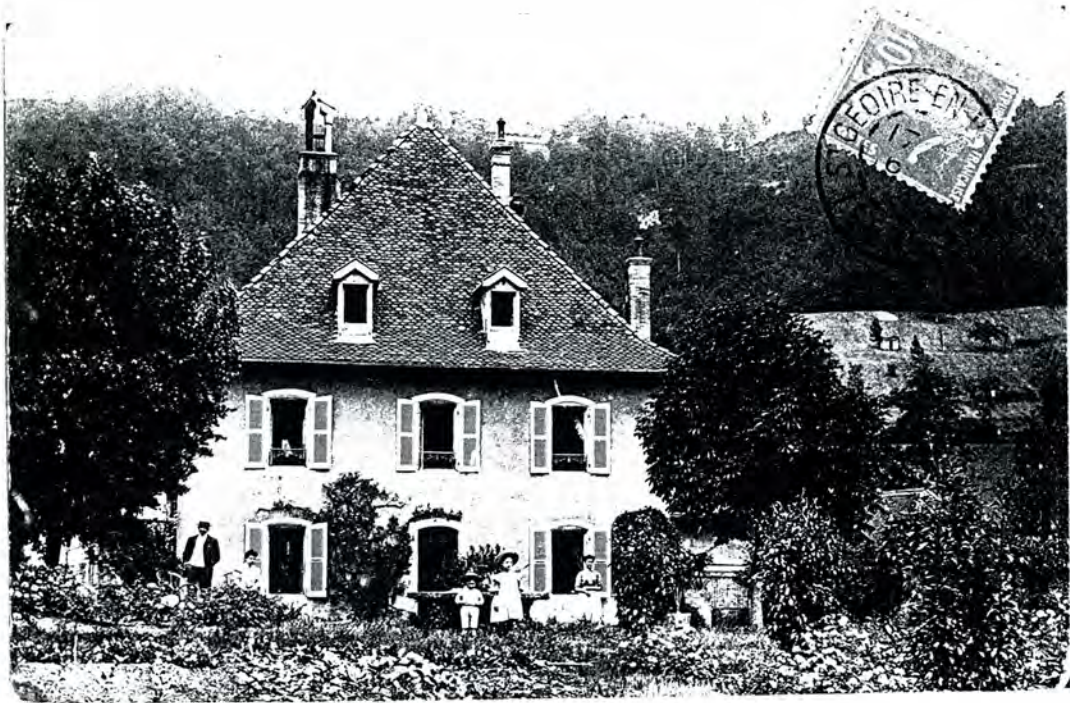
Le coteau de Corrèzin entre la Pâle et Champet fut un vignoble avant que le phyloxéra ne le détruise en 1880. Sur photographie, on peut voir deux pavillons qui servaient à ranger les outils. Aujourd'hui, il ne reste que les murs et la montée d'escaliers en frêne taillé de celui qui avait un étage. Il fut ensuite labouré avec des boeufs dont le joug mesurait entre deux à trois mètres afin de donner l'aisance de marche à ces animaux. Par alternance, on y cultivait en sillons des céréales, des luzernes et sainfoins (esparcette) qui, fleuries, donnaient un magnifique contraste de couleurs.

Charles GAILLARD

Nota : la charrue n'était pas brabant mais certainement à cornes.







## L'HABITAT RURAL EN VALDAINE

---

Les maisons paysannes, au début du 20<sup>è</sup> siècle, étaient des plus rustiques et n'avaient pas évolué depuis bien des années. La tuile (écaille) avait remplacé le chaume à peu près partout mais les murs (de pisé) n'avaient le plus souvent reçu qu'un badigeon de chaux, au balai.

L'intérieur comprenait traditionnellement : porte d'entrée pleine en bois cloutée donnant dans la cuisine ; une fenêtre (1,5m x 1m), grande cheminée à manteau (bois) le plus souvent, sol bétonné brut, plafond assez bas (2m à 2,30m), solives équarries à la hache et plancher.

Au fond de la cuisine, fermé ou non : l'évier dont la pierre en molasse avec sa gargouille dépassait à l'extérieur, une petite fenêtre (50x70), au-dessus un égouttoir en bois et des rayons pour ranger la vaisselle. Dans un coin, le "tomassier" pour égoutter les fromages et puis, vers 1900, l'écrémeuse à lait, gros progrès, prit petit à petit sa place dans toutes les exploitations et la baratte centrifuge remplaça l'ancienne (à bâton).

Vers la même époque, le poêle ! cuisinière à bois : quatre pieds assez hauts, la plaque à 2 ou 3 trous, four et bouillotte, relayait petit à petit la cheminée qui ne servait que de temps en temps (séchage des noix et châtaignes).

Au fond de la cuisine, à côté de l'évier, souvent un petit local, la dépense, avec des rayons pour stocker les aliments ainsi que les jarres de crème, en terre cuite, les crémières et les pots à lait.

Au centre de la cuisine, la table pétrière où l'on faisait et entreposait le pain. Souvent un banc et des chaises empaillées en bauche, fabrication maison ou faites par des chaisiers piémontais ambulants. De la cuisine, une porte communiquait à la salle à manger (la Chambre), plus grande que la cuisine, une grande table pour la batteuse, les mondées, le repas de cochon, les réunions de famille. La chambre servait aussi pour maniquer le tabac. L'hiver, quand venait le grand froid, on vivait le plus souvent là car c'était plus facile à chauffer que la cuisine.



L'étage au-dessus comportait le plus souvent deux chambres à coucher sur la Chambre et un grenier chambre à coucher, sur la cuisine. Pas question de chauffage à part; quand cela était possible, le tuyau du poêle passait à travers le plancher pour rejoindre la cheminée.

Un lit, une garde-robe et une table de nuit, plus tard l'armoire à glace et une commode, deux chaises, étaient le mobilier classique et, bien sûr, en noyer massif, bois régional...

Un gros progrès de couchage vers cette époque : le sommier à ressort venant remplacer la paille bourrée dans une sorte de grand sac (la garde à paille), la balle d'avoine restant pour longtemps encore le matelas pour les enfants.

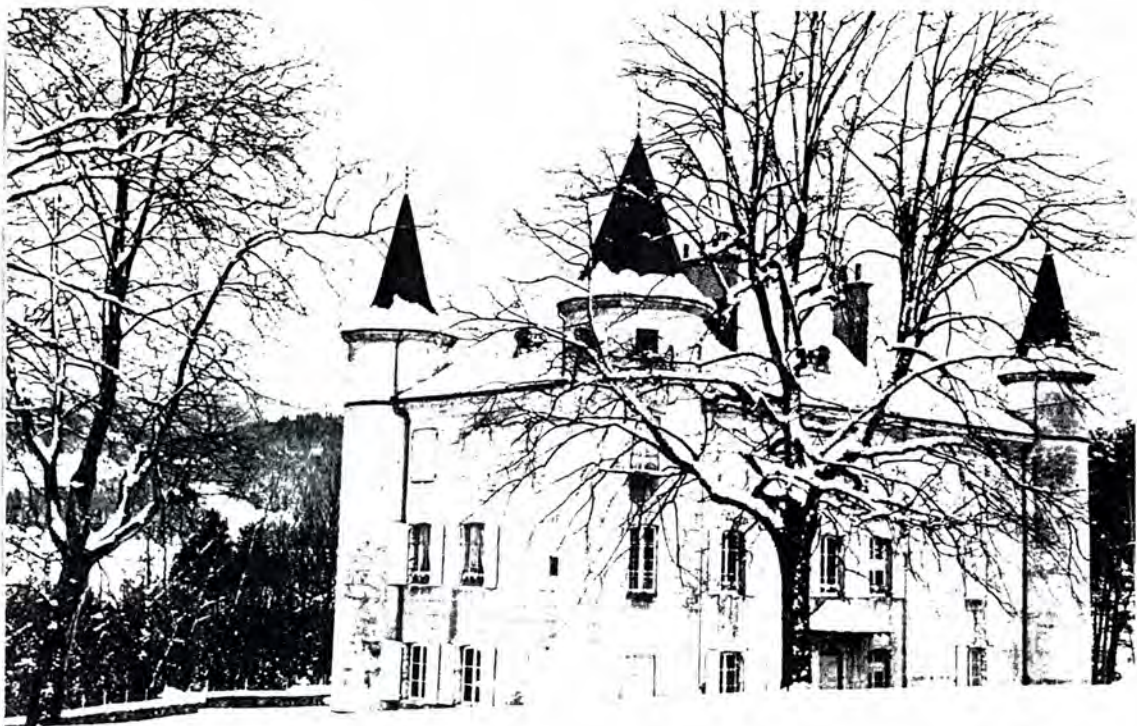
Les murs intérieurs des maisons étaient crépis à la chaux grasse et quelquefois, peints au badigeon (peinture à l'eau !). Les fenêtres vitrées (6 carreaux), volets pleins ou pas du tout, étaient, toutes, au moins au rez-de-chaussée, munies de barreaux, bois puis métal.

Dans la cuisine trônait dans un angle la vieille horloge comtoise, bientôt remplacée par la pendule. Dans un petit coin, il y avait toujours le fagot et une caisse à bois : le bûcher.

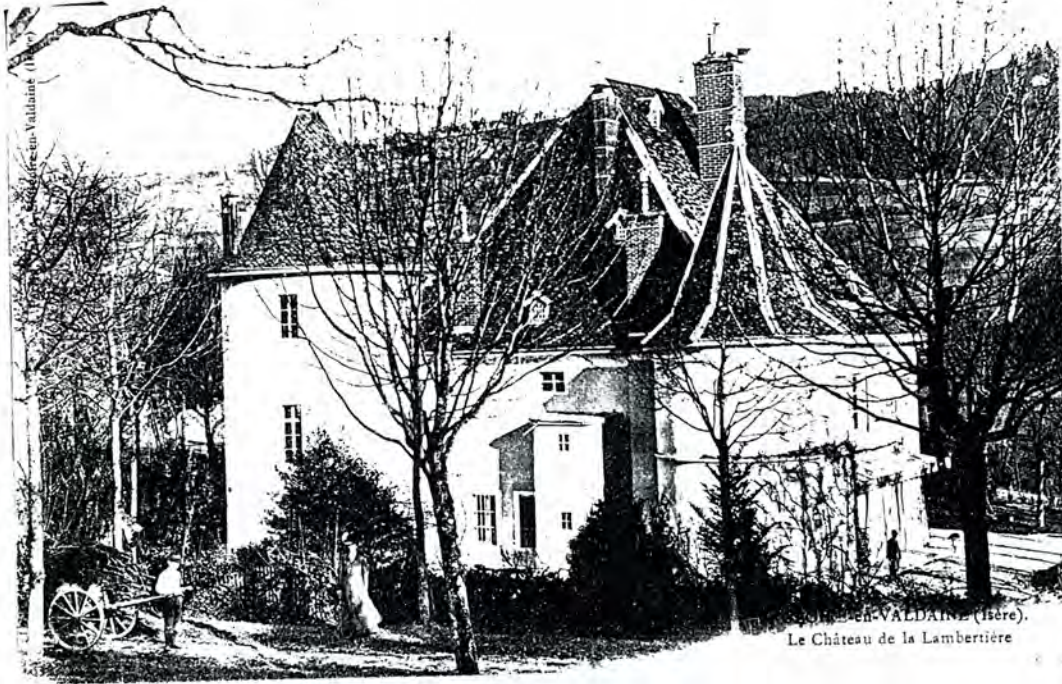
Un grand progrès en 1926 : l'électrification des campagnes. L'électrification rurale en Valdaine se situe en 1926-27. Elle changea beaucoup la vie paysanne, sans avoir l'ampleur prise dans notre vie actuelle. La "fée électricité" comme on disait, était un enchantement, surtout dans le monde paysan. On a du mal à évoquer ce qu'était l'éclairage des maisons avec les lampes à pétrole qui étaient pourtant un gros progrès sur l'éclairage à l'huile du siècle précédent ! Mais pour le soin des bêtes, on n'avait que la lampe tempête, la "lanterne" comme on disait ... L'hiver, le matin, allumer la lanterne pour commencer à traire avant le jour et le soir, faire boire les bêtes avant la nuit tombée et après, traire à la lanterne ?.. Je me souviens très bien de la féerie que cela a été les premières semaines : et la lampe de cour, le fer électrique, la bouilloire ? Pour ceux qui tiraient l'eau du puits, la possibilité d'installer une pompe à moteur etc... Vraiment, l'électricité a changé la vie de la campagne.

Gilbert GALLIN MARTEL.

ST-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère)  
Château de St-Geoire





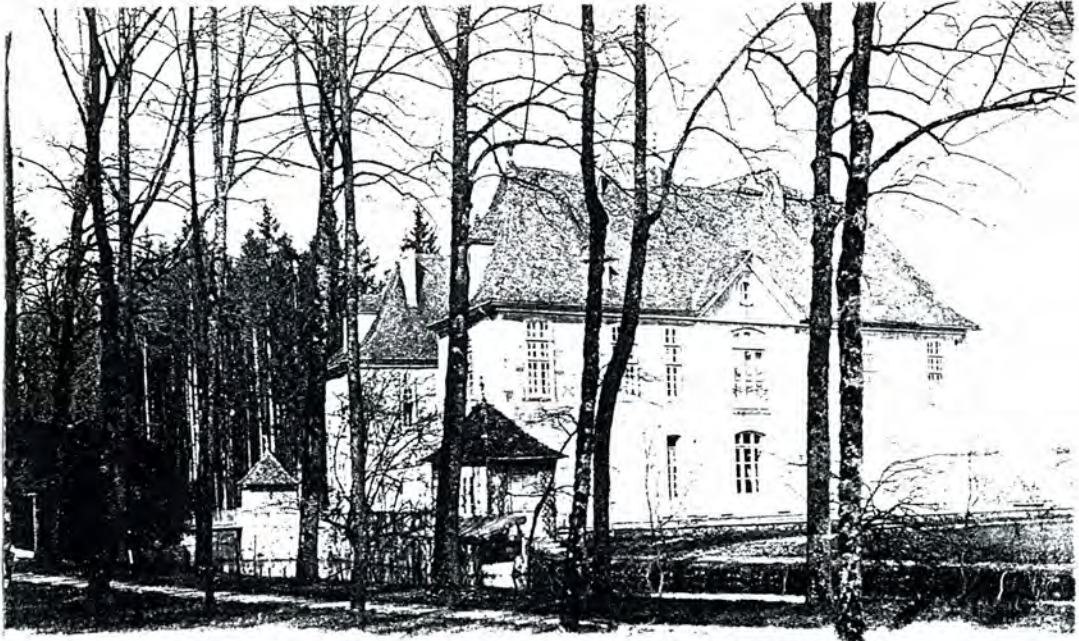




SAINT-GEOIRE-en-VALDAINE. - Château de Longpra



Château F. Girard, St-Geoire-en-Valdaine



St-GEOIRE-en-VALDAINE - Château de Longpra





## SAINT GEOIRE EN VALDAINE, VILLAGE ETAGE

---

On peut dire que St Geoire a vécu, ou vit encore, sur plusieurs "niveaux", géographiques ou sociaux.

Sur les hauteurs, les châteaux : le plus élevé, le plus éloigné du village, Longpra, avec son pont-levis et ses châtelains affables (famille de Franclieu). A l'écart également, au lieu-dit l'Etergne, le château de même nom, petite gentilhommière au milieu de ses terres (famille Gaillard). Dominant le bourg, les deux châteaux de la Rochette (famille de Montal) et de Clermont -ou de St Geoire (propriété de la BNP). Dans le Bourg, l'Hôtel de Ville, jadis château de Hautefort et le château de Cabarot (famille Dugueyt). Seul le château de la Lambertière (famille Nicolet) est situé presque en fond de vallée.

A flanc de coteaux, les agriculteurs vivaient de leurs productions et pratiquaient la polyculture : céréales, arbres fruitiers, un peu de vigne, et l'élevage : vaches, chèvres, chevaux, parfois des moutons, constituaient un cheptel plus ou moins important. Peu à peu, la diminution du nombre des fermes a modifié la population et l'occupation du sol ; quelques grosses exploitations ont vu le jour, par regroupement de terres, vendues ou louées par de petits cultivateurs arrivant à l'âge de la retraite ; et des terrains rendus libres sont devenus des lotissements, souvent occupés par des gens travaillant en dehors de la commune. Saint Geoire a perdu des paysans mais a regagné en nombre d'habitants (1844 au recensement de 1989) ce qu'il avait perdu après la crise de la soierie.

Enfin, tandis que le bourg regroupait artisans et commerçants, dans la vallée, de Massieu à St Bueil, les usines de soierie, jusqu'au début des années 70 pour la dernière usine, ont fait vivre des centaines d'ouvriers.

Paule MARTIN.

## PROMENADE EN PAYS DE VALDAINE

---

Il faut sortir de la vallée et parcourir ses coteaux avec leurs sommets couronnés de bois, leurs maisons aux toits de tuiles rouges et les pâturages variant du brun clair au vert tendre selon la saison. Les chemins creux où chaque courbe nous laisse entrevoir un morceau de paysage ! Les allées des châteaux, toujours un peu mystérieuses, avec leurs arbres plus que centenaires et les ruisseaux coulant au fond de petits ravins...

Les quatre saisons en Valdaine...

Chaque saison a ses charmes et nous apporte de la beauté, un rien mélancolique.

Le printemps y est parfois un peu décevant, rien de spectaculaire ! Il faut accepter ses caprices et deviner ses charmes nuancés. Quelques signes discrets pour qui sait voir ou entendre : un appel d'oiseau dans un arbre.. quelques bourgeons sur les saules.. De-cí, de-là, sur les talus, quelques pâquerettes, primevères ou violettes.

Oui, ce printemps-là est bien discret, timide et caché pour qui ne sait le deviner. Alors que, dans la vallée de l'Isère allant vers Grenoble, les arbres sont déjà en fleurs et que dans les jardins, les arbustes éclatent en couleurs, le Val d'Ainan est encore austère. Il faut, en quelque sorte, être aux écoutes.

Puis, un beau jour, dans la campagne, il éclate : ciel bleu pastel, prés reverdis. Sur son tracteur, un paysan s'en va à quelque besogne, une rigole coule dans le pré, des canards vont en file indienne, une bonne odeur d'engrais naturel vient jusqu'aux narines, le soleil est déjà tiède, une jeune femme promène ses tout petits... Et vers le soir, une débauche de nuages envahit l'azur bleu-pâle du ciel. Ils semblent sortis des collines, ils arrivent poussés par un petit vent printanier. Ils sont roses et pourpres et avancent doucement, diluant leurs teintes pastel qui se fondent dans l'azur. Belle fin de journée d'un début de printemps en Valdaine.

L'été nous amène son lot de vacanciers qui apprécient le calme du village et de la campagne, tout en apportant un renouveau de vie au bourg, qui peut paraître un peu triste hors de cette saison. Été ... ciel limpide et profond, ballets stridents des hirondelles, chaleur torride coupée d'orages subits et violents. Époque joyeuse où éclatent le vert des prairies et la blondeur des moissons. Fourmillement coloré des fleurs naturelles ou cultivées.

Mais c'est l'automne qui pour moi est la plus belle des saisons. La variété des essences d'arbres fait de nos bois une splendeur de teintes variant de l'or des bouleaux et des peupliers au roux des hêtres, en passant par le pourpre des merisiers alors que les cônifères ponctuent de leurs tâches sombres cette palette de couleurs. Et nous apprécions d'autant plus que cette beauté est hélas éphémère.

Décembre sans neige. Nuits de décembre, claires, profondes, transparentes comme l'eau d'un lac de nos montagnes. Scintillement des premières étoiles ; la pleine lune, ronde et mystérieuse. Nuit froide et glacée. Et le lendemain, le jour se lève sur un paysage tout en contraste et douceur. Gelée blanche, ciel rosé, colline bleue dans le lointain. Des bouleaux gardent encore quelques feuilles dorées. Les arbres, les haies, les prés ont blanchi cette nuit. Ce que je vois de ma fenêtre est douceur et beauté.

Paule MARTIN.

SOUVENIRS... SOUVENIRS...  
\*-\*-\*-\*-\*-\*-\*-\*-\*-\*-\*-\*-\*

-----  
ECOLES

-----  
L'ECOLE DU GRAND PLATON  
-----

C'est en 1903 que les habitants de divers hameaux du nord de St Geoire, dont : l'Orcière, le Platon, le Falque, le Mont de Velanne, demandèrent la création d'une école pour ce coin éloigné de 4 à 5 km du chef-lieu, dont les enfants devaient effectuer ce long trajet souvent pénible pendant la saison d'hiver, surtout pour les tout petits. C'est par une pétition qu'ils saisirent le Conseil Municipal d'alors qui donna son approbation, envoyée à l'administration supérieure qui donna un avis favorable.

1904 : il fallut ensuite trouver un terrain. Deux emplacements furent retenus : un au Grand Platon, terrain de Franclieu, un à la Brennaz, sur la route départementale, terrain Meyer-Marguey. Pour l'emplacement du Grand Platon, il était entendu que Mr Perrin de l'Orcière céderait une source pour l'adduction d'eau. Le conseil municipal était amené à se prononcer sur le choix. C'est par un vote à bulletins secrets qu'il se prononça par 9 voix contre 5 pour l'emplacement du Platon.

1905 : ce fut l'établissement de plusieurs devis par un architecte pour en chiffrer le coût qui s'établit à 12.500 Frs. Sous déduction de la part de l'Etat et de la souscription des habitants des hameaux concernés qui s'éleva à 1.355 Frs. L'adduction d'eau fut ainsi faite, et fut donnée l'adjudication des travaux concédée à l'entreprise Thermoz de St Geoire.

1906 : le début de l'année vit le commencement des travaux qui permirent l'ouverture de la classe pour la rentrée d'octobre 1907, à la satisfaction des parents d'élèves et avec un effectif dépassant la vingtaine.

Un projet d'agrandissement déposé en 1955 déboucha sur l'ouverture d'une deuxième classe en 1956 (arrêté ministériel) concrétisée en 1957. En 1970, on supprimait une classe pour revenir à une classe unique.

Institutrices et instituteurs se succédèrent jusqu'à la fermeture définitive de l'école en 1974 : Mesdames GUILLAUD, COMMANDEUR, ROUSSET, PONCET MOISE, GARCIN, RE, JASSET, TAHOTE, Mr FABIEN Raymond.

A l'arrivée de Mr FABIEN, le bâtiment n'étant pas entièrement terminé, la deuxième classe a fonctionné environ jusqu'à Pâques dans les appartements inutilisés de l'instituteur.

Les derniers élèves de 1974 se répartirent soit à Velanne, soit à St Geoire (ramassage scolaire).

La vente de l'école eut lieu le 30 juin 1979.

Henri GALLIN MARTEL.



ECOLE LIBRE DE PLAMPALAIS  
-----

1850 - FONDATION DE L'ECOLE LIBRE DE ST GEOIRE

L'Institut voulut donner une religieuse brevetée pour diriger l'école de St Geoire que l'on devait ouvrir. En conséquence, soeur Marie PLANCHE BANZIN fut envoyée chez Mr l'Inspecteur Clopin.

"La soeur Marie fut envoyée à Grenoble dans la pension tenue par les époux Clopin pour se préparer à recevoir le titre d'institutrice primaire. Trois mois ont suffi pour cela. Elle est sortie de l'épreuve des examens triomphante sous tous les rapports. Son séjour à Grenoble a été de mai à août".

Après cette préparation, on s'occupa des choses nécessaires pour vite fonder cet établissement à St Geoire.

Donc, à la rentrée des classes, Mère Elisabeth envoya trois soeurs à St Geoire, savoir : Soeur Euphrosine pour directrice, Soeur Félix pour cuisinière et Soeur Elisabeth pour les jeunes élèves.

En 1902 : fermeture de l'école aux expulsions.\*

Le centenaire de l'arrivée des Soeurs à St Geoire a été fêté le 10 septembre 1950. Mr le Baron de Franclieu vint lui-même chercher la Révérende Mère Générale Soeur Paule à la maison-mère pour la présider.

Les autorités civiles et religieuses s'unissent pour célébrer cet événement. Mr le Curé Bidaut accueille les religieuses sur le seuil de l'église pendant que les cloches sonnent à toute volée. Le saint sacrifice de la Messe est célébré par Mr l'Abbé Buttard, frère de nos trois religieuses. Le sermon est à la gloire de notre Mère Fondatrice et de nos trois premières soeurs.

Le même jour, Mr le Maire Déchaux remit à Soeur Marthe-Thérèse, ancienne supérieure de l'Hôpital, la médaille honorant son dévouement pendant la guerre.

\* : conséquence de la loi de séparation de l'église et de l'état.

Puis, ce fut la réception des religieuses par tous les amis réunis dans l'école libre : gracieux compliment récité par une fillette à qui la Supérieure répondit. Des agapes fraternelles réunirent autour des soeurs Mr l'Archiprêtre, Mr le Maire, Mr et Mme de Franclieu, Mme Dugueyt, Mr le Notaire Président du Comité Paroissial, Mr l'Abbé Buttard... Le repas fut servi par un groupe de jeunes filles, le tout ayant été confié à l'initiative de Melle Joséphine Delphin.

## ECOLE DE PLAMPALAIS

La propriété s'appelait "Clos Laurent Bouvier". C'était l'oncle de Mme DUGUEYT (mère) qui l'avait faite héritière. Par la suite, la famille Dugueyt l'a cédée à l'AEP pour une "oeuvre", en l'occurrence, l'école libre. Mais cette école a d'abord été celle des Frères jusqu'à la séparation. Ensuite, elle a été dirigée par Melle Françoise Duplant. Nos soeurs n'ont dû la remplacer qu'en 1919, d'après le registre du personnel de l'école.

La première directrice fut Joséphine Giroud (Soeur Thérésia, 1919-1933) avec Lucie Cartannaz (Soeur Saint Louis).

Depuis la loi de 1902, les religieuses n'avaient plus le droit d'enseigner en costume. Elles ont donc fait l'école en civil jusqu'en 1941, date à laquelle la loi fut annulée.

En 1933, Melle Magnin (Soeur Marie-Clotilde) prit la direction de l'école qu'elle assura jusqu'en 1942.

1942-49 : Soeur Claude du Sacré Coeur  
 1949-57 : Soeur Marie-Ernestine  
 1957-63 : Soeur Marie-Blandine  
 1963-79 : Soeur Germaine-Thérèse  
 1979-86 : Soeur Marie-Simon (dernière religieuse  
 enseignante)

L'année 1972 a vu s'ouvrir la troisième classe. L'effectif des classes est en hausse grâce à la mixité de l'école. Une salle de jeux et une salle de repos sont construites à la suite de la classe enfantine, dans le terrain du jardin, de même que le sanitaire. Au-dessus du bâtiment de l'école s'élèvent bientôt des HLM et de nombreuses villas se construisent. Il faut limiter les inscriptions et une quatrième classe est ouverte. Elle est aménagée vers la salle de jeux.

Soeur Simon prend sa retraite en juin 1986. Elle nous quitte après une douloureuse maladie en juin 1989. Elle est la dernière religieuse enseignante de l'école. Celle-ci continue de donner satisfaction aux parents avec quatre institutrices civiles.

Les trois religieuses assurent la bonne marche de la cantine au premier étage, aidées par un agent de service. Une cuisine moderne a été installée de même que deux salles pour les repas, une pour les grands, l'autre pour les plus petits.

Deux religieuses font partie de l'équipe de catéchistes et aident le prêtre de la paroisse pour l'éducation religieuse des enfants. La plus jeune visite les malades, a le souci de la propreté de l'église et de la garder toujours bien ornée.

Soeur Germaine.

NOMS DES RELIGIEUSES QUI ONT RESIDE A L'ECOLE

---

- 1919-1933 : Giroud Joséphine (Soeur Thérésia)  
 Cartannaz Lucie (Soeur Saint-Louis)
- 1924-1942 : Magnin Anna (Soeur Marie-Clotilde)
- 1932-1934 : Tournoud Jeanne (Mère Sainte Paule)
- 1934-1940 : Melle Damian (Soeur Marie-Antoinette)
- 1940-1949 : Soeur Claude du Sacré-Coeur  
 Soeur Marie de la Nativité
- 1949-1957 : Soeur Marie-Ernestine  
 Soeur Dominique  
 Soeur Agnès du Rosaire  
 Soeur Alice
- 1957-1963 : Soeur Marie-Blandine  
 Soeur Thérèse du Sacré-Coeur
- 1963-1979 : Soeur Germaine-Thérèse  
 Soeur Marie-Lucien  
 Soeur Marie du Rosaire  
 Soeur Félicité
- 1979-1986 : Soeur Marie-Simon,  
 dernière religieuse enseignante.

Soeur Germaine.



A cette liste officielle fournie par Soeur Germaine, j'ajoute quelques noms enfouis dans ma mémoire. Pourquoi ne figurent-elles pas sur les registres de l'école ces "demoiselles" dont nul ne savait qu'elles étaient religieuses ? Mystère... Mais comme je me souviens nettement de la toute petite "Mademoiselle Arnaud" qui fut ma première maîtresse en 1933 et consola mes chagrins démesurés ! Bien des années plus tard, je l'ai revue sous le nom de Soeur Jeanne-Angèle et dès la première présentation, elle m'a reconnue et m'a donné des détails qu'elle seule pouvait savoir sur les débuts larmoyants de ma scolarité. Plus tard, vint Mademoiselle Canet que nous avons tous plus ou moins connue ensuite au bureau des entrées à l'hôpital de Pont de Beauvoisin. Elle était alors Soeur Eléonore. En 1940, on vit arriver la toute jeune Mademoiselle Chalansonnet qui s'occupait des tout-petits ; au printemps 1941, ils apprirent à l'appeler Soeur Odile. En même temps qu'elle, la jeune et douce Mademoiselle Suzanne prit place aux fourneaux de la cuisine et redevint Soeur Marie-François quelques mois plus tard.

En 1944-45, je ne sais plus, une brune petite Soeur Saint Joseph vint à son tour faire passer son jeune savoir à l'équipe de la "petite classe". 1949, Soeur Raphaël fit ses premières armes à l'école de Plampalais. Comme ils étaient doux ces clairs visages de ma jeunesse.

Les réjouissances étaient fréquentes au temps de mon enfance à Plampalais. Chaque fête religieuse était signalée par des rites bien particuliers qui nous ont marquées pour la vie. Ces premiers arbres de Noël, quelle féerie ! même s'ils se passaient tout simplement dans la classe des petits. Et la fête de nos maîtresses, les gros bouquets naïfs et les chants appris en cachette... Ces réunions joyeuses étaient pour la plupart d'entre nous la seule occasion de l'année de boire de la grenadine, ce qui signifie que personne ne roulait sur l'or, mais comme nous savions apprécier ces simples bonheurs ! En Juillet, c'était l'apothéose : la distribution des prix avec pièces de théâtre, ballets de petites filles si heureuses avec leurs costumes colorés et leurs beaux livres rouges. A la veille des grandes vacances, nous étions au comble de la joie parfaite.

Dans l'exposé donné par Soeur Germaine, j'ai retrouvé avec émotion la fête du Centenaire de l'arrivée des Soeurs du Rosaire à St Geoire. Ce fut une journée mémorable, les anciennes élèves s'en souviennent certainement. Pour celles de ma génération surtout, nous étions particulièrement en gaieté ce jour-là et la chère "tante Phine" avait bien du mal à canaliser notre douce folie. C'était le jour ou jamais !

Bien des années ont passé depuis ; sur les "trois religieuses" citées plus haut, il en manque une : petite Soeur Félicité; la chère "Soeur Mémé" des tout-petits se repose désormais au couvent des fatigues d'une longue vie de travail dévoué. Il nous reste l'inamovible Soeur Germaine ! sans qui St Geoire ne serait plus tout à fait St Geoire, elle est de chez nous depuis tant d'années ! Qui ne se souvient de son cyclomoteur légendaire traversant le bourg à toute allure pour atteindre plus vite une tâche urgente. Et comment ne pas évoquer Soeur Brigitte qui, sans être de "Plampalais", a tant oeuvré à la direction de l'Ecole Ménagère, devenue depuis LEPPAR. Elle est maintenant l'animatrice de la vie paroissiale, la responsable -talentueuse- du fleurissement de l'église, la visiteuse des malades, que sais-je encore ? Pussions-nous les garder longtemps longtemps ces Soeurs du Rosaire que nous aimons bien, qui ont tant participé à la vie locale. Le petit voile et la robe bleue ont succédé à la cornette tuyautée et au lourd costume, mais l'esprit reste le même et nous leur disons merci.

Gilberte REYNAUD-DULAURIER.

ECOLE PUBLIQUE DE ST GEOIRE  
-----

L'école des années 30... Exactement, c'est entre les années 25 et 35 que l'ont fréquentée la plupart de ceux qui ont participé à la rédaction de cet ouvrage et c'est de là qu'ils tiennent leurs premiers et plus chers souvenirs. Plusieurs années de leur vie sont contenues dans les pages qui suivent, d'où l'importance de ce chapitre.

Bien sûr, les bâtiments sont les mêmes ; il y a toujours le mur entre les deux cours, les préaux, les platanes - qui en 60 ans sont devenus de vieux messieurs au tronc très nouveaux -. Pourtant, quand on regarde en arrière, on ne peut que dire "Comme tout a changé !"

Suivons les écoliers au fil des jours.

Pas de ramassage scolaire ; chaque village avait son école avec un instituteur ou une institutrice. Habitez-vous Champet, la Pale, la cime de Choché, Consuoz ?... Papa-Maman n'avaient pas de voiture, il vous fallait venir à pied. A la belle saison, c'était une promenade - et quelques flâneries... Mais quand il faisait du vent, de la pluie, de la neige, les distances semblaient allongées. Et les galoches claquaient sur les pierres des chemins ou bien des sabots de neige se collaient sous les semelles, nous grandissant mais nous tordant parfois les chevilles. Pas de jeans protecteurs, évidemment, ni d'anoraks douillets. Garçons et filles ne connaissaient en toutes saisons que la robe ou la culotte courte. Les chaussettes de grosse laine tricotées par les grand-mères râpaient les mollets, le froid craquelait les cuisses ; nous avions des engelures douloureuses aux pieds et aux mains, aux genoux même. Les filles portaient manteaux et bonnets et les garçons bérets et pélerines noires à capuchon ; tant pis pour l'élégance, c'était efficace et très pratique - sauf pour se battre à coups de boules de neige ! - protection assurée mais tir difficile.

Dans les écoles rurales, l'assistance régulière à la classe quotidienne était sans doute moins stricte que de nos jours. Il était admis que, au début de l'automne ou au cours du mois de juin, certains élèves soient absents parce qu'ils aidaient leurs parents "aux travaux des champs".

N.B. §2 - lignes 7-8 : le mur a été supprimé cette année !

Venant des fermes dispersées, les écoliers, d'une maison à l'autre, cherchaient à se rejoindre. Les isolés partaient sans appréhension. Enlèvements d'enfants ? Connaissait-on seulement l'expression ? Ah ! si... et en anglais ! Kidnapping - à propos du bébé de l'aviateur Charles Lindbergh. Mais c'était en Amérique ! En tout cas, les "gosses" de Champet - près de 500 habitants à une certaine époque - ne craignaient rien : ils s'attendaient pour aller à l'école et montaient en groupes ; c'était une vraie ruche quand ils arrivaient à l'heure de la rentrée.

Et tous ces écoliers éloignés venaient avec leur panier au bras : pas de cantine. Ils apportaient leur dîner, les portions à manger chaudes dans de toutes petites marmites qu'ils faisaient chauffer tant bien que mal sur le poêle de la classe. Hors période de chauffage, repas froid. Quelques-uns, toute l'année, mangeaient chez l'habitant, parent ou ami de la famille.

Notre poêle de classe était rond, haut sur pattes, entouré d'une grille métallique pour que nous ne nous brûlions pas ; le tuyau traversait horizontalement la salle - supplément de chaleur. Le matin avant la rentrée, c'était des élèves qui, à tour de rôle, venaient le préparer et l'allumer. Corvée pour beaucoup ; je me rappelle l'avoir fait par plaisir très souvent, plus qu'à mon tour, indifférente au froid qui pendant la nuit avait dessiné de magnifiques dentelles sur les vitres.

Et c'était la rentrée : en silence et sur deux rangs, les filles en tabliers à carreaux, les garçons (de l'autre côté du mur !..) en blouse noire.

Et la classe commençait - par la leçon de morale et d'instruction civique... Pour la mieux retenir, on nous faisait copier une formule de deux ou trois lignes sur notre cahier du jour. Car nous avions le cahier du jour, personnel, pour les travaux écrits quotidiens ; le cahier de roulement, collectif, qui circulait jour après jour d'un élève à l'autre, pour que chacun s'applique particulièrement ce jour-là ; et le cahier du soir pour les devoirs à la maison.



Notre matériel de travail était réduit : un ou deux porte-plume, de modèles d'ailleurs très variés (ils font maintenant la joie des collectionneurs). Leurs plumes métalliques "Sergent Major" à bec fendu "postillonnaient" parfois quand elles accrochaient le papier et éclaboussaient la page. Une ardoise, en carton noirci, ou en véritable ardoise encadrée de bois. Un plumier où l'on rangeait porte-plume, gomme, crayons d'ardoise (avec ou sans porte-crayon), crayon à papier, quelques crayons de couleur. C'était des plumiers noirs, en je ne sais quelle matière chauffée et compressée, à couvercle orné de scènes en couleurs, ou bien les plumiers en bois clair, simples ou avec un étage pivotant, fermé par une planchette à glissière. C'était à peu près la seule fantaisie de notre équipement. Quant aux cartables, c'était soit la serviette portefeuille noire à double poche à soufflet, soit le cartable en simili-cuir ou toile vernie (moleskine), à poignée ou à courroie, à porter dans le dos. Certains d'entre nous n'avaient même qu'un sac de toile informe porté en bandoulière. Quel que soit leur modèle, ces cartables n'étaient pas remplacés souvent et tout le monde - ou presque - étant logé à la même enseigne, on n'avait pas honte de recommencer une année avec le matériel un peu défraîchi de l'année précédente. Le fabricant de "Tann's" n'aurait pas fait ses affaires.

Et les heures passaient, tantôt vite, tantôt lentement, selon que nous aimions ou non la grammaire, la dictée, le calcul, l'histoire, la géographie...

Les bons moments, bien sûr, c'était la récréation. Dans la cour des filles, des groupes se formaient, selon les jeux, selon les âges ou les tempéraments. Certaines "grandes", calmement, dignement, faisaient "les dames", avec papotages et réceptions. D'autres jouaient à la balle ou à cache-cache. Il y avait aussi la marelle, la balle au mur, la ronde au mouchoir. Mais beaucoup d'entre nous avaient des jeux de garçons. Des courses de relais, le jeu des Anglais et des Français (ce n'était donc pas l'Entente Cordiale) : deux camps rivaux s'affrontaient, d'un platane à l'autre ; on faisait des prisonniers - ou plutôt des prisonnières - et l'autre camp venait les délivrer. Il y avait aussi évidemment "aux gendarmes et aux voleurs" que nous avions rajeuni par l'invention suivante : à la maison, l'une ou l'autre "écrivait une pièce", nous dirions maintenant : imaginait un scénario ; on en prenait rapidement connaissance et chacune choisissait son rôle. L'histoire ne devait sans doute pas beaucoup varier ; elle mêlait cependant l'aventure, l'enquête policière et la poursuite gendarmes-voleurs. Il y avait par exemple un "bandit" qui essayait de fracturer le coffre-fort d'un château ; les gendarmes faisaient le guet ; les habitants du château criaient "au voleur !" ; les gendarmes accouraient etc.. Puéril, mais excitant. Les maîtresses, sans en avoir l'air, nous regardaient et souriaient doucement.

Je ne sais si de nos jours les élèves souhaitent sa fête à leur institutrice, mais pour nous c'était vraiment une joie. Notre maîtresse s'appelait Yvonne et, bien sûr, on savait quand la sainte Yvonne était inscrite au calendrier. Ce n'était que chuchotements et mystère.

La petite cérémonie se faisait avant de rentrer en classe l'après-midi ; pas de cadeau mais profusion de fleurs ; c'était à celles qui apporteraient le plus beau bouquet. Je pense que Mademoiselle Charreton se doutait de quelque chose... On ne voulait pas qu'elle entre dans la classe avant nous. Le tableau était décoré de dessins un peu maladroits. Je me souviens pourtant qu'une fois, le frère d'une élève, qui était bon dessinateur, était venu à l'h, en catimini - vous pensez! un garçon dans l'école des filles...- nous faire un beau bouquet de roses.

La maîtresse, émue, sinon surprise, nous adressait quelques mots de remerciements et la classe reprenait normalement. Mais dans ce décor et ces parfums de fleurs, après ces quelques minutes privilégiées, il nous semblait que la maîtresse était pleine d'indulgence et qu'il lui aurait été bien difficile de nous faire, cette après midi-là, la moindre réprimande.

L'automne dernier, je passais près de la cour des filles et un spectacle banal a fait surgir en moi un autre souvenir. Des employés municipaux balayaient les feuilles mortes et les entassaient dans un camion. J'ai revu la cour d'il y a 60 ans ; elle n'était pas goudronnée, le vent de novembre faisait tourbillonner les feuilles autour des platanes et c'était nous, les "grandes", qui étions chargées de les ramasser. Nous avions une grande caisse que l'on remplissait et que l'on emmenait dans un coin vers la cour des garçons (bonne occasion de jeter un coup d'oeil de ce côté-là...). Mais auparavant, quelles belles parties de rigolade quand on sautait et piaffait dans ces amas de feuilles ! Il faut si peu de chose à cet âge pour s'amuser ; et il faut si peu de chose maintenant à notre âge pour que le fait le plus banal devienne un beau souvenir.

Cette évocation de la vie scolaire côté filles est en grande partie valable pour les garçons.

Nous avons eu deux instituteurs, Messieurs Berthelet et Barbe. Le premier assez grand, maigre, sévère, facilement irritable (il avait été gazé pendant la guerre de 14). Certains gardent peut-être le mauvais souvenir de la ... caresse un peu sèche d'une règle sur les doigts de ceux qui tenaient mal leur porte-plume. Mauvais souvenir aussi les cheveux pincés et tirés entre deux doigts en avant des oreilles, sans doute pour ouvrir à la connaissance une cervelle rebelle, plus que pour calmer un agité ; à cette époque, il n'était pas imaginable que nous bavardions à haute ou même à mi-voix ; tout au plus quelques échanges murmurés à l'abri de la tablette mobile de notre bureau, que

nous relevions comme pour y chercher un livre... Mais c'était un "bon maître", il nous faisait bien la classe, comme dit la formule populaire.

Monsieur Barbe aussi, dans un autre genre : plus petit, rondelet, un peu chauve, le nez pincé d'un binocle. Et beaucoup plus placide que son prédécesseur, mais capable aussi de solides répliques (voir l'article : le certificat d'études).

Quelques souvenirs de classe ? Bizarrement, le "ronron" quotidien s'est dilué dans l'oubli ; des bribes surnagent : les exercices individuels au tableau noir, angoisse encore actuelle des élèves timides - ou médiocres ; les séances de calcul mental, où il fallait inscrire au plus vite sur nos ardoises la réponse à :  $25-7$ , ou à :  $(6 \times 4) + 8$  ; les lectures alternées, à haute voix, chacun une dizaine de lignes, sur le "Dumas".

Ah ! ce livre de Dumas ! Trésor de leçons et d'exercices de grammaire, de sujets de compositions françaises et de pages de lecture. Tout ce qui fait la vie nous y était présenté : la famille, l'école, les saisons, la nature, les animaux, le travail, les voyages, la ville ; la Patrie... ; le Progrès... Ce "Livre unique de français", comme il s'intitulait, était pour nous, petits campagnards, une véritable encyclopédie.

Peut-être quelques rappels vont-ils faire surgir en vous des souvenirs.

"La veillée à la campagne en hiver" : "Enfants, desservez la table, c'est chez nous qu'on veille ce soir ! Les fileuses ne vont pas tarder".

"Le Noël de Duchêne", qui avait donné à Péronne, une pauvre veuve avec cinq enfants, l'argent destiné à l'achat de la dinde et des jouets, et qui demande à sa femme versant des larmes : "Pourquoi pleures-tu ? - C'est pour ta bonté, grande bête, et pour la misère de Péronne".

"Les fleurs de glais" : Frédéric Mistral enfant tombant trois fois à l'eau en voulant cueillir un bouquet de "fleurs d'or" pour sa mère.

Et "la mort de Guerriot, le petit écureuil" ? Et les mésaventures de Poum, le petit gourmand, surpris à manger les choux à la crème pendant la nuit ? Et "la troupe du célèbre Lapolade" ? Et "le bonheur de Pépick" ?

"Le roi Thirtas avait mille coffres pleins d'or

"Le mendiant Pépick avait un sac vide. Or

"Le roi Thirtas dit à Pépick... etc...

Et Coufi-Coufou et l'Enchanteur Merlin ?

Et ce paragraphe qui terminait une page de George Sand sur ses "Premières Lectures" : "Heureux temps ! O ma vallée noire ! O les saules de la rivière ! O ma jeunesse écoulée ! O mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux aboiement de regret et de gourmandise".

Ces paroles tendres et mélancoliques ne semblent-elles pas encore faites pour nous ? Chacun de ces "morceaux choisis" était un petit chef d'oeuvre.

Mais après le temps du travail venait celui de la détente. A la récréation, le roi des jeux, c'était évidemment les billes, agrémenté par toutes les variations qui pouvaient introduire de l'imprévu dans un jeu somme toute assez monotone : à la poursuite, au triangle, au carré, au pot, à la tuile. Souvent, on jouait "pour de bon" : chaque bille touchée devenait la propriété du tireur ; maladroit, vous terminiez la journée avec un sac léger, léger... Les billes en terre ne coûtaient pas cher ; c'était les cibles sur le terrain. Le modèle au dessus, les billes en verre, aux couleurs torsadées comme des berlingots, servaient aux tirs. Quant aux agates, elles valaient... une petite fortune - tout est relatif. Il y en avait de magnifiques ; leurs couleurs laiteuses, ondulées, en faisaient de véritables perles. On les échangeait parfois, après des évaluations d'expert et des tractations de maquignons... Les boullards, grosses billes genre céramique, qui faisaient figure de monstres à côté des autres, n'avaient qu'un succès mitigé : des petits malins s'avisèrent parfois de les substituer rapidement à leur bille sur le terrain, avant le tir de l'adversaire qui protestait : vu leur taille, ces boullards étaient inébranlables ; c'était "pas d'jeu".

Est-ce une leçon de géographie qui nous inspira un nouveau jeu ? Détournant l'écoulement de l'eau du bassin, creusant des rigoles qui se coupaient et se recoupaient, nous avons imaginé un système de canaux d'irrigation qui ne dura que quelques jours, car le maître, devant le spectacle de ce coin de cour détrempe, mit un terme à cette inutile fertilisation du sol.



Parfois, c'était l'actualité qui orientait nos jeux. Quelle est la manifestation motocycliste qui déclencha l'un d'eux ? Peut-être la course de côte de Crollard. Toujours est-il que pendant quelques semaines, la course de "Trimoto Bert" (orthographe douteuse) fit rage chez les garçons.

Il fallait trois bons coureurs ; deux, côte à côte, étaient le véhicule ; le troisième, derrière eux, tenant chacun par la ceinture, était le pilote. Partant du perron, ils s'élançaient à fond de train jusqu'au dernier platane avant le préau, amorçaient le tournant au ras de l'arbre, faisant jaillir terre et cailloux ; le pilote, jouant le différentiel, retenait l'un, poussait l'autre du côté de l'extérieur, et l'attelage fonçait en sens inverse vers le point de départ, sous les acclamations et les trépignements de la foule des copains. C'était Ben Hur avant la lettre !...

Autre événement d'actualité : 1932-1933 , les bandits corses, les vendettas... De sanglantes et ancestrales querelles de famille se réglèrent dans l'île à coups de fusil ; elles ont été traitées plus tard sur le mode humoristique dans le film de Noël Noël : Adémaï, bandit d'honneur. Eh bien, nous jouions aux bandits, aux clans rivaux ; ce n'était d'ailleurs qu'une variante du jeu "aux gendarmes et aux voleurs", qui assurait aussi nos récréations ; les gendarmes n'étaient du reste, dans les vendettas, que des empêcheurs de se tuer en rond... A la vérité, il n'y avait pas de bagarres entre nous ; elles auraient sans doute été réglées trop vite par l'intervention du maître ; et puis, le corps à corps c'aurait fait mesquin... Non, il fallait du sérieux, de la fusillade, entretenue à grands coups de "Pan !.. Pan.." vociférés à bout portant ou en embuscade derrière un platane. Ces rivalités factices tournaient parfois à d'aigres, quoique brèves disputes : il fallait se répartir les rôles et il y avait plus de candidats que de héros à interpréter. Les vedettes des vedettes, c'était les frères Spada, Joseph et André, toujours poursuivis et insaisissables. Comme de bien entendu, ces rôles-là étaient beaucoup plus recherchés que ceux des gendarmes qui les pistaient. Ceux de nos camarades qui étaient réputés les plus musclés et les plus rapides s'imposaient sans même avoir à faire usage de leur force, mais acceptaient difficilement de laisser la place à d'autres.

Mais direz-vous, voilà bien des renseignements sur les distractions. Et le travail ?... Rassurez-vous, voici maintenant des détails sur le couronnement de nos études.

## LE CERTIFICAT D'ETUDES

De nos jours, la mesure de base des connaissances est le baccalauréat - même si ce diplôme, et d'autres plus élevés, ne protègent pas du chômage. Sept années d'étude après le CM2. Aussi a-t-on quelque peine à imaginer de quelle auréole était entouré le simple certificat des années 30. On était loin des 80% de bacheliers qu'on nous propose aujourd'hui comme objectif mais 80% d'enfants sortaient de l'école primaire en sachant lire, écrire et compter, ce qui n'est déjà pas si mal.

A cette époque-là, faute de pouvoir visiter les départements, on en apprenait la liste par coeur, avec chef-lieu et sous-préfecture. Même chose pour les dates d'histoire; et Dieu, de toute éternité, avait prévu 1515 pour la bataille de Marignan. C'est que pour le jour de l'épreuve, il fallait avoir absorbé non seulement les quatre opérations et la règle des participes, mais aussi la surface du losange et le volume d'un parallélépipède, la règle de trois et les alliages, les diverses parties d'une fleur et la manière de dessiner élégamment un vase sur le coin d'une table. Car on était jugé aussi sur le dessin, le chant (rappelez-vous : "Les Alpes dans l'espa-ce / Dressent leurs pu-urs sommets...") et la gymnastique (oui, la gym, pas encore l'éducation physique...).

Aussi vous pensez si instituteurs et institutrices, qui éduquaient leurs troupes dans deux corps de bâtiments différents et deux cours soigneusement séparées par un mur, donnaient tous leurs soins à la préparation. Ils sélectionnaient ceux qu'ils présentaient officiellement, laissant aux candidats libres la responsabilité de faire la preuve de leur savoir.

On ne peut pas dire que déjà nous bachotions, mais plusieurs semaines avant la date fatidique, nous restions à l'école après la classe de l'après-midi. Dictées, problèmes, exercices de grammaire, révisions en tout genre.

Normalement, tout se passait bien. Un jour pourtant, côté garçons, il y eut un incident ... dramatique, non, finalement comique. Monsieur Barbe avait laissé la petite équipe s'escrimer seule sur un problème pendant qu'il allait donner quelques coups de bêche à son jardin, situé sous les fenêtres de la classe. Laisse à lui-même, le groupe s'agita, se disputa, fit du chahut, jusqu'au moment où contre le tableau noir, dans un éclaboussement de terre et d'herbe, vint s'écraser une motte lancée vigoureusement par Monsieur Barbe à travers la fenêtre ouverte. Ce n'est pas lui qui fit le nettoyage...

Et puis le grand jour arrivait. Angoisse chez les uns, indifférence, feinte ou réelle chez les autres. En tout cas, les épreuves se déroulaient dans une atmosphère de sérieux et de tension accentuée par le fait que notre commune étant chef-lieu de canton, les candidats des autres villages refluaient sur Saint Geoire, "supportés", comme on dit maintenant, par leurs instituteurs et institutrices, ce qui donnait à la cérémonie une gravité peu courante.

Espoir, inquiétude, satisfaction, appréhension du zéro éliminatoire à une épreuve... des sentiments contradictoires se succédaient jusqu'à la proclamation des résultats - "Joie, joie larmes de joie", ou vraies larmes - et à la désignation du premier ou de la première du canton !

Un diplôme portant la signature de l'Inspecteur primaire "pour l'Inspecteur d'Académie", et avec en-tête du Ministère de l'Instruction Publique - toutes références pour nous prestigieuses - un diplôme donc était remis à chaque lauréat. Tant d'efforts méritaient bien la vitre et le cadre de bois noir qui éternisent le souvenir. C'est pour cela que l'on voit encore dans de vieilles demeures, entre une médaille du travail et une croix de guerre, toutes deux généralement encadrées sous verre, ces émouvants témoignages du respect qui entourait notre défunt Certificat d'Etudes Primaires.

#### LE CINQUANTENAIRE DE L'ECOLE LAIQUE

-----

Cet anniversaire date de 1931. Les souvenirs que j'en garde sont assez limités, mais ils méritent d'être rapportés à cause de l'importance symbolique de l'événement.

La cérémonie eut lieu dans la cour de l'école des filles. Une estrade était dressée devant le perron pour les officiels ; écoliers et écolières étaient assis de part et d'autre un peu en arrière sur des bancs et les parents sur des chaises sous les platanes. Il y eut des discours, entre autres celui de l'Inspecteur, Monsieur Besson ; j'ai retenu son nom mais pas un mot de son laïus.

Il y eut des chants ; nous avons sans doute tous en mémoire le début de : "Gloire à toi, chère école laïque", lancé par la déjà fort belle voix de Rémo Pavanello - ce nom ne sonne-t-il pas comme celui d'un ténor italien ?... - devenu depuis le Père Pavanelle, curé des Abrets.

Il y eut des récitations de textes, pour mettre en valeur le travail de chaque école du canton. L'un de nos camarades de Massieu, qui depuis a fait une belle carrière scientifique, débita avec un bon accent du terroir, une poésie dont les premiers vers étaient

"Une montre, quelle affère !  
"Mon père m'offre ce cadeau  
"Pour m'encourager à bien fère !..."

Les filles vêtues de robes roses, le front ceint d'une couronne d'épis tressés, interprétèrent "l'Hymne à la moisson", les mouvements lents et gracieux de leurs bras imitant la houle des blés.

C'est tout. Et c'est suffisant pour que cette fête reste gravée dans notre esprit et pour que nous rendions ici hommage à ces hommes de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, qui, sous l'impulsion de Jules Ferry, en décrétant obligatoire l'instruction primaire, ont permis à des millions d'hommes et de femmes d'accéder, par la Connaissance, à un élément essentiel de leur liberté.

Renée et Henri MOREL.



## VIE DES QUARTIERS - VIE OUVRIERE &amp; PAYSANNE

-----

Chaque quartier avait sa vie propre, ses personnages pittoresques, ses habitudes, ses petits métiers, son bistrot, ses histoires, je dirais presque ses us et coutumes, selon le genre de vie que menait chacun, ses façons familières d'appeler les amis par le diminutif de leur nom : le Zê, la Fine, la Çoise ; et souvent on accolait au prénom le métier ; il y avait ainsi la Grande Marie tricoteuse, la Marie Couturière, la Lucie-qui-fait-des-chapeaux... et j'en passe.

Voici quelques exemples de "Vie de Quartier".

LA VIE DE MON QUARTIER  
(Bas du Bourg - Cabarot)

Lorsque mon père fut décédé, ma mère et ma soeur aînée travaillèrent toutes deux à l'usine. Après les heures de classe, je les attendais chez ma cousine Marie, dans son logis du Bas du Bourg. La maison était située à côté de la forge.

Malgré les soixante années écoulées, je me souviens comme si c'était hier de la vie en cette partie du village. Surtout de la forge.

J'étais fascinée par le grand soufflet alimentant le feu qui chauffait le fer, les étincelles jaillissant, les paysans amenant chevaux et boeufs. Tout cela à grand renfort de cris et de jurons. Et dans ma cervelle d'enfant, il me semblait que ce lieu était l'antichambre de l'enfer.

En face, c'était le café que tenait Monsieur Barruel Alexandre, qui réparait aussi les chaussures. A côté, la mercerie de sa seconde femme, Tante Henriette, soeur de cousine Marie. Elle débattait pour me faire plaisir rubans et frivolités. J'essayais les chapeaux et là, c'était pour moi le Paradis.

Ce coin de St Geoire dont je viens de parler commençait au grand tournant en face du lavoir existant toujours, dominé par le clocher de notre église. Que de bavardages ce lieu a entendus tandis que les dames du quartier venaient rincer leur lessive !

A droite, en descendant, une drapière vendait de beaux lainages pour confectionner nos habits de fêtes. A côté, un bourrelier-sellier, puis la boutique de son frère coiffeur, surnommé Jasmin, car à chaque coupe de cheveux, il proposait au choix "eau de Cologne, jasmin ou cyclamin ?"

En face de ces magasins, à l'angle, une boulangerie. La patronne me donnait toujours une petite miche bien dorée en récompense des courses que je faisais pour mes cousines. Enfin, une charcuterie comme on n'en voit plus... Quelles bonnes odeurs s'échappaient lorsque le patron préparait saucissons cuits, pieds de porc, pâtés et autres bonnes choses. Quand je faisais les courses, j'avais droit à quelques rondelles de saucisson chaud, comme d'ailleurs tous les enfants du quartier.

Tout à côté, une menuiserie, tenue par les frères Camille et Lucien Giroud. Ils faisaient aussi les cercueils, qu'ils livraient sur une charrette à bras. Narcisse, leur fils et neveu, a continué pendant quelques années encore ; puis la menuiserie a fermé et il n'est resté que Monsieur Vercherin comme menuisier dans le quartier.

Un dernier souvenir enfin : les grandes lessives à Cabarot, tout près de ma maison. Les cousines Marie et Henriette venaient étendre le linge fraîchement lavé. Des piquets plantés de part et d'autre du chemin très ensoleillé tenaient les cordes à linge. Draps, serviettes et torchons claquaient au vent printanier ; une rigole coulait doucement sur le côté du chemin. La charmille étalait ses feuilles toutes neuves et les pâquerettes se dressaient dans l'herbe nouvelle.

Paule MARTIN.

## VIE D'UNE FAMILLE OUVRIERE

Dans ce pays de Valdaine vivait tout un petit peuple de paysans, ouvriers en soierie, artisans, commerçants, sans oublier nos châtelains dans leurs demeures sur le haut des collines.

Je vais essayer de conter quelques épisodes de cette vie laborieuse.

Mes deux grands-pères étaient tous deux artisans. Du côté de mon père, c'était un artisan spécialisé dans la couverture des toits. Je ne l'ai pas connu ; il mourut subitement quand son fils cadet fut appelé sous les drapeaux à la guerre de 1914. Ma mère, née en 1884, était la fille d'un artisan maçon spécialisé dans la construction des fours à pain.

C'était un petit propriétaire terrien, habitant une modeste maison à la Glacière, du nom du ruisseau passant tout près de chez lui et qui, descendant vers les bois, propriété de Monsieur de Montal, sautait un à-pic donnant lieu à une belle cascade, la Thuère. La propriété de mon grand-père, de petite surface, lui permettait seulement de "tenir" deux vaches, faible revenu pour élever ses quatre enfants.

Pour apporter un peu de bien-être, son épouse gardait comme nourrissons des enfants de châtelains ou de familles bourgeoises. Elle aidait aussi son mari aux travaux des champs, emmenant sa nichée dans un vieux landau. Les bébés, moins agités ou plus en retard que ceux d'aujourd'hui, jouaient avec quelques feuillages ou chapelets d'oignons, pendant son travail ; c'est du moins ce que m'a dit ma mère.

Dès le certificat d'études obtenu avec la mention très bien, ce dont elle était fière, ma mère prit le chemin de l'usine de soierie de la Martinette, où travaillaient déjà ses deux soeurs aînées. Journées de douze heures, plus le trajet à travers bois, tout en tricotant au crochet les dentelles de son futur trousseau...



Le seul garçon de la famille avait appris le métier d'ébéniste. Il fut tué pendant la guerre de 14-18. Il laissait une veuve et deux enfants en bas âge. Cette tante, comme toutes les veuves de guerre, eut droit à la pension attribuée aux épouses de soldats morts au champ d'honneur ; ce qui lui permit, tout en travaillant de son métier de couturière, de donner une situation à ses deux enfants.

Quelques mots sur certaines conséquences de cette guerre. Tous les hommes valides étant partis pour affronter "l'ennemi héréditaire", les femmes de paysans prirent la tête des exploitations agricoles, et les ouvrières en soierie assurèrent double emploi.

Ce fut une première libération de la femme. Nouvelle façon de vivre, nouvelle manière de se vêtir. Les corsets, carcans de nos aïeules - taille de guêpe, hanches et poitrines rebondies - disparurent. Plus de chapeaux immenses, enrubannés. Les plus jeunes allèrent tête nue, les anciennes se coiffèrent de fanchonnettes l'hiver, et de chapeaux de paille rustique pour l'été. Et dans les bourgs ruraux, la plupart de nos aïeules portaient encore en 1925 les mêmes genres de vêtements que lors de leur vie de femmes.

Je reviens aux années précédant la "Grande Guerre". Mon grand-père Antoine ayant marié ses deux ainées à des hommes lui "convenant", il voulut trouver lui-même un mari pour sa dernière, ma mère. Mais celle-ci ne se laissant pas faire, épousa mon père, mécanicien-gareur, dès sa majorité. Et c'est ainsi que je grandis dans une famille de modestes ouvriers.

Ceux-ci menaient une vie bien simple, au niveau de leurs revenus. Leur maison, héritée du grand-père, était située sur un petit coteau. Trois pièces, un hangar et un jardin pentu qui assurait les légumes pour la maisonnée.

Dans notre village, une partie des familles ouvrières vivait dans une maison leur appartenant, très souvent héritée de leurs parents. Pour ceux logés par le patron de l'usine, des morceaux de terre étaient mis à leur disposition. C'était pour les chefs de famille, outre les parties de boules et les séances au Café, une bonne et saine distraction qui, elle, apportait un peu de bien-être au lieu d'une dépense.

Il fallait voir comme ces jardins étaient entretenus ! Les "tables" rectilignes formaient un ensemble très ordonné et fournissaient un apport non négligeable dans les ménages modestes. Et aussi un sujet de conversation intarissable ! Les semences, le temps, la pluie, le soleil, les gelées de printemps, les haricots qui ne "sortent" pas, la salade qui monte, les courges qui ne veulent pas grossir... On échangeait les variétés de haricots, les plants de salades ou de tomates ; en somme, ce qu'il y avait en trop chez l'un passait chez celui qui n'avait pas assez. Bref, on partageait en bonne amitié. Cela se perd, hélas ! de plus en plus.

Pour les femmes d'ouvriers, bien faire son "manger" et de la bonne soupe était un critère de qualité pour une épouse qui fait son devoir. J'ai souvent entendu dire par nos anciens : "Ce n'est pas étonnant qu'il boive (en parlant du mari), elle ne sait pas faire de la bonne soupe". Difficile à vérifier !

Les ouvriers en soierie n'étaient pas riches, loin s'en faut. Repas très simple : quand ils avaient un jardin, beaucoup de légumes cuisinés et gratinés par la maîtresse de maison qui s'ingéniait à faire malgré tout une bonne cuisine.

Le dimanche, c'était le pot-au-feu, entouré de légumes, mijoté quelques heures sur le coin du fourneau ; plat de résistance fort apprécié. Le soir, quelques tranches de pain arrosées de bouillon et, pour les hommes d'un peu de vin, faisaient tout le repas terminé par la tomme de campagne.

Les jours de fête, on s'offrait un petit extra : c'était le "vol au vent", acheté à l'excellente pâtisserie de Madame Primard ; quenelles, olives vertes et champignons entouraient une "croûte" de pâte feuilletée.

Les jours de grande fête, le dessert, acheté à la même pâtisserie, faisait mes délices : des choux à la crème Chantilly.

Les enfants allaient chercher le lait dans les fermes alentour. A une époque, un laitier passait dans les quartiers, vendant le lait à domicile. Je vois encore la mesure d'un litre munie d'un long manche, afin d'aller jusqu'au fond du bidon ; il ajoutait parfois une petite dose en plus, pour faire "bonne mesure".

Donc la vie quotidienne s'écoulait assez paisible, sans beaucoup de moyens, ni beaucoup d'ambition. Il fallait se contenter de peu, et si possible ne pas tomber malade, car la Sécurité Sociale n'existait pas avant 1936 et le médecin coûtait cher.

Pour les mêmes raisons, la tenue vestimentaire était peu fournie et modeste.

Les ouvriers portaient pour aller au travail une veste noire, en coton épais, lustré, dit "moleskine" et un pantalon, dit "bleu de travail" et par temps chaud, ils abandonnaient la veste trop épaisse pour une tenue plus légère.

Les ménagères avaient beaucoup à frotter pour rendre ces vêtements propres ; le cambouis produit par la graisse des machines faisait des taches redoutables.

Les femmes d'âge mûr portaient une blouse noire ou en satin dégrevé gris orné de petits pois ou de fleurettes de tons assourdis. Pour travailler, un tablier noir dit "à bavette". Leurs cheveux étaient ramassés en chignon sur la tête façon 1900 ou roulés en coques au-dessus de la nuque. Elles portaient des châles ou des "fichus" en laine tricotée, gris ou noir, pour faire le chemin jusqu'à l'usine.

Les ménagères devaient à la fois travailler à l'usine, tenir leur ménage, élever les enfants ; ceux-ci en dehors des heures de classe faisaient les courses, en plus de leurs devoirs.

Dans les familles modestes, les distractions étaient rares, mais on racontait beaucoup aux veillées. Très souvent, on hébergeait la grand-mère ou de vieilles tantes. On lisait le journal, des romans-feuilletons, le "Petit Echo de la Mode", les "Veillées des Chaumières". A la fin de la semaine, mon grand cousin Claudius venait nous rendre visite avec sa famille et c'était des discussions interminables et techniques entre gens de métier, gareurs, tisseurs et tisseuses. Les hommes buvaient "du rouge" et fumaient des cigarettes roulées à la main. Les femmes âgées sortaient de leurs poches la tabatière, reniflaient avec délice, à petits coups, la prise de tabac fin tenue délicatement entre le pouce et l'index.

Et les soirées s'écoulaient en écoutant inlassablement parler les anciens du temps passé. Petite fille d'environ six ans, j'écoutais, assise sur les dernières marches de l'escalier, ce que disaient les adultes ! Et j'avais très envie de grandir pour avoir droit à toutes ces choses défendues aux enfants et qui faisaient les délices des grands.

Sur la fin de la soirée, le cousin Claudius sortait dans la cour et donnait un petit concert de cor de chasse en hommage à sa famille.

Joies toutes simples, petits rayons de soleil dans la vie de labeur de tous les jours.

## SOUVENIRS DE MON QUARTIER

Mon quartier, la Gaieté, qui compte une trentaine d'habitants, va de la Croix Rouge, actuellement maison André et Ferdinand Deschaux, à l'usine de la Martinette, maintenant Menuiserie Remat. Un acte notarié familial datant de 1882 le désigne sous le nom de "Quartier du Pont de la Thuère" (il n'y a pas d'explication sérieuse à ce terme : le ruisseau qui passe sous la route porte encore ce nom mais on dit simplement "le ruisseau"). Depuis le début du siècle, la population a beaucoup diminué. Les trois maisons principales étaient surpeuplées, en raison certainement de l'usine de soierie qui employait beaucoup d'ouvriers. A titre d'exemple, la seule maison Anselmetto a compté, aux environs de la guerre de 1914, jusqu'à 35 occupants.

De l'époque de mon enfance puis de mon adolescence à nos jours, la vie a bien changé, en mieux sous certains rapports ou moins bien sous d'autres, et j'y songe avec un peu de nostalgie.

Commençons par les métiers qui ont disparu.

A la Croix Rouge, le "Père Edme", de son vrai nom, Henri André, cordonnier et marchand de chaussures.

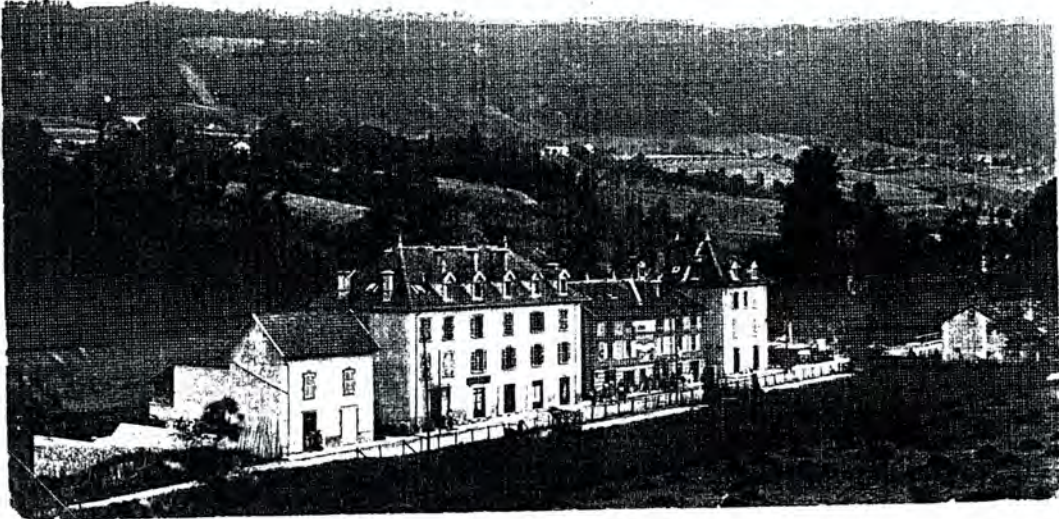
De l'autre côté de la route, le père "Ricot Poncet" allait, de ferme en ferme, tuer le cochon. A ce sujet, il faut signaler qu'à cent mètres en face de chez lui, il y avait, à l'usage des bouchers et charcutiers du village, un abattoir, installé au bord de l'Ainan, près du pont auquel aboutit le chemin de la Polignat ; j'ai encore dans les oreilles les cris aigus des cochons qu'on égorgeait. Utilisé jusqu'en 1974, le bâtiment sert maintenant de dépôt d'engins municipaux.

A la suite de la maison Poncet vivaient (actuellement maison Joly) Joseph Flandin, charpentier et sa femme Césarine, ouvrière à l'usine. On disait qu'on allait chez Tonton Zè et Tatan Nini ; en fait, c'étaient l'oncle et la tante de Monsieur Joseph Thermoz.

La maison précédant le pont de la Gaieté était un café tenu par le père Jules Louvat et la Mère Norine, qui de plus, pour rendre service aux dames du quartier prises au dépourvu, vendait savon, lessive, huile, sel, vinaigre et autres denrées de première nécessité. Ils avaient un chien, le Coq, qui se prélassait à longueur de journée sur la voie du tram et le conducteur était obligé de donner des coups de cloche pour qu'il s'en aille.

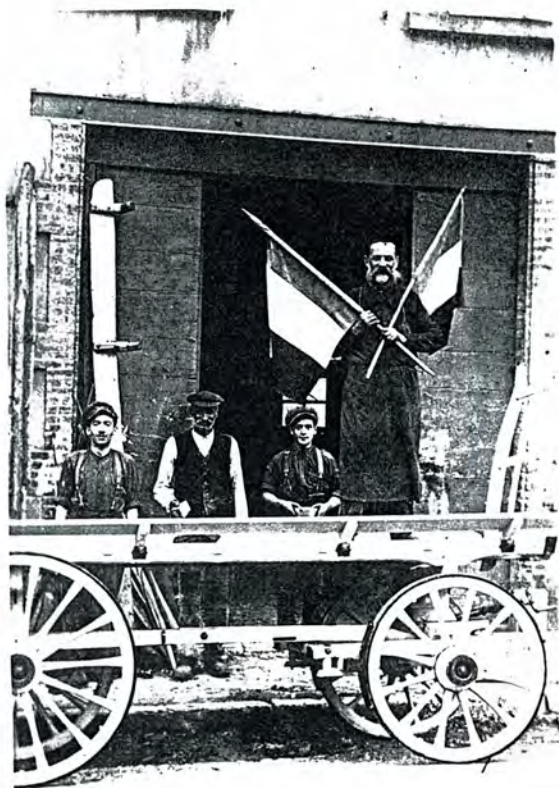


St-CLOTTÉ et MADRISSY (Isère)



St-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère)  
La Cascade







Venait ensuite la ferme du "Médé", Amédée Greffe. Il avait pris la suite de son oncle, Etienne Paris, dit Tiénot Marquiot, personnage typique avec son chapeau plat et sa moustache pointue. La date de construction de la ferme, 1788, est gravée sur le linteau de la porte. Ce n'est plus une ferme, mais la maison, rénovée dans le même style, a très belle allure. Il avait huit vaches et vendait le lait aux gens du quartier qui venaient le soir vers 18 heures avec leur "cantine" autour de la table de "la Maria", et les dames taillaient une bonne bavette ; à cette époque, malgré la dureté de la vie, on prenait le temps de vivre. Les périodes de la fenaison, de la moisson, de la distillation étaient pour nous une grande joie ; le passage de l'alambic dans l'unique ferme du quartier apportait une animation - et des odeurs.. - inhabituelles.

En face de la ferme, de l'autre côté de la route, se trouvait, et se trouve encore, l'entreprise de travaux publics Thermoz. A l'époque de mon enfance, bien sûr, il n'y avait pas encore de camions et les chars tirés par "Coco" et "Phalet" les remplaçaient tandis que le "triqueballe" (on disait le trinqueballe) transportait les troncs d'arbres. La cour était toujours pleine de ces troncs. Que de folles parties on a pu faire autour d'eux et sur eux, au grand désespoir du "Père Mile", envahi par tous ces gosses du quartier. Il y avait aussi la "Tante Marie" qui allait chercher son panier de "clapotes" - d'éclats de bois ; maintenant, avec le chauffage électrique ou au fuel, il n'y a plus besoin de clapotes ; du reste, il n'y a plus de troncs d'arbres, l'entreprise ne "débite" plus. Mais on entend encore le bruit de la raboteuse que manoeuvrait Clément Gros, et j'ai toujours dans les oreilles ce ronronnement, ce bruit chantant qui faisait partie de la vie du quartier et qui est dominé maintenant par le passage incessant des automobiles.

Avant le bâtiment actuel, construit vers 1914 puis agrandi vers 1925, l'atelier de menuiserie était à l'emplacement de la maison en retrait de la route, actuellement occupée par Luc Thermoz ; son grand-père, Jean Thermoz, fut chargé de construire la première école publique de St Geoire, en 1887. C'est la maison en face du lavoir. On voit toujours les portemanteaux dans le couloir du rez-de-chaussée où habitèrent successivement, dans les années 20 et 30, un tailleur, Joseph Rivat et un huissier, Charles Chabert, qui allait chaque mardi à St Geoire tenir une permanence au Café François Delphin, où il retrouvait son collègue de Pont de Beauvoisin, Monsieur Charat.

Le quartier avait deux cordonniers, aussi originaux l'un que l'autre. L'un travaillait au deuxième étage de l'ex-école, Joseph Seigle, que l'on appelait communément "le grand Seigle", et sa petite femme Marie allait tous les jours faire la vaisselle à l'hôtel Varrel.

L'autre était dans notre maison actuelle ; c'était le Père Jean Riva, appelé le Bouif, un italien à la barbe broussailleuse. La pièce où il travaillait, au rez-de-chaussée, et qui était aussi la cuisine, était devenue un vrai capharnaüm. Mais c'était un très bon cordonnier. Il en est passé des paires de chaussures pendant la guerre entre ses mains. On aimait bien aller le voir. Il tapait la semelle à partir de 5 heures du matin, toujours en chantant, comme s'il avait voulu réveiller les gens de l'étage qui se trouvaient être ... mes parents. Il paraît qu'il allait à tous les enterrements, mais pas à l'église ; il prenait le cortège au croisement des rails et de la route conduisant au cimetière. Et pourtant, comble d'ingratitude, pour ses funérailles, à part quelques-uns de ses voisins de la Gaieté, personne de Saint Geoire ne s'est dérangé.

La deuxième entreprise du quartier, qui a fonctionné jusqu'en 1935 environ, fut celle de ma famille, les Anselmetto que l'on appelait les "Dominique", prénom du fondateur, mon grand-père venu de l'Italie du Nord dans le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle. Entreprise de peinture et de plâtrerie, purement familiale, puisqu'après la mort du grand-père en 1910, seuls y travaillaient mon père, mes deux oncles et "la Cotte" - de son vrai nom, Joséphine, fille de mon oncle Joseph et qui fut la première femme de St Geoire à avoir le permis de conduire !

Mes deux tantes y ont aussi participé dès leur jeune âge car là non plus, il n'y avait pas de voiture mais un seul et unique "barriot" (charrette à bras) qu'elles conduisaient sur les chantiers pour emporter les matériaux. L'entreprise, passée aux mains d'un fils de Joseph vers 1935 et installée sur la place de l'église, s'est éteinte après s'être modernisée et avoir employé quelques ouvriers, vers 1973-74, les enfants du dernier descendant s'étant tourné vers d'autres métiers.

En plus du cordonnier Riva, la maison Anselmetto a aussi abrité un café ; l'inscription "Café Dominique", surchargée "Café Donna" apparaît encore sur la façade où l'on voit aussi des traces des peintures d'origine qui la décoraient entièrement.

Dans la maison suivante, on trouvait un troisième café et un atelier de charronnerie, tenus l'un et l'autre par le "père Berger" ; après la fermeture de la charronnerie, le café passa à Camille Chollat.



Dans la dernière maison - maison Seigle - il y avait une modiste et un charpentier qui allait travailler à Champet avec sa caisse à outils ; nous avons encore cette caisse qui était portée à l'épaule par une grosse courroie de cuir.

Il ne reste plus rien, bien sûr, de tous ces commerces et artisanats . Seuls, subsistent un peu plus loin, au bord de l'Ainan, les bâtiments de l'usine de soierie de la Martinette qui avait pour patron Monsieur Michal-Ladichère. Je laisse à d'autres, plus compétents que moi, le soin d'en parler. Quelques souvenirs cependant...

Elle a employé, selon les années, des dizaines et des dizaines d'ouvriers et d'ouvrières, tant chauffeurs (au sens propre pour l'alimentation de la chaudière), gareurs (pour l'entretien et la réparation des métiers) que tisseurs et tisseuses, ourdisseuses, caneteuses, tordeuses. Pas de sirène pour la rentrée\* : une simple cloche tirée par Jean-Pierre Durand. Le matin, une voiture à cheval, dite "l'envoi", conduite par Mr Pierre Gruat, amenait des "pièces" (rouleaux de soie à tisser) de l'usine de Champet, également propriété de Mr Michal et dont dépendait la Martinette, dirigée par Monsieur Deschaux. Pour les ouvriers et les ouvrières qui venaient de loin, il ne leur était pas possible de rentrer à midi ; ils avaient à leur disposition une cuisine et chacun apportait son dîner à cuire ou à réchauffer. L'après-midi, les ouvrières qui commençaient leur travail à midi apportaient leur soupe à cuire et la reprenaient le soir toute chaude...

Le vendredi, le nettoyage des métiers nous laissait les mains toutes noires ; il n'y avait pas encore de gants de caoutchouc ; nous utilisions des torchons et notre propre nettoyage à la fontaine de la cour nous fournissait une occasion de rire et de nous détendre. Nous étions à l'époque toute une joyeuse bande et pour nous, les jeunes, qui à partir de 14 ans nous trouvions au boulot, sans encore connaître les fameux problèmes des adolescents d'aujourd'hui, l'usine n'était finalement pas une corvée mais l'endroit où l'on se retrouvait et où l'on passait de bons moments. Elle a fermé ses portes en 1949/50.

Les temps ont changé, les coutumes aussi.

Par exemple, celle de la lessive à un lavoir communal. Celui de la Gaieté date de 1917. La mairie avait demandé une participation aux trois propriétaires et une moins importante aux locataires. Le terrain avait été cédé par le Comte de Montal. Les femmes d'alors décroassaient d'abord le linge au savon sur leur évier, puis le faisaient bouillir dans des lessiveuses à champignon et enfin, allaient le rincer au lavoir. C'était l'occasion de rencontres entre voisines : elles pouvaient travailler à quatre et les dames du quartier s'en donnaient à coeur joie, du battoir et de la langue... Avant 1930, il n'y avait pas encore "l'eau sur l'évier" à toutes les maisons ; c'est ma grand-mère (la "mère Dominique" ou simplement la grand-mère) qui lavait les draps du quartier (et aussi les torchons de nettoyage des métiers à tisser) dans un grand cuvier, avec de la cendre de bois ; l'appentis servant de buanderie a subsisté jusqu'en 1975 derrière notre maison. Mais pour rincer, les femmes utilisaient aussi le ruisseau passant au bas des jardins : des planches, barrant son cours, formaient autant de petits bassins.

Avant l'installation du lavoir et de l'eau courante à domicile, l'alimentation en eau du quartier était assurée par deux anciennes fontaines en bord de route, deux autres chez des particuliers, un puits à la Maison Seigle et une borne fontaine communale, probablement contemporaine du lavoir. Quant au lavoir, son alimentation a été coupée durant l'été 90, en raison de la sécheresse. Faut-il garder l'espoir qu'il sera remis en service, ne serait-ce qu'en guise d'étape pour les nombreux cyclistes altérés de la belle saison, qui connaissaient bien ce relais ?

Ou bien faudra-t-il leur révéler l'existence de la source de "Girodan", la bien nommée puisque c'est la déformation de "givre aux dents" ? Mais elle est cachée dans les herbes et personne ne va plus chercher son eau claire et fraîche.

Abandonnée aussi la belle "promenade de la cascade".. Et pourtant, que d'amoureux ont remonté le ruisseau jusqu'à l'éboulis de rochers au pied d'une falaise dans la verdure, sur un versant du bois de Coraizin, pour aller inscrire leur nom sous la Grotte ?...

Je revois enfin le café de la Mère Jules ; les hommes de la Gaieté allaient, le dimanche avant midi, boire la "zozotte" (le pastis), après avoir, en guise de messe, bien jardiné le matin, seul moment "libre" dans leur semaine de six jours de travail. Et l'après-midi, ils allaient faire une partie de boules sur un jeu, maintenant disparu, situé au bord du ruisseau, au bas du pont de la Gaieté. Inutile de vous dire leur joie, le soir, quand ils pouvaient faire embrasser la Fanny à l'équipe perdante.

Un menu fait - mais c'est encore une coutume perdue - marquait une fois par an la vie du quartier.

Chaque année, le matin du 1er janvier, nos parents nous habillaient "en dimanche". Après leur avoir souhaité la bonne année, on partait en faire autant aux gens du quartier, qui s'attendaient à cette visite.

Vous pensez bien qu'on n'y manquait pas car dans chaque famille, on avait droit à une orange ou à deux ou trois papillotes, quelquefois à vingt centimes, à cinquante centimes - que l'on mettait bien de côté dans notre tirelire ; on gardait notre petite fortune jusqu'à la Saint Sulpice, pour pouvoir monter sur les manèges, les fameux chevaux de bois de l'époque.

Nous n'étions pas "gâtés" par tous les jouets qu'ont les enfants de nos jours ; le père Noël n'était pas riche... On se contentait de peu ; d'ailleurs, on ne connaissait rien d'autre. Mais ce jour-là nous étions heureux. C'était pour nous les gosses une journée merveilleuse avec ces quelques oranges, cette poignée de papillotes et... nos sous bien sûr.

Voilà en quelques lignes une vue d'ensemble de mes souvenirs de quartier, de mes jeunes années à nos jours, Souvenirs mélancoliques, certes : tant de gens et de choses ont disparu !

Mais... c'est la vie.

Renée MOREL.

## QUELQUES ASPECTS DE LA VIE

### D'UNE FAMILLE OUVRIERE

En dehors des métiers présentés dans le chapitre "Vie professionnelle à St Geoire", l'activité ouvrière était centrée sur les trois usines de soierie ; elles employaient un certain nombre d'hommes, quelques jeunes gens mais surtout des femmes et aussi les jeunes filles dont les parents n'avaient pas les moyens de faire continuer les études après le certificat. Les salaires étaient modestes et celui qu'apportaient les adolescents travaillant à l'usine n'était pas à négliger pour assurer à la famille une vie quotidienne elle aussi modeste et sans beaucoup de confort.

Certes les logements ouvriers connaissaient l'électricité - limitée d'abord aux besoins de l'éclairage. Le chauffage, la cuisson des aliments, la lessive se faisaient avec des poêles à bois et à charbon, pratiques pour brûler les ordures mais généreux en poussière de cendre, en fumée et en suie. Nombre de cuisines comportaient une charbonnière, coffre de bois plus haut que large ; le tiers supérieur recevait "le petit bois" d'allumage, et le "gros bois de chauffe", fait de troncs sciés et refendus à la dimension du foyer. Avant d'y loger le bois, on versait par une glissière, le charbon qui remplissait les deux autres tiers et qu'on retirait à la pelle par une trappe verticale à la base du coffre.

Pour le petit déjeuner, certains utilisaient le réchaud à alcool, ce qui évitait de mettre en route la "cuisinière", comme était obligée de le faire ma voisine de palier, la mère Victorine Riva.

Lorsque nous étions de l'équipe du matin - qui commençait le travail à 5 heures !- j'allais faire chauffer mon café chez elle et nous partions dans la neige, sans trace, avec des chaussettes par dessus les souliers pour éviter de glisser. Mais revenons à nos réchauds... Les premiers réchauds électriques firent leur apparition, rappelez-vous, sous la forme d'un socle métallique parfois émaillé et d'une résistance en spirale, enroulée dans le sillon d'une plaque réfractaire et qui rougeoyait à l'air libre... Gare aux doigts étourdis !... Un peu plus tard, en payant un contrat, on put aussi se faire installer un réchaud à gaz butane - à deux feux ! Ces équipements qui nous paraissent bien modestes, ont pourtant été le signe d'un réel progrès dans le niveau de vie.



Mais le vrai bond en avant dans l'amélioration des tâches domestiques a été l'installation des conduites d'eau individuelles.

Je vois encore mes parents montant au premier étage leurs arrosoirs et leurs brocs. Il y avait dans St Geoire une dizaine de bornes-fontaines à tourniquet, plusieurs lavoirs, des fontaines avec bassin. Chacun y prenait sa ration d'eau quotidienne. La salle de bains était inconnue, ainsi que les "W.C.". Quelques maisons avaient, adossé au bâtiment ou dans un fond de couloir, un cabinet à évacuation directe, sans syphon. Mais le plus souvent, chaque jardin s'ornait d'une guérite qui, vous vous en doutez, était très agréable à utiliser la nuit ou pendant l'hiver... Qu'en pensent nos enfants, habitués aux prestiges de la céramique ?

Aussi, quel "ouf !" ont dû pousser les ménagères ! Avoir "l'eau sur l'évier" - au lieu de s'arracher les bras à "charrier" seaux et arrosoirs ! Avoir de l'eau "courante" à volonté - au lieu de mesurer au plus juste la quantité nécessaire au lavage, à la vaisselle, à la préparation des aliments !... Sans parler - luxe suprême - du cabinet à chasse d'eau, qui a sonné le glas de la guérite derrière les rames de haricots...

Car chaque ménage, ou peu s'en faut, avait son jardin, soit individuel et adjacent à la maison, soit groupé avec d'autres à plus ou moins grande distance du logement. Et c'était là une occasion de rencontres, d'échanges de nouvelles et de trucs de jardinage - ne serait-ce que la recherche du meilleur moyen de se débarrasser des courtilières, qui étaient la plaie des cultures. Plus encore que de nos jours, le jardin était un moyen de faire des économies sur l'achat des légumes. Et c'était encore mieux si l'on pouvait y ajouter un poulailler et un clapier : la viande n'était pas un plat quotidien ; passe encore pour le pot-au-feu du dimanche ou, en fait de poisson, pour la morue qui était alors bon marché ; mais bifteck, roulé de veau et gigot d'agneau n'apparaissaient qu'en de rares grandes circonstances.

Dans cette existence parcimonieuse, les distractions étaient limitées. Pour les hommes, la semaine de travail était de six jours sur sept ; les femmes des usines avaient leur samedi après-midi qu'elles mettaient à profit pour faire le ménage à fond. Il restait peu de temps pour les loisirs. Les congés payés datent de 1936. Je ne pense pas que les Saint Geoiriens aient pour cela beaucoup encombré les plages.. Les ambitions sur ce point étaient plus simples ; c'était, selon les âges et les goûts, pêle-mêle, les boules, les matches de foot, les répétitions de la "musique", donc des déplacements en groupe à l'occasion de ces trois activités ; la pêche, pour quelques-uns la chasse ; et bien sûr, le Café (dont on dit dans un autre chapitre le rôle social) pour les parties de manille et de "cinq cents".

Les femmes étaient tout compte fait moins bien servies. Faut-il compter comme distractions leurs bavardages au lavoir ? leurs échanges après la messe du dimanche ? pour certaines, leur participation à des associations pieuses de l'époque ? Les pratiques religieuses avaient ainsi l'avantage d'apporter aux femmes une pause légitime dans une semaine aux occupations incessantes. Les jeunes filles avaient le patronage dominical ; le choeur de chant, ses répétitions, généralement agrémentées ou suivies de séances de fou-rire...

Dans cet inventaire restreint, il ne faut donc pas négliger les petits plaisirs d'ordre modestement culturel, comme la lecture des "Veillées des Chaumières" ou du "Petit Echo de la Mode", de la "Semaine de Suzette" ou des romans de la collection Stella ... Ni les rencontres, tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, de voisins voisines qui n'étaient pas encore accaparés par la télévision. Ni le passage, plusieurs fois par an, du théâtre Zepp, troupe familiale qui jouait "le Maître de Forges", "les Deux Orphelines", "la Porteuse de Pain". Ni bien sûr la fête tant attendue, la Vogue de la San Sarpi. Ni enfin l'apparition timide, parce qu'il s'agissait alors d'un plaisir coûteux, d'une invention qui s'est depuis totalement démocratisée : la T.S.F., la télégraphie sans fil, jeune ancêtre du transistor et du tuner Hi-Fi. Avant la guerre de 39-45, il y a eu probablement, dans les foyers ouvriers, moins de "postes" à St Geoire que de semaines dans une année. Quand peu après la Libération, jeunes mariés, nous en avons apporté un chez mes parents, je me souviens de l'enthousiasme avec lequel mon père, déjà un peu sourd, tendait l'oreille au ras du haut-parleur pour suivre les péripéties du Tour de France ou des matches de foot, et réagissait par de vigoureuses exclamations. Avec la radio, la voix des autres, la vie des autres venait d'entrer dans les maisons.

Sans doute, dans l'ensemble, la vie quotidienne des ouvriers était assez monotone. Mais on s'y était habitué, faute probablement de connaître autre chose. Et pour mon compte personnel, l'existence laborieuse de mes parents me laisse le souvenir d'une période malgré tout heureuse de ma vie. Parce que c'était ma jeunesse...

Renée et Henri MOREL.





C. Vincent Savoie en Valdaigne  
S. GEORGE-en-VALDAIGNE (Savoie) - La Soierie Luthien MASSON



S. GEORGE-en-VALDAIGNE - Champet



Usine de Champet — Société Anonyme MICHAL-LADICHÈRE  
SAINT-GEOIRE-EN-VALDAINE (Isère)



SAINT-GEOIRE-en-VALDAINE — Champet - Les Usines





## LES USINES DE SOIERIE

Il y a un peu plus de 100 ans que s'était installée l'industrie de la soierie dans la Vallée de l'Ainan.

Ces usines bénéficiaient de la force motrice. C'était l'époque de la soie naturelle, avec toute la préparation du fil (13/15, 16/18, 20/22) : moulinage, dévidage, ourdissage et tissage. Chaque ouvrier faisait marcher un métier à tisser, parfois trois métiers à 2. Il fallait beaucoup de personnel, le tissage était très délicat. C'était l'époque prospère pour les industriels.

Vers les années 1930, apparition de la soie artificielle. Tissage moins délicat, préparation plus rapide, modernisation... Chaque ouvrier pouvait faire marcher 3 ou 4 métiers. Il se faisait des armurés, tissu fantaisie. Ceci jusqu'après la dernière guerre, 1947-48, avec des périodes de crise et de prospérité.

Fibres synthétiques, tergal, nylon...

Les métiers automatiques sont arrivés vers les années 1960, métiers à grande vitesse. Il fallait du rendement. Chaque ouvrière faisait marcher 24-25 métiers, ce qui a supprimé du personnel. C'est de cette période que les usines qui n'ont pas pu investir ont fermé leurs portes. A l'heure actuelle, dans notre région, il n'y a plus que Massieu et St Nicolas de Macherin qui continuent à tourner.

Malgré un travail très dur, c'était le bon temps, et une bonne camaraderie régnait au sein des usines.

Lucienne DESCHAUX.

P.S. L'usine de Massieu a fermé en 1993.

## LA VIE OUVRIERE DE CHAMPET AU DEBUT DU SIECLE

Les tissages de Champet sont apparus vers les années 1855-69.

Au début, ces usines que l'on appelait "fabriques" tissaient du chanvre. Le chanvre subissait différentes préparations avant son tissage (laquage, blanchisserie à la Balme, lieu-dit "la Blancherie", et teinturerie).

Vers 1880, la soie naturelle fait son apparition ; elle arrivait de Chine et du Japon ; elle avait pour titrage 13/15, 16/18, 20/22. Ce tissage était très délicat et demandait beaucoup d'attention et de préparation.

Le fil passait dans les ateliers de moulinage, dévidage, ourdissage pour être ensuite tissé sur les métiers. Chaque ouvrière faisait marcher 1 métier ou 3 métiers à deux ce qui nécessitait beaucoup de personnel, de Champet, St Geoire et ses environs. A cette époque, il y avait environ 500 ouvriers qui venaient d'Italie, Arménie, Ardèche. Les ouvriers du pays logeaient à "la Caserne" ou dans les dortoirs de l'usine. Il y avait cuisines, lingerie, infirmerie, une petite école tenue par des religieuses qui gardaient les enfants des ouvriers.

Les fins de semaine et jours de paie, c'était la fête ; les commerçants venaient à la sortie de l'usine : bouchers, charcutiers, marchands de tissus et même l'étameur. Comme commerce, il existait deux épiciers, un boulanger et six cafés (plus un à la Pale, Berger). Le dimanche, le piano mécanique (Jorio) faisait danser toute la jeunesse très nombreuse, du pays et des environs.

Le tram assurait le transport des marchandises, charbon, colis et voyageurs. C'était Monsieur Michal-Ladichère le patron de ces fabriques avec Monsieur Boisson : S.A. M.L. Boisson et Cie. Au mariage et pour la légion d'honneur de Monsieur Michal, la fête a été grandiose : feux d'artifice, illuminations, c'était "le seigneur du pays".

Vers les années 1900, la vogue, le premier dimanche de Juin, amenait beaucoup de monde. La fanfare de St Geoire créée en 1889, donnait un concert. Il y avait des jeux qui amusaient petits et grands.

A la Pale, il existait des papeteries ; les turbines tournaient grâce à la force hydraulique qui fournissait du courant pour l'usine de Champet. Une cloche à gaz éclairait les ateliers avec des lampes à filament de carbone.

Revenons au tissage, principale activité des ouvriers de la région où plusieurs crises se sont fait sentir en 1928 et 1936. Dans les années 1970-75, les métiers automatiques font leur apparition. C'est à ce moment-là qu'il y a eu licenciement de personnel. Petit à petit, les usines qui n'ont pu investir se sont fermées (il existait plus d'une vingtaine d'usines ou ateliers de tissage de Voiron à Pont de Beauvoisin, utilisant à l'époque où le tissage marchait à plein, plus de 600 métiers.)

Actuellement, il reste deux usines.

Ferdinand DESCHAUX.

P.S. Voir Post-scriptum page 66

## PETIT MEMOIRE DE CHAMPET

Mon enfance et mon adolescence se sont passées dans le petit village de Champet. J'ai gardé en mémoire un souvenir très présent des années 1926 à 1937.

En ces temps déjà lointains, hélas, ce hameau était animé, vivant, bruyant même, à certains moments qui ponctuaient la vie des quelques centaines de familles qui occupaient toutes les maisons. Il faut dire que la soierie était alors à son apogée et l'usine rassemblait hommes, femmes, adolescents puisqu'on entraînait à l'usine dès quatorze ans.

Chaque matin, vers quatre heures, une grosse cloche s'ébranlait, troublant le silence du petit matin. Alors, de chaque demeure partaient des couples de jeunes, des petits enfants que les mères traînaient avec elles pour être confiés à la garderie tandis que les plus grands prenaient la route pour aller en classe. Les ménagères portaient chacune leurs plats à cuire dans la grande cuisine réservée à cet effet et que l'on allait reprendre à la sortie de midi. Toutes les odeurs se mêlaient dans cette immense pièce aux grands fourneaux, où les gratins cuisaient sous l'oeil attentif d'un cuisinier.

Beaucoup de corps de métier se regroupaient dans cette usine - menuisiers, forgerons, comptables, secrétaires, mécaniciens, concierge, lingères, infirmières - oui, on peut dire que c'était la ruche et les métiers tournaient sans arrêt, transformant les rouleaux de fils multicolores en pièces de tissu magnifique. Que de belles étoffes sortaient des doigts magiques des ouvrières : satins brochés, rayonne, damassé ; tout ceci fascinait mon âme d'enfant et je pensais aux belles robes que l'on pourrait faire avec toutes ces belles étoffes. Mais la vie était dure et austère pour chacun.

L'eau sur l'évier était chose inexistante et il fallait attendre son tour pour faire le plein des arrosoirs aux trois fontaines qui alimentaient le hameau en eau potable.

Une fois par mois, c'était l'événement puisque quelques marchands déballaient leurs trésors pour tenter les ouvrières qui avaient leur paye ce jour-là. Colifichets, bimbeloterie, articles ménagers mais surtout la mode, les robes, les jupes, les dessous féminins, tout attirait les regards et parfois, la moitié du salaire partait ce jour-là.







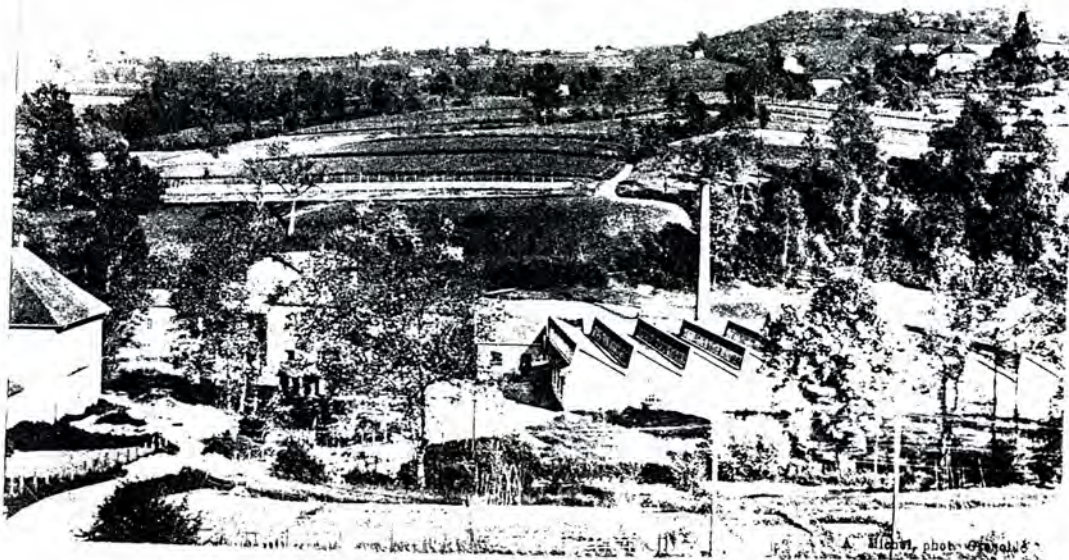


St-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère). - L'Usine de la Martinette



Patrimoine de la Martinette - Valdaine (Isère)

Usine de La Martinette — Société Anonyme MICHAL-LADICHÈRE  
SAINT-GEOIRE-EN-VALDAINE (Isère)



Michal, phot. G. G. G.

Deux épiceries ravitaillaient tous les habitants. Pas de voitures en ce temps-là et les rayons se dégarnissaient très vite. Chaque vendredi, un boucher et un charcutier nous proposaient leurs produits sous un abri. Inutile de vous dire que l'odeur des saucissons fumants, des pâtés, du lard nous chatouillait les narines et les gens se pressaient pour faire leurs achats. Chaque mois aussi les épiciers torréfiaient les grains de café qu'ils recevaient verts et alors, quelle bonne odeur ! Quel régal pour les narines que cette bonne odeur de café grillé...

Un unique lavoir réunissait chaque soir les ouvrières qui rinçaient leur linge après l'avoir fait bouillir dans de grandes lessiveuses - que d'échanges à ce moment-là ! Les nouvelles gaies ou tristes se transmettaient, rythmées par le bruit des battoirs qui claquaient le linge pour en faire sortir le savon. L'eau nous éclaboussait en grandes gerbes et les cris que nous poussions alors n'étaient pas tristes. Parfois, quand il y avait de la place, juchées sur la pointe des pieds, nous rincions quelques mouchoirs ou quelques serviettes sous l'oeil moqueur des garçons qui nous regardaient.

Trois cafés aussi se partageaient la clientèle. Ils étaient surtout pleins en fin de semaine, surtout celui qui avait un piano mécanique et où la jeunesse s'en donnait à coeur joie. Quand les portes étaient ouvertes à la belle saison, les échos de la musique se répandaient, mettant une note de gaieté et de fête chaque dimanche.

Une fois par an aussi, c'était la vogue. Quelques camelots se rangeaient le long de la caserne, la musique était de la partie et nous admirions autant les instruments rutilants que les sons qui s'échappaient de ceux-ci. Mais surtout, c'étaient les jeux qui nous ravissaient de bonheur quand nous avions une dizaine d'années. Je me souviens comme si c'était hier de la grosse corde tendue d'une maison à l'autre et qui traversait la grande route, l'unique route. Au milieu de cette corde, une volaille, un lapin, un canard étaient suspendus, morts, attendant qu'un homme, les yeux recouverts d'un bandeau, les frappe avec une longue perche. Un temps limite était accordé pour cette opération et les applaudissements punctuaient les réussites des concurrents. Pour les enfants, c'étaient les batailles de confettis multicolores qui recouvraient le sol comme un tapis.

Le dimanche après-midi, à la belle saison, c'étaient les jeux de boules qui se remplissaient et les parties animées duraient jusqu'à la nuit. L'hiver, c'étaient les interminables parties de cartes dans les cafés remplis de fumée et d'odeur de tabac. Les femmes, pendant ce temps, s'occupaient des enfants, allaient se promener ou repassaient le linge de la semaine.



Un petit tortillard, plusieurs fois par semaine, transportait le charbon qui alimentait l'usine, et quelle joie pour nous de voir sortir la fumée de la locomotive et son cri strident résonner encore à mes oreilles !

Mon mari se rappelle l'avoir pris, enfant avec ses parents et l'hiver, un gros poêle à charbon réchauffait les voyageurs qui le prenaient à Pont de Beauvoisin. Parfois, quand il était trop chargé il n'arrivait pas à grimper la côte et j'entends encore ses "teuf, teuf" poussifs qui nous faisaient rire.

Deux épiciers qui arrivaient bien à vivre, trois cafés, un marchand de vin et de charbon qui au début faisait ses livraisons avec une voiture à cheval. Plusieurs fermes à côté nous procuraient du bon lait, des fromages, des oeufs.. Oui, c'était une vie saine et simple.

Mais l'été, le village vivait ; chacun sortait une chaise pour fumer une pipe ou faire de la lecture ou bavarder tout simplement jusqu'à ce que les étoiles scintillent au ciel donnant le signal du repos pour la nuit. Les enfants jouaient à la marelle, à chat perché, à la ronde. Ainsi coulaient les jours, les semaines, les mois et enfin, cette fête de Noël venant mettre sa lumière dans cette grisaille hivernale. Noël fête magique, messe de minuit où nous nous rendions en famille, munis d'une lampe tempête. Parfois, la route scintillait comme un miroir, enneigée ou verglacée selon les années ; malgré le froid, malgré la neige, c'était avec joie que nous arrivions à l'église du village où Jésus nous tendait les bras. Puis le dimanche avant ou après Noël, un bel arbre de Noël réunissait tous les ouvriers et leurs enfants et c'était la vraie fête. De superbes jouets tirés au sort par chaque enfant, un sac de papillotes, une brioche, des oranges, nous en avions les bras chargés. De petites saynètes, des chants, un compliment pour remercier les patrons, oui, cette fête nous en rêvions tout le long du mois de Décembre. Et elle mettait dans nos coeurs une joie que personne ne pourrait nous ravir.

La vie, comme partout, a bien changé dans ce petit village natal, c'est sûr ; chaque fois que j'y retourne, des souvenirs m'assaillent nombreux et c'est à ce passé révolu mais qui a contribué à donner à mon enfance des joies, des peines, des odeurs, des sensations, des rêves, que je dois d'avoir été, avec l'amour de mes chers parents, une petite fille heureuse.

Josette PHILIPPE JANON.



## HAMEAU DE CHOCHE

Choché : depuis l'âge de deux ans, je revenais avec ma famille passer les vacances et avec mon grand oncle Henri à qui mon père avait acheté la maison du Boulongeât. A cette époque, chaque maison était occupée et les habitants vivaient de la polyculture, aidés par des attelages de vaches, boeufs ou chevaux. Les chemins n'étaient pas goudronnés, bordés de haies de noisetiers utilisés en fagots et paniers. Les haies servaient aussi à maintenir la terre des talus et à couper les vents. Chaque maison, avec le lait faisait du fromage et du beurre, se nourrissait de "bré-gaille" (caillé avec des châtaignes et des pommes de terre). A cette époque, il y avait dans les champs de nombreux arbres fruitiers, ce qui n'empêchait pas de labourer. Presque toutes les maisons possédaient un four et l'on cuisait le pain pour la semaine et de savoureuses tartes à la courge et aux pruneaux. Les fours servaient aussi à sécher de nombreux fruits, prunes, poires.

Il y avait à Fournet la tuilerie qui utilisait quelques ouvriers pour l'extraction de la terre et la fabrication des tuiles et des briques, un bon débouché pour les fagots et taillés ; le transport se faisait par boeufs et chevaux. La région avait de nombreux arbres fruitiers : châtaigniers, noyers, cerisiers et pruniers, poiriers, mûriers. En hiver, les mondées réunissaient les uns et les autres pour casser les noix et ensuite pour faire l'huile qui servait aussi à l'éclairage et à la cuisine.

Dans les familles, les enfants descendaient à l'usine de Champet pour le tissage de la soierie. C'était à la suite des casernes de douaniers car avant il y avait à l'angle de la Balme, une guérite de douaniers. La Savoie était italienne, ils venaient y passer la nuit.

Le Boulongeât a toujours eu des ennuis d'eau ; chaque habitant entretenait la fontaine du village et ceux qui le pouvaient, creusaient des citernes. L'été, on allait chercher l'eau pour les bêtes au ruisseau de Merlas ou à la fontaine du Paris.

Le blé se coupait, comme le foin, à la faux et à la moissonneuse qui, dans les granges avait remplacé le fléau. C'était un événement qui faisait déplacer les boeufs pour traîner le matériel : batteuse, machine à vapeur, chariots d'outils, charbon. Les vaches traînaient les chars de blé, de paille pour ceux qui en avaient peu. Il se faisait aussi de la paille de seigle battue au fléau pour les toitures, du chanvre que l'on mettait à rouir dans les bassins pour peigner l'hiver, faire de la toile (quelques maisons avaient des métiers) et des cordes.

Toutes les fermes avaient une vigne. Les plants, oberlin, clinton, bacot, noa, étaient disposés en treille ou en échelas pour la maturité du raisin et éviter les blaireaux ; il y avait aussi de nombreux chasseurs.

Au mois de novembre arrivait l'alambic. Dans l'année, des colporteurs passaient avec de grandes caisses sur le dos, garnies d'un tas de tiroirs où il y avait de la dentelle, des couteaux, ciseaux, boutons, fil à coudre. Les plus riches avaient une voiture avec un âne ou un cheval, vendant chemises, caleçons, vestes, pantalons, de la bonneterie pour homme et femme. A l'arrivée de l'automobile, les commerçants de St Geoire passaient en camionnettes : bouchers, charcutiers, épiciers, boulangers, à tour de rôle chaque semaine.

Le dimanche était jour de repos et l'on se retrouvait dans les petits cafés du coin pour faire la partie de boules ; les femmes rentraient pour aller en champs garder les vaches, il n'y avait pas de barbelés. La campagne sentait bon le foin que l'on coupait à la floraison, ce qui permettait aux nombreuses ruches de prospérer. Toutes les maisons en avaient deux ou trois (des bennons) qui étaient récoltées au mois de février par un apiculteur qui laissait le miel et se payait en rayons de cire.

Depuis mon enfance, le Boulongeât a perdu six maisons et bien d'autres avant entre la Balme et le Boulongeât. Tout ceci est maintenant bien révolu. L'on ne peut pas revenir en arrière mais nous, les anciens, garderons toujours en mémoire cette tranche de vie passée que nous regrettons parfois tant le village était vivant et animé de tous les gestes de la vie des uns, des autres...

Joseph PHILIPPE JANON.

## VIE A LA CAMPAGNE

## CHOCHE

La vie à la campagne dans mon enfance n'était pas moderne. Quand arrivait la saison des foins, ce n'était pas de tout repos. On fauchait avec la faucheuse, on fanait avec les fourches en bois. Un peu plus tard, on utilisait la faneuse et les râteaux traînés par un cheval. Pour la moisson, les hommes fauchaient à la faux ; ensuite on mettait le blé en gerbes pour être lié à la main, soit avec des liens de paille, soit avec du fil de fer ; plus tard, il y a eu les moissonneuses lieuses, la batteuse, ce qui était pour les hommes des journées pénibles.

Dans notre village, il y avait des vignes ; au début d'octobre, c'était les vendanges ; ensuite venait le ramassage des fruits (pommes, poires, noix, châtaignes) et pour terminer, les labours ; la charrue était traînée par des vaches ou des chevaux, les gens s'aidaient les uns les autres, il y avait moins d'égoïsme qu'aujourd'hui.

Quand arrivait le début de l'hiver, il y avait les mondées ; nous étions assez nombreux, il y avait une très bonne ambiance ; à la fin de la soirée, c'était la fête. Nous avions collation : saucissons, pâté, fromages (petafine), des pognes que l'on cuisait au four du village en même temps que le pain.

Pour les veillées, nous nous réunissions entre voisins ; pas de télévision, nous nous racontions des histoires et des anecdotes sur certaines personnes du village qui faisaient tout particulièrement figure. Nous terminions la soirée en buvant du café et mangeant des gâteaux.

Nous attendions la visite des marchands ambulants, marchands de peaux de lapin, "ratamaniaux"(rétameurs).

Les travaux des femmes à la campagne au temps de ma jeunesse étaient nombreux : nourrir les volailles, les lapins, aider le mari pour la traite des vaches, passer le lait à l'écrémeuse pour en retirer la crème, la battre dans une baratte pour en extraire le beurre, le mettre dans un moule pour former des plaquettes ou de grosses mottes qu'elles allaient vendre au marché à Mr Benoit Cattin, le mardi, sous la halle à Saint Geoire, ainsi que les oeufs.

Les femmes participaient aux travaux des champs : fenaison, moisson, ramassage des fruits : noix, pommes, châtaignes.

A la maison, il y avait le ménage, la lessive qui était une véritable cérémonie ; la veille, on mettait tremper le linge, on installait sur un trépied le cuvier dans lequel on mettait un drap de toile très épais ; on remplissait de cendre de bois, on rabattait les quatre coins du drap sur les cendres. Avec le puisoir, on prenait l'eau chaude dans la chaudière et on arrosait les cendres pour avoir le "lessif". On installait le linge dans le cuvier, on commençait par les draps, ensuite le petit linge. On arrosait avec le lessif tiède et progressivement, toujours plus chaud. Quand ceci était terminé, les femmes buvaient le vin chaud sucré, ensuite prenaient le repas de midi. L'après-midi, on rinçait le linge au lavoir.

Les femmes à la campagne avaient un emploi du temps complet et peu de loisirs.

Augusta MONIN.



VIE A LA CAMPAGNE  
CORMERIEU - LE MILLORET

Comme de bons paysans, nos ancêtres avaient la réputation d'être économes, persévérants, fidèles aux traditions, attachés à leurs terres, à leur famille, à leurs hameaux qui regroupaient plusieurs fermes, avec quelquefois un petit bistrot.

Le voisinage était amical ; on s'entraidait ; les travaux fatigants demandaient un nombre important de main d'oeuvre qui à la queue-leu-leu fauchait, fanait ou moissonnait. Est-ce que la vie était plus belle ?

Le bâtiment des fermes était construit en pisé, chaud l'hiver, frais l'été ; le sol était en terre battue. Construction économique : on tirait la terre plus ou moins proche des constructeurs.

La construction devait se faire à la bonne lune, au printemps, à la montée de la sève ; la terre était plus liante à cette saison. Il y eut de belles maisons qui datent du 19<sup>e</sup> siècle, prenant la place de vieux bâtiments souvent couverts en chaume.

Je me souviens d'un hangar qui à la ferme Thermoz était couvert de lèche que le vent emportait dans le marais. Mr Thermoz le fit démolir et en reconstruisit un en moellons vers 1926.

On voit de belles maisons dauphinoises comme celles de Messieurs Charton<sup>†</sup> Primard ou Chaize, carrées et bien assises ; elles sont cossues et spacieuses ; plusieurs familles les occupaient.

L'intérieur des petites maisons était moins chatoyant ; le sol en terre battue ou en béton, la cheminée, une petite fenêtre protégée par des barreaux, les escaliers pour accéder à l'étage. Les solives étaient noircies et pour cause ; mais elles rendaient d'innombrables services : on pouvait y suspendre ce dont on se servait tous les jours ; le bayar (pour égoutter les fromages) autour de la cheminée ; le muret servait à entreposer les pots de lait ; on prélevait la crème, et le petit lait servait à faire les fromages. Sous la fenêtre, le potager (cendrier, sorte de dalle percée en son milieu) muni d'une grille où on disposait les braises (avant garde du barbe-cue) pour y réchauffer les aliments ; au milieu de la pièce, la lampe à pétrole suspendue au dessus d'une maie.

\*(autre orthographe : Charreton)

La maie, réserve du pain et du fromage ; quelques chaises, des bancs, une commode, des placards dans les murs afin de ranger les assiettes creuses et les fourchettes en fer blanc.

A l'apparition du poêle à bois, la cuisine ne changea pas tout de suite d'aspect. En hiver, une place était réservée à l'établi. Dans une pièce attenante, l'évier en pierre ; quelquefois, l'eau arrivait par le miracle du maçon et un robinet débitait quand la source était forte.

Au rez-de-chaussée, une autre pièce servait de cave. A l'étage, deux chambres ; une de celles-ci servait de grenier. Sous le toit, autour de la cheminée, une clôture à claire-voie pour le séchage des noix et des châtaignes.

La vie du ménage était ordonnée : les hommes se consacraient à cultiver la terre, la femme à son ménage, ses volailles ; il arrivait que pour faire "bouillir la marmite" et pour acheter les terrains, elle descendait à l'usine de soierie, devenait une "fabriquante". Quelques hommes avaient des métiers à tisser.

Je me souviens de mon grand-père tissant de la grosse toile jaune avec un bruit infernal faisant trembler planchers et plafonds ; puis, en 1926, les métiers à bras ont été supprimés.

Yvette FRENAIZIN.

## LES REVENUS

Les ouvriers achetaient directement chez le paysan.

Vers 1930, les coquetiers ambulants négocient ou stationnent sur le marché, sous la halle ; c'était moins lucratif pour le fermier mais plus suivi. Les marchés du mardi tenaient une grande place dans la vie de tous. Les uns descendaient à pied avec de grands paniers d'osier ; d'autres, en carriole. Il arrivait que des courageuses allaient au marché à Voiron avec un charreton et des pots de lait ; elles fabriquaient leur fromage en route (début du siècle).

La surface des fermes était différente suivant les propriétaires ; au début du siècle, quelques familles en possédaient les trois quarts (Pasquier de Franclieu, de Montal). Les fermiers et métayers étaient nombreux avec obligation de payer en nature (beurre, volaille, journées de travail). Monsieur Christolomme m'a dit que son père devait nourrir de nombreux chiens de meute d'un châtelain mais que lui-même n'avait pas le droit de chasser.

Les petits paysans cultivaient tous les coteaux. Vers 1900 apparaît la faucheuse tirée par les vaches.

En 1901, le brabant remplace l'araire.

En 1920, on commence à semer des fourrages à rendement supérieur : trèfle, luzerne. La faneuse, le râteau viennent ensuite soulager la main d'oeuvre.

Yvette FRENAIZIN.

## UN METIER VERS LES ANNEES 1840

## LE VER A SOIE ( LA SERICICULTURE )

Madame Charreton de Cormérieu a souvenir, le tenant de sa belle-mère Jullian, que le travail de la mère de celle-ci était la cueillette des feuilles de mûrier et des bourgeons, pour nourrir les larves de ver à soie.

Sans pouvoir être très précis, on présume que d'anciens propriétaires de la maison Primard, les Debrenaud, possédaient les fermes attenantes, dont les fermiers ou métayers élevaient le ver à soie.

Après éclosion de la "graine", le ver est nourri un mois ; lorsqu'il arrive à son développement, le ver ne mange plus. On le dispose sur des claies avec quelques brindilles.

Il se met à filer, une sorte de petite boule ovale comme un oeuf de pigeon. Cueilli à ce moment-là, il est vendu en filature.

Ce travail durait toute la saison d'été ; il existait vers 1931 des mûriers le long de la propriété de Monsieur Roux au Bigallet. Il reste un mûrier plus que centenaire chez Monsieur Volkart.

Yvette FRENALZIN.



## LES MOULINS

La vallée de l'Ainan comptait cinq moulins\* en partant de Chirens jusqu'à Saint Bueil.

A la Roche, précédant Monsieur Berthier, Monsieur Guétan se rendait avec ses chevaux et sa carriole ramasser le blé chez le paysan, et quelques jours plus tard rendait la farine et le son.

A Saint Geoire, Monsieur Perrin César était propriétaire exploitant du moulin. A sa mort, Monsieur Perrin Antoine, son frère, lui succèda mais loua à Monsieur Lanfray ; celui-ci en fit un moulin moderne qui fonctionna pendant la guerre et quelques années encore.

Tous ces moulins fermèrent les uns à la suite des autres, pour diverses raisons. On vend la farine à l'épicerie....

Yvette FRENAIZIN.

\* : voir article L'Ainan (G.Benoit-Cattin)  
Les cours d'eau de la vallée (Ch. Gaillard)

## LA MOISSON

Le battage en grange se faisait au fléau jusqu'au début du siècle pour le blé mais on pouvait l'entendre encore vers 1920 pour les graines de trèfle, luzerne, blé noir. Les gerbes étaient déliées, étalées sur le sol et les batteurs placés face à face commençaient en cadence, on passait et repassait. Le battage terminé, on ôtait la paille en ayant soin de bien secouer pour faire tomber la graine ; celle-ci était "vannée" et mise au grenier en attendant d'être semée.

La moisson se faisait à la faux en ajoutant à l'extrémité du manche un genre d'archet appelé "mécanique". Cet archet faisait tomber les épis, tous dans le même sens. Les femmes rassemblaient en javelles et ensuite en gerbes liées par un homme avec des liens de seigle ou de chanvre ou encore des triques de noisetier. La batteuse à bras (creva cu...) fonctionnait à la manivelle vers 1914, peut-être avant.

En 1912, vint la faucheuse-javeleuse ; en 1930, la moissonneuse-lieuse, tirée par des boeufs ou des chevaux (pauvres bêtes en plein soleil). Les gerbes étaient rangées dans la grange. La fameuse batteuse avec chaudière locomobile venait dans chaque ferme ; transbahuter le matériel dans les mauvais chemins avec boeufs et chevaux était un véritable problème dans nos villages où les montées étaient fréquentes et les descentes difficiles à négocier.

Chez le fermier, la mise en place était pittoresque à cause de la courroie de transmission qui était un véritable problème, dur à installer. Dès que la locomobile était sous pression, tout le système commençait à se mettre en route, un coup de sifflet pour appeler le personnel et c'était parti pour la journée (souvent, les petits cultivateurs amenaient leurs gerbes chez les gros fermiers, pour gagner du temps et par économie).

Après la machine à vapeur, il y eut le moteur à huile lourde vers 1930, remplacé par le tracteur faisant marcher batteuse et botteleuse pour la paille. Le jour de battage était l'occasion de repas copieux et bien arrosés, vu le travail pénible toujours au soleil et dans la poussière.

Yvette FRENAIZIN.

## LE PAIN

Le levain est repris d'une fournée à l'autre. Pétri, placé dans des "pautasses" rondes recouvertes ; une fois levé, porté dans le four communautaire, le plus souvent.

Tous les mois environ, chaque famille venait avec sa charrette et sa cargaison de bois pour le four. Le premier jour, la quantité de bois nécessaire était énorme (pour l'opération, il était rare de trouver un débutant). Ensuite, la quantité était de plus en plus petite ; porter le four à bonne température était un problème.

Le pain conservé sur des râteliers spéciaux se mangeait rassis, dur comme du bois.

Yvette FRENAIZIN.

## LE CHANVRE

On cultivait le chanvre pas en trop grande quantité (sauf au début du siècle). Il se voyait réservé une des meilleures pièces de terre. Toujours la même. Semé en mai, lorsque la plante s'élevait parfois à deux ou trois mètres, le chanvre était alors récolté, battu pour enlever la graine et porté au rouissage.

Le rouissage consiste à laisser tremper plusieurs jours le chanvre dans une eau courante ou stagnante (serve ou mare). Sa tige se ramollit et il devient alors plus facile de séparer l'écorce filamenteuse d'avec la tige qui est la partie ligneuse. L'endroit où l'on faisait ce travail s'appelle le routoir (j'ai vu faire ça dans la cuisine les jours d'hiver). Le chanvre roui est séché, broyé de façon qu'il ne reste plus que la filasse que l'on peigne avec soin. On livre le fil au tisserand (à la Pâle existait une usine de transformation pour fabriquer ensuite chemises et draps...). La seconde catégorie de filasse servait à faire des cordes.

Yvette FRENAIZIN.

## LES NOYERAIES

Originnaire d'Asie, le noyer fut importé du Périgord au 14ème siècle par le Châtelain de Vinay qui apprit le greffage à quelques paysans dauphinois. Aussi au Moyen Âge, la culture existait.

La noix est récoltée en septembre ; on la laisse sécher sur des grilles accrochées le plus souvent sous l'avant-toit. Séchée, on la vend sous le nom de "noix de Grenoble".

Les noix peuvent aussi, je dirais même le plus souvent, être "mondées" : les cerneaux sont triés en plusieurs catégories : les premières, les "Arlequins" et les déchets ; ces derniers servent à faire l'huile ou pour le paysan, ou pour le négociant.

Chaque commune avait un ou plusieurs moulins à huile. Quel régal, le jour du broyage, de pouvoir manger une salade de haricots à l'huile de noix encore chaude ! Il y avait toujours une bonbonne d'huile en réserve.

Avec les recherches et les techniques nouvelles, les variétés de noyers vont évoluer et nos petits-enfants ne parleront plus de Franquette, de Mayette ou de Parisienne. Nos voisins du Périgord vont lancer des variétés à haute productivité ; leur centre d'études est à Creysse. Dans l'Isère, le centre de recherche sur la noix est installé à Chatte, près de Saint Marcellin.

Yvette FRENAIZIN.



## LES BATIMENTS RURAUX

Rétrospective : la chaumière au début du 19è.

Dans la VALDAINE, à cette époque, de gros propriétaires terriens : de MONTAL, de FRANCLIEU, de MONCLA, pour ne citer que les principaux ; il y avait deux types d'exploitation : les fermes assez grosses, de vingt à quarante hectares et les petits propriétaires que l'on évaluait, non pas à la surface de leur terre mais plutôt au nombre de bêtes qu'ils arrivaient à nourrir. Certains ont élevé leur famille avec deux vaches et une chèvre !...

Celui qui "tenait" quatre ou cinq vaches ou plus était classé parmi les gens aisés !... Les fermiers, eux, avaient un gros troupeau et le fait d'avoir des boeufs de travail, cheval et voiture, classait un paysan.

Les fermiers habitant dans les dépendances des châteaux avaient souvent de grandes maisons bâties en pierre et couvertes en dur et les bâtiments agricoles de même ; quant aux petits propriétaires, ils vivaient chichement avec leurs deux vaches et même quelquefois une seule, avec en plus quelques journées bien mal payées dans les fermes. En 1860, les journaliers battaient le blé au fléau l'hiver, d'une étoile à l'autre comme on disait, pour leur nourriture... Celle-ci était exclusivement composée de soupe, châtaignes, pommes de terre et haricots...

Leurs maisons d'habitation étaient donc réduites au strict minimum : murs en pisé sur fondations en grosses pierres liées au mortier de terre, les murs beaucoup plus épais à la base qu'au sommet, l'âtre en pierre au-dessus duquel était la claie, séchoir des noix et des châtaignes. Pas d'étage, seulement un plafond noirci par la fumée, dans un coin, un lit, matelas laine sur sommier, paille dans une toile, "là garde à paille" comme on disait. La table était la maieoù on pétrissait le pain, deux bancs en guise de chaises, une commode, une garde-robe, le tout éclairé par une fenêtre à petits carreaux et dans ce décor, on arrivait à élever une famille. L'eau était parfois charriée d'assez loin, source, puits, fontaines.

Le toit couvert en chaume (paille de seigle), le seigle étant la principale culture, moins exigeante que le blé et qui rentrait pour les trois-quarts dans la fabrication du pain, ce pain que l'on cuisait dans les villages au four banal, propriété collective du Village ; mais chaque maison isolée en avait un ; celui-ci était le seul bâtiment couvert en dur (tuiles romanes). Il servait aussi à faire sécher les poires et pruneaux, friandises de l'hiver avec la confiture de poires (chaudrons de cuivre accrochés sur le foyer) composée de poires rouges dites poires d'hiver, immangeables crues mais très bonnes une fois cuites (confiture sans sucre, on fait réduire du cidre, plus de 36 heures de cuisson !).

Le toit de la chaumière très pointu se touchait presque généralement à la main de par terre.

A ce moment-là, la seule culture qui faisait un peu d'argent était le chanvre cultivé puis conditionné, filé et même tissé sur place. Elle périclita par la suite pour faire place à la soie dont les métiers (à bras) se sont répandus dans la campagne.

L'agriculture évolua peu à peu avec la vente d'une partie des terres des seigneurs qui permit aux petits paysans, à force de travail et d'économies, d'agrandir leurs surfaces et de rénover un peu les chaumières.

La dernière, à notre connaissance, qui était l'image même décrite, fut habitée jusque vers 1955. Aujourd'hui disparue, seuls quelques arbres nous signalent son emplacement. Je n'en ai pas d'autres à ma connaissance dans toute la proche région.

Gilbert GALLIN-MARTEL.

## LA MAISON RURALE

La construction des maisons dans le pays a évolué au fil des ans. Si le mur en pisé est resté roi jusque vers 1930, il était monté non plus sur fondations en grosses pierres liées par un mortier de terre comme un siècle auparavant, mais sur murets en pierres de pays et mortier de chaux lourde, puis plus tard en béton banché. L'extérieur des fenêtres et des portes, qui autrefois avait un cadre en bois dur, a été remplacé par des briques (plottets) avec une feuillure pour volets que l'on voit encore souvent actuellement dans les constructions d'avant 1930. La tuile écaille (régionale, Fournet, les Eteppes, Chirens) concurrencée par l'ardoise (Maurienne), plus légère, la tuile mécanique vers 1910 et vers 1930, le fibro-ciment.

Les toits dauphinois, quatre pans inégaux, sont devenus rares à la campagne, parce que trop chers et ceux que l'on peut voir sont souvent très anciens. La charpente en chêne bien entretoisée et les tuiles écaille défient les siècles.

Si les maisons rurales n'ont que très peu évolué avant 1930, rares ont été les constructions des maisons neuves, le plus souvent, ce fut l'agrandissement d'une travée (3m50 à 5m), accolée à l'ancienne maison trop petite, quelquefois une cave enterrée avec une ou deux pièces au-dessus ainsi qu'à l'étage, cela évitait un mur et les deux bâtiments communiquaient.

Depuis 1930 et plus particulièrement de 1960 à nos jours, l'aspect extérieur et intérieur des maisons paysannes a bien changé, certaines rénovées de fond en comble !, d'autres plus superficiellement, presque toutes sont crépies avec tyrolienne ou peinture, fenêtres et volets peints, cheneaux, trottoir etc.. et si elles ont un aspect autre que les nombreuses maisons neuves qui ont poussé dans la campagne valdaine depuis une trentaine d'années, elles n'en sont pas moins confortables. L'eau sur l'évier partout grâce à l'adduction d'eau intercommunale, presque tous les foyers jouissent du confort moderne.

Granges et étables sont très souvent dans le même bâtiment que la maison...

Les bâtiments ruraux d'exploitation ont eux aussi suivi l'évolution de l'agriculture : le sol en béton a remplacé les pavés en pierres rondes dans les étables et les porcheries ; les abreuvoirs automatiques vers 1930 ont supprimé la corvée d'abreuvoir si contraignante surtout en hiver ; la mise au fenil des récoltes facilitée par divers modèles de déchargeuses : le monte-voyage, la griffe sur rails, le tapis roulant suivant le type de bâtiment. Vers 1930, le bottelage de la paille à la batteuse enleva bien de la peine et laissa plus de place pour le tabac (voir tabac).

Avec l'emploi des engrais chimiques augmentant les rendements, de nombreux hangars virent le jour en apprentis de la grange quand cela était possible, sur piliers bois ou métalliques, séchoirs à tabac ; la construction agricole avec de faibles moyens a toujours été obligée de suivre les besoins du moment et bien souvent, les agriculteurs leur ont donné la priorité au détriment de l'habitation.

Depuis une quinzaine d'années, l'évolution de l'élevage et du troupeau laitier a fait naître de nouveaux types de bâtiments, les stabulations libres... bien reconnaissables avec leur grande surface de toitures plates et conditionnées pour un minimum de main d'oeuvre avec un gros troupeau.

De plus en plus, on assiste à la disparition de la petite exploitation agricole.

Déjà, beaucoup de bâtiments agricoles ont été vendus et transformés en habitations principales ou secondaires et d'autres, abandonnés, menacent ruine...

Gilbert GALLIN-MARTEL.



## LES SEMAILLES A COTAGON VERS 1930

Pour tous ceux qui ne connaissent que le Centre de Cotagon en 1990 et qui ne savent pas que dans ce site, était une des meilleures fermes de la Valdaine, j'essaie de vous décrire ce que j'ai encore connu.

La ferme de Cotagon : propriété Ferrier de Montal, 30 hectares d'un seul tenant, limitée à l'ouest par la route D 28, au Sud par l'ancien chemin du Mollard, à l'est par l'orée des bois sur le plateau du Mont de Velanne, au nord par les "Grillères".

Cette ferme de Cotagon était donc, à peu près, rectangulaire et avec des bâtiments situés au centre. Actuellement, seul un gros tilleul rescapé de la transformation, permet encore de les situer, pour ceux qui les ont connus.

Depuis 1850 à nos jours, deux familles seulement l'ont occupée, en deux et trois générations.

Elle était difficile à travailler : coteaux pentus, bosses et vallons, avec une terre lourde mais de très bonne qualité. Ses champs de blé étaient réputés ainsi que ses prairies artificielles : Esparcette, sainfoin ou luzernes. La partie basse bien irriguée donnait foin, regain et pâturage. Mais il fallait remonter la récolte par un mauvais chemin très pentu et pierreux à souhait, et boeufs et chevaux y peinaient souvent.

Dans le coteau, les mauvaises pentes dans les deux sens rendaient le travail difficile. Dans le pays, on avait coutume de dire : à Cotagon, il faut un homme de plus qu'ailleurs pour exploiter correctement.

Quand venait le temps des semailles, il y avait d'abord un travail très pénible : les levées de terre. Au bas des pièces à labourer, il fallait creuser et charger à la main un fossé de 50 à 60 centimètres de large et 30 de profondeur car on ne pouvait, vu la pente, "tourner la terre qu'en bas", puis remonter cette terre en tombereaux, au sommet du coteau était un rude travail pour bêtes et gens.

Venaient ensuite les labours : quatre boeufs et deux chevaux avec généralement deux conducteurs car il fallait souvent "tenir la Brabant", c'est à dire la pousser à l'amont, à la tige porte-fouet, pour qu'elle ne verse pas.

Dans ces conditions, pour retourner un demi-hectare par jour, il fallait déjà "commencer matin". L'après-midi, pendant que "la Couble" continuait le labour (c'était généralement le valet et le commis), le patron se mettait "après semer" à la main. Il fallait commencer à "marquer" avec des jalons (jeunes pousses avec leurs feuilles appelées en patois "folios") pour délimiter des couloirs, "les sillons" afin de semer correctement, sans faire des "bourdons". Ensuite, le semage : le grain dans une toile en bandoulière ("lo senu") et puis : le geste auguste du semeur...

Le sillon était compté à 7 pas normaux dans la terre labourée, il fallait passer trois fois, deux à contre-sens entre les marques et une fois dessus... Cela faisait un mètre cinquante par passage donc à peu près, 3,5 kilomètres de marche dans la terre labourée, avec 10 à 15 kilos en bandoulière sur le ventre, ce n'était pas de tout repos.

"En basse après-midi", quand le semeur avait rattrapé la charrue, on "découblait", les chevaux étaient mis aux herses et les boeufs à l'étable.

Conseil d'un ancien à un apprenti semeur : sept pas font un sillon, huit en font plus long mais neuf font un bourdon.

Etant donné que l'on ensemait généralement en automne, cinq à six hectares, cela faisait deux grosses semaines de semailles, par temps propice, sans compter les levées de terre et les charrois de fumier, engrais de base, et aussi l'arrachage des pommes de terre et des betteraves fourragères, à peu près un hectare en tout.

Avec cela, bien entendu, il y avait le soin du bétail, la traite à la main, la garde des vaches aux prés et la rentrée à mesure du fourrage vert. Tout le monde travaillait dur à la ferme entre Beaucroissant et Saint Martin, les deux foires, limites des semailles.

Quand, vers 1935 fut employé le semoir mécanique tiré par deux chevaux, cela enleva de la peine, avec un travail de meilleure qualité. Quand on voit à l'heure actuelle, les gros tracteurs équipés de charrues à trois ou quatre socs et de herses semoirs travaillant le labour en un seul passage, on imagine mal ce qu'étaient les semailles d'autrefois.

## LA BATTEUSE

---

### LE TRANSPORT DE LA BATTEUSE

#### Son utilisation de 1900 à 1935

Au temps de la traction animale, pour amener d'une ferme à l'autre dans nos collines de la Valdaine, avec leurs chemins pentus, étroits, bordés de buissons et bien souvent caillouteux, avec des ornières, le matériel de battage, était un gros problème.

La batteuse était lourde, cinq tonnes le plus souvent. La locomobile à vapeur était du même poids et, quand vers 1930, il y eut la botteleuse, c'était encore deux tonnes supplémentaires. Pour véhiculer cet ensemble de 12 tonnes, plus le tombereau à outils, charbon, cales et crics (une tonne environ), il fallait pas mal de bêtes. Pour venir du Platon au sommet du Mont de Velanne, c'était à peu près vingt-six ou vingt-huit bêtes nécessaires. Toutes les maisons participaient (boeufs, vaches, chevaux) avec en plus les boeufs du fermier du Falque, qui a toujours aidé.

Je me souviens, tout gamin, voir arriver vers la maison, tous ces attelages. Les machines équipées de roues métalliques faisaient un bruit du tonnerre et les voix des conducteurs stimulant leurs bêtes, c'était un beau raffut.

De nuit comme de jour, la batteuse n'attendait pas. Sitôt finie une ferme, il fallait aller caler à la suivante. Je me souviens, certains soirs, la batteuse avait pris du retard, on attendait au Platon avec les bêtes à la grosse nuit. Le ciel, de plus en plus menaçant, un gros orage arrivait, tonnerre à la clef. C'est à la lueur des éclairs qu'on transporta le matériel et tout arriva à bon port ; et on but quand même le canon traditionnel.

Pour les trois ouvriers qui suivaient la batteuse, c'est-à-dire embauchés par l'entreprise, la journée n'était pas finie pour autant ; il fallait encore caler, c'est-à-dire aligner le tout, avec mise à niveau dans les deux sens, tension des courroies ; il fallait une bonne heure pour tout ça, surtout au temps de la lanterne.

Ils avaient commencé la journée à 4 heures le matin pour chauffer la machine à vapeur (une heure et demie au moins) et graisser l'ensemble ; aussi le soir, recrues de fatigue et de poussière, ivres de peine, et aussi quelquefois de vin (la poussière fait soif), débarbouillés ou pas, dans un lit ou dans la paille, ils n'avaient pas besoin d'être bercés pour dormir.

#### Le Service de la Batteuse

Pour "servir" correctement la batteuse, il fallait le plus souvent trois ou quatre hommes aux gerbes ; sur la batteuse, un délieur, un "décateteur" (écarter les gerbes) et l'engreneur (de l'entreprise).

Pour déblayer, il fallait deux hommes aux sacs de grains et au moins six ou sept à la paille en vrac (trois ou quatre seulement en pailles bottelées). J'allais oublier l'homme du "poussier" (balles), porté dans une grande toile, dans des recoins impossibles et puis celui du "reprin" (menue paille), qui tombait sous la grille, au sortir des secoueuses.

Ce reprin souvent lié à l'aide de deux liens de paille croisés était donné aux bêtes, mélangé à des regains verts ou pas assez secs. Le poussier était, l'hiver, mélangé aux betteraves, coupées au coupe racines ou "chapeleuse".

En tout, une vingtaine d'hommes, plus quelques remplaçants. Les jeunes enfants ramassaient les liens en paille de seigle, noués par les épis et tordus en corde, c'était les plus employés ; il y avait aussi des liens en fil de fer et également, des cordelettes en jute ; tous étaient récupérés pour l'année suivante et les jeunes garçons étaient tout fiers de participer.

#### Le Pailler (paille en meule) ou cuque

La paille en vrac au sortir de la batteuse était volumineuse et bien rares étaient les granges suffisamment grandes pour l'abriter entièrement. Aussi on stockait en grande partie dehors. Surtout qu'il fallait prévoir la place également pour le tabac, les regains et tout le matériel agricole qui le plus souvent, était resté dehors sous les arbres, pour faire place à la moisson.



Ces meules de paille, plus ou moins grosses, en forme de poire autour d'un poteau central, "la bigue", solidement planté, c'était tout un art de les confectionner correctement, pour que la pluie ne pénétre pas.

Dans chaque village, il y avait un spécialiste du pailler et quand celui-ci descendait de son perchoir, assez haut et étroit, ayant rangé les dernières poignées de paille, à la main, du haut de son échelle, il faisait le tour de son ouvrage et le regardait avec la satisfaction du travail bien fait... et il allait boire son canon bien mérité car la bouteille, à la dernière tournée, n'était pas montée en haut du pailler.

Vers 1930, s'est vulgarisé le bottelage de la paille, à la batteuse, gros progrès, économie de peine et logement facilité. Puis ventilation pour le poussier, le reprin disparu dans les bottes, cela faisait cinq ou six hommes de moins.

Vers 1935 apparaissent les premiers tracteurs pour faire tourner et déplacer la batteuse. Après 1940, ils tournaient au gazo-bois ; puis 1955, les essences et les diésels.

Le problème du transport était résolu. Après 1960, les chemins d'accès élargis et goudronnés, les moissonneuses-batteuses reléguèrent nos bonnes vieilles batteuses (certaines avaient tourné un demi-siècle) au hangar, devenu musée, puisqu'on les exhibe maintenant dans les fêtes rurales.

Il reste un peu de nostalgie de ces temps-là. Le travail en équipe, bien que dur, était un lien qui nous rapprochait.

Mais que de peine est évitée aujourd'hui !

### L'intendance

Je ne saurais finir d'évoquer ce travail de la batteuse sans parler aussi des repas.

Pour nourrir cette équipe, le plus gros souci était le repas de la batteuse, ou les repas pour ceux qui la gardaient toute une journée ou plus.

C'était la tradition : trois personnes s'affairaient à la cuisine et la maîtresse de maison avait à coeur de ne pas faire moins bien que ses voisines car les femmes des travailleurs allaient demander à leur retour : "Qu'as-tu mangé aujourd'hui ?"

Dans la Valdaine, à quelques variantes près : le matin, à l'aube, les hommes arrivaient, réveillés par le long sifflement de la machine à vapeur et buvaient le café (un bol avec ou sans lait frais, selon leur goût). Le tupin (pot de terre de deux à trois litres) plein de lait frais était sur la table (les vaches étaient traitées de bonne heure ce jour-là) et, à côté du pot à lait, la bouteille de gniolle ! certains la mettaient dans le café au lieu du lait, d'autres la buvaient après mais le café-goutte était traditionnel... à quelques exceptions près.

Il fallait faire vite car, au petit jour, après un bref coup de sifflet, la batteuse était mise en route.

Au milieu de la matinée, suivant les impératifs de la batteuse-reine !, changement de céréales et, en conséquences, des grilles du van, qui obligeait d'arrêter; le casse-croûte, autrefois appelé la soupe, était avancé ou retardé.

Cette soupe traditionnelle comportait, outre un bouillon de viande ou de volaille -bouillon gras- de la charcuterie maison -roulée, saucisson, fromage-, la tomme forte, assez souvent car c'était l'époque, les prunes cuites au four que l'on nommait "potringue".

Mais la batteuse appelait déjà, coup de sifflet !

Les battentiers, eux, mangeaient avant ou après, profitant de l'arrêt pour vérifier le matériel et ne pas négliger la chaudière, pour maintenir la pression.

Chacun reprenait sa place et la machine insatiable engloutissait les gerbes. Plusieurs fois dans la matinée, le petit vin de pays, blanc ou rouge, aussi frais que possible (il n'y avait pas de réfrigérateur à cette époque), circulait dans les équipes. Avec un litre et un seul verre, ou même au goulot, chacun apaisait sa soif... sans se poser des questions d'hygiène...

Un peu avant midi, c'était la tournée de pastis (absinthe) comme on l'appelait, préparée dans un seau et bien légère. Elle ne vous tournait pas la tête et était bienvenue.

Vers midi, c'était l'arrêt pour le déjeuner mais on disait le Dîner. C'était salade ou charcuterie, quelquefois pot-au-feu ou poule bouillie, un légume ou autres légumes, puis viandes diverses ou rôtis, puis gratins dauphinois, puis tomme forte, la petafine, **tommes** bleues. Souvent le clapier était mis à contribution, le poulailler aussi, ce qui faisait dire en parlant du menu : "roulée, lapin, lapin roulée!...".

A l'époque où chacun cuisait son pain maison, on tâchait de cuire au four, la veille de la batteuse, pour avoir du pain frais, et de cuire aussi les gratins et aussi les grandes tartes au sucre et au beurre ou aux prunes, qui étaient si bonnes.

Vers 1930, on commençait à donner le café servi le plus souvent dans des verres à vin et, bien entendu, la goutte, prune, pomme ou cerise suivant les stocks en réserve ; tout était arrosé de vin à volonté et certains qui avaient le gosier en pente avaient bien bu leur dose et étaient plus prêts à faire un somme qu'à reprendre le travail.

Après cela, le travail reprenait dans la chaleur et la poussière, souvent en changeant de maison, et le transfert s'était fait pendant le repas pour ne pas perdre de temps.

Les fermes qui gardaient la batteuse un jour ou plus étaient rares et quand on changeait de maison, les repas étaient souvent décalés. Dans l'après-midi, il y avait un casse-croûte (sur le pouce) que l'on mangeait debout autour d'une grande table à l'ombre d'un arbre. Là-aussi, têtes roulées et saucissons étaient au menu, ainsi que la tomme et la petafine.

Et le travail recommençait et pour peu que la récolte fût mal sèche ou plus importante que prévu, on finissait souvent à la nuit noire.

Et une fois assis devant une table copieusement garnie, la tête un peu chaude de fatigue et d'alcool, on discutait de tout et de rien au lieu de faire toilette et d'aller au lit.

Pour certains d'ailleurs, la toilette était vite faite, leur figure était aussi noire et poussiéreuse le matin que la veille au soir.

Pendant tout ce temps-là, les cuisinières n'avaient pas chômé. Les battentiers, qui mangeaient avant et après les hommes, le voisin également qui allait chercher ses boeufs pour déplacer le matériel, les porteurs de sacs qui passaient régulièrement par l'escalier de la cuisine, c'était un va-et-vient continu et la cuisinière ne savait pas exactement l'heure des repas.

En plus, la porte toujours ouverte, la poussière ou la boue (s'il avait plu la veille) et le bruit du matériel, la maison était en bien triste état, et quand la batteuse avait quitté la cour, c'était un "ouf" de soulagement.

Et pourtant, ce n'était pas fini : on trouvait sous la batteuse qui était partie, des tas de mauvaises graines éliminées qu'il fallait porter à la poubelle, de la paille, des brisures, un peu partout ; c'était encore un gros travail pour remettre tout en état, sans compter que la chaudière était souvent devant la maison et que, dans les cours en pente, ils n'hésitaient pas à prendre une pioche pour enterrer une ou deux roues pour faciliter le nivelage ; le charbon en briquette, cassé au marteau dans une brouette laissait des traces tout autour, le tas de mâchefer, la suie, le tonneau à purin et la benne qui avait servi pour l'eau (il en fallait beaucoup et le bassin n'y suffisait pas) tout restait en état.

L'homme étant parti chez le voisin, la fermière dont l'aide d'un jour était partie ailleurs restait seule ou à peu près pour tout remettre en ordre, maison, cour et bien entendu le soin du bétail ; c'étaient vraiment de dures journées pour elle.

Rien d'étonnant qu'à l'arrivée des moissonneuses-batteuses, elles n'ont pas, je crois, regretté le passé.

Pourtant, les premières années, avec l'ensachage du grain et le bottelage sur machine, il fallait encore une petite équipe pour rentrer le grain et la paille au fur et à mesure, surtout en année mouillée.

Maintenant, avec la paille laissée en vrac derrière la moissonneuse, le grain vidé à la trémie dans des remorques adéquates, la vis à grain pour la mise en grenier ou en cellules, la paille de plus en plus en balles rondes, bref, grâce à toutes ces manoeuvres mécaniques, la rentrée des céréales est devenue un jeu d'enfants et nos arrières grands-parents qui ont vécu l'époque de la faucille et du fléau, où l'on glanait les quelques épis qui restaient dans le champ, seraient certainement scandalisés par les méthodes actuelles (on n'arrête pas le progrès).

Gilbert GALLIN-MARTEL.



## LA BATTEUSE A CONSUOZ

Je voudrais vous parler des grosses batteuses d'autrefois.

Celle qui venait chez mes parents, appartenait à Mr Marcel Delphin de St Nicolas de Macherin.

La grosse chaudière noire qui amenait la batteuse, était chauffée au charbon et pesait cinq tonnes ; elle était tirée par quatre paires de boeufs et deux chevaux pour la montée au Grand et au Petit Consuoz.

Il fallait les hommes les plus costauds pour monter les balles de blé au grenier ; je citerai, à titre d'exemple, le père Xavier Gaillard et Joseph Régazzoni.

On cuisait le pain au four et mon père nous faisait des pognes.

C'était pour nous la joie et jour de fête au village.

Berthe REGAZZONI.

## LA LAITERIE

Le terrain situé au Roulet, faisant partie de la propriété où a été construite la laiterie de Saint Geoire, a appartenu, avant le 3 novembre 1889, à Madame Marie Agathe Virginie DODE, épouse de Monsieur Camille de CASENAVE, Président du Tribunal Civil de Briançon.

Les laiteries de la Vallée de l'Ainan ont été créées en 1919. Antérieurement, les paysans fabriquaient leurs tommes, le beurre à la ferme pour leurs besoins familiaux et vendaient le surplus au marché. Inutile de dire que la crème était battue manuellement dans une baratte verticale, ou plus petite horizontale, avec une manivelle.

Le ramassage de lait était plutôt épique. Il se faisait en voiture à cheval, par hameaux et de ferme en ferme, qui étaient petites et nombreuses. Il fallait souvent descendre de voiture et marcher à côté du cheval dans les montées, sans oublier de serrer la mécanique dans les descentes. En été, le ramasseur s'arrêtait au café pour se rafraîchir. A ce moment-là, les cafés ne manquaient pas. On discutait et à l'arrivée, un peu retardée, on pouvait voir des petites roses accrochées aux oeillères du cheval. Le lait, malgré un transport un peu lent, pouvait se travailler sans pasteurisation car à l'époque, il n'y avait pas de silos et seulement de l'engrais naturel dans les prés. Aussi le beurre avait un bon goût de noisette que l'on a un peu oublié.

Fabrication du fromage : le lait était chauffé à température voulue pour l'emprésurage dans une chaudière à potence, sous laquelle on faisait du feu. Assez rapidement, sont apparues les chaudières en cuivre, à double paroi en bois spécial et qui se nettoyaient au sable fin. Ceci impliquait l'installation d'une chaudière à vapeur, chauffée au charbon, qu'il fallait tenir en pression pour l'arrivée du lait. La fabrication principale était la tomme de Savoie. C'est à peu près vers 1930 que le St Marcellin qui se faisait dans les fermes de la région qui porte ce nom, s'est fabriqué en laiterie. En été, au moment de l'affluence du lait, il se fabriquait aussi du gruyère avec le surplus. Mais la qualité de ce fromage n'a jamais égalé la Savoie et la Haute Savoie. C'était probablement une question de pâturages et de silos. Avec les moyens modernes, on arrive à faire du fromage pasteurisé standard mais au goût neutre.

Pour le Saint Marcellin, les procédés sont restés les mêmes depuis le début, mais à l'époque, tout était manuel, le moulage à la louche dans chaque faisselle et tous les retournements claie par claie.

Le gruyère : dès 1935, l'été, lorsque le St Marcellin se vendait mal en plus de la surproduction du lait, le ramassage de lait s'effectuait deux fois par jour car le refroidissement à la ferme n'existait pas encore. Dès l'arrivée des camions, le fromager se mettait à la fabrication, le soir et terminait assez tard. Le découpage du caillé et le brassage pour "faire le grain" était manuel. Pour sortir le caillé, c'était une prouesse : on entourait une baguette métallique souple avec un côté de la toile à fromage. Le fromager se tenait en équilibre au bord de la chaudière et ramenait le caillé depuis le fond dans la toile par cette baguette. La poche ainsi faite et égouttée passait sous la presse. Ensuite, retournement deux fois par jour avec la force des muscles. De même, dans la cave d'affinage, les manipulations se faisaient manuellement et ces pains pesaient en moyenne 80 à 90 kilos. Aujourd'hui, tout est mécanique. De plus, la pasteurisation n'existait pas encore dans les petites laiteries et il fallait surveiller la qualité du lait de très près afin d'obtenir une bonne fermentation.

De l'état artisanal, le travail du lait est passé à l'état industriel. Cependant, des 1935, les petites laiteries possédaient leur laboratoire pour les analyses qui permettaient de détecter le lait "mouillé" ou "écrémé" ou trop acide. Lorsqu'on passait à la ferme au moment de la traite pour tester et comparer avec le lait analysé, la vache "mettait malencontreusement le pied dans le seau et le renversait". Quoi qu'il en soit, tout s'arrangeait généralement à l'amiable et avec la plus grande discrétion car à l'époque, les relations entre le paysan et le laitier étaient très amicales et un conseil portait ses fruits.

Fabrication du beurre : en été, les frigos individuels n'existant pas et afin de refroidir la crème, il fallait se procurer des pains de glace aux Frigorifiques de Voiron, et toujours pour une question de température, le beurre se faisait la nuit, à partir de 1 h du matin. La crème était battue dans une baratte en bois des pays nordiques pour l'étanchéité et le goût neutre. Cette dernière était mue par un moteur à essence, jusqu'à l'arrivée de l'électricité en 1925 - un détail en passant : certaines personnes se renseignaient pour savoir si l'on ne risquait pas de mettre le feu aux bâtiments avec l'électricité. Le beurre était moulé à la main dans un moule en bois sculpté qui représentait soit un animal, soit une inscription, et bien sûr, plié également à la main dans du papier sulfurisé. Plus tard, sont arrivées les mouleuses à beurre (1930) mais il fallait toujours plier à la main et être lesté pour suivre la machine.

- des pays 100-101-102 ont été utilisés  
 2/3 de la production pour être mis dans le chasseur  
 de la Vallée

Comme il a été dit précédemment, cette qualité de beurre, au goût de noisette, permettait de livrer pendant l'été les trois plus beaux hôtels d'Aix les Bains, "Splendid", "Excelsior" et "Royal". L'hiver, ces hôtels saisonniers étant fermés, le beurre était expédié à leurs homologues à Alger par fer jusqu'à Marseille, ensuite par bateau.

Le beurre était alors moulé en paniers de 10 kilos enveloppé de mousseline et emballé dans l'osier. S'il manquait parfois la quantité pour satisfaire ses clients, on importait du beurre du Danemark. La ville d'Aix les Bains, qui recevait beaucoup d'étrangers riches pour la cure, a vu diminuer puis disparaître cette clientèle et les hôtels se sont fermés et ont été transformés en appartements.

Il a fallu chercher d'autres débouchés mais avec la qualité, le commerce était facile à l'époque.

A la laiterie était toujours adjointe une porcherie afin d'utiliser les résidus de fabrication (petit lait). Dans ce liquide, on faisait cuire des farines d'orge et de maïs pour la nourriture des porcs. Ces farines étaient achetées dans les meuneries d'alentour, St Bueil, St Etienne de Crossey, St Geoire ou plus loin, à La Motte Servolex, car on ne connaissait pas encore les aliments composés.

Par la suite, les porcheries furent plus ou moins autorisées, pour cause de pollution, surtout à proximité des rivières comme l'Ainan. L'élevage et l'engraissement des porcs ont pris une autre orientation en d'autres lieux.

Odette BERSET.



Par ces temps reculés  
Les moteurs étaient vite éreintés...  
La citerne, pas inventée.  
Aussi n'importe quel camion  
Faisait bien l'affaire  
Pour la ramasse, après traire.  
Donc, ces jours de misère  
A mâtines, sous la fenêtre du bougnat  
Je criai "Adolphe... lève-toi"  
"On a besoin de toi"  
Je m'attendais au gigantesque rugissement  
Prélude des grands événements...  
Il jurait, par tous les Saints des Charbonniers  
Et des Cabaretiers  
Que c'était bien la dernière fois.  
Alors nous partions tous les deux, par les vallées  
Les bidons, blancs de peur  
A l'intérieur  
Noirs de charbon  
Sur les côtés  
Et le bougnat et moi, chantions à l'amitié  
(Il y eut longtemps une prochaine fois).

## QUAND ON EST UN CANAL...

Depuis sa création, l'Usine(\*) respirait par un canal...  
 On l'a comblé depuis, ce qui n'est pas normal  
 La chute d'eau, modeste ouvrage  
 Longtemps avec courage, au temps du tissage,  
 Avait fait chanter les navettes  
 Sur les anciens métiers.  
 Il nous donnait avec générosité  
 Notre électricité  
 40 KWA  
 Et bien des tracas.  
 Une fois l'an,  
 Avant la Saint Jean,  
 Il fallait le curer, le débarrasser,  
 La grande toilette d'été.  
 Les compagnons laitiers  
 Pour ce grand jour mobilisés  
 De seaux, pelles, bassines... armés  
 Se jetaient dans la boue  
 De cette énorme tranchée,  
 Ressemblant très vite à nos glorieux troupiers.  
 Mais, et vous êtes surpris,  
 En Dauphinois, pourtant râleurs,  
 Aucun ne se déroba à cet exceptionnel labeur.  
 Car, vous auriez remarqué,  
 Bien cachés dans l'herbe, d'innocents bidons  
 Utilisés bien loin de leur vocation.  
 Des mains qui n'avaient jamais été aussi rapides  
 Y jetaient, par visqueuses poignées,  
 De l'Ainan, les plus belles truites saumonées.  
 Puis chacun emmenait son poissonneux pot à lait  
 Et le soir, dans beaucoup de maisons de la verte contrée,  
 C'était un gastronomique bonheur  
 Autour des fluviales odeurs...  
 Las, une bien sombre année,  
 Tout a une fin en ce bas monde,  
 Un gendarme, sans doute pêcheur et zélé,  
 Fit une dramatique ronde...  
 Il y eut moins de volontaires pour vider le canal à la  
 suivante saison  
 On resta sur une impression de queue de poisson...

(\*) la coopérative laitière La Valdaine fut installée en 1951  
 dans l'usine de tissage "MICHAL LADICHERE" construite vers 1880.

## LA LESSIVE EN VALDAINE

Depuis environ 70 ans, le lavage du linge à la campagne a bien évolué.

Je me souviens encore de la grande lessive semestrielle à la ferme. Tout d'abord, le cuvier, grande benne en bois blanc que mon père installait sur un petit traîneau surélevé de façon à pouvoir soutirer le lissieu dans un petit béceton en bois. Tout cela sous le four à côté de la chaudière pour chauffer l'eau.

Au fond du cuvier, dans un grand sac en drap de chanvre, bien attaché, tissé main, d'un âge respectable (car il était bien loin le temps où on filait, cultivait et tissait le chanvre dans le pays), on avait mis une bonne moitié de cendres de bois propres et tamisées pour obtenir la lessive qui trempait depuis la veille.

Le matin du "grand jour", de très bonne heure, l'eau chauffait déjà dans la chaudière et les buandières s'affairaient à installer le linge dans le cuvier : draps de lit, chemises (homme et femme), caleçons et pantalons, petit linge, tous trouvaient place et commençait alors la lessive.

L'eau, puis le lissieu, chauffés à point, arrosaient le linge qui trempait (la majeure partie de tout le linge et des vêtements étaient en toile blanche), puis à l'aide du gros robinet et avec le puisoir, en patois, l'épochain, on remettait à chauffer.

Pour obtenir un linge propre, il y avait des cycles de température à respecter. La totalité du lessif devait passer sur le linge trois fois trois fois, c'est-à-dire neuf fois, à des températures différentes : trois fois tiède, trois fois chaud, trois fois bouillant. En patois : tré fain tiedée, tré fain saudéa, tré fain bulliée.

Après ce rite qui occupait tout un jour, le linge était prêt à rincer. Le lissieu soutiré (il servait encore à laver du linge à la main dans une benne), on attelait deux vaches au traîneau, la lauaive, pour aller dans le pré, près de la Serve, 4 mètres sur 4, 1 mètre de profondeur, alimentée par une grande source. Là, sur de larges planches, les lavous, installés en bonne partie sur ferrures prévues à cet effet, les buandières entraient en action. Et je frotte, et je tape et je brosse en chiendent et savon, et je tords ; le pauvre linge n'en finissait pas d'être martyrisé avant d'être enfin posé pour égouttage sur une barre accrochée entre deux osiers.

Le petit linge, lui, avait droit à un traitement supplémentaire : il était retrempé dans une benne d'eau propre où était dissoute une petite boule de bleu à linge, pour être plus net.

Pendant que les femmes s'affairaient à la serve, j'aidais mon père à installer les étendages (une centaine de mètres) entre des arbres, et sur des piquets plantés à cet effet, on tendait les cordes à linge. Cordes de chanvre, bien sûr, du diamètre d'un doigt et blanchies. Neuves, elles étaient lessivées dans le cuvier pour les affranchir. Alors, le linge rincé et égoutté était ramené et étendu. Par beau soleil et brise fraîche, il séchait assez vite ; mais malheur si le temps se gâtait ou si le vent s'élevait, c'était la catastrophe.

Il fallait ramasser et réétendre quelques jours de suite et c'était des journées bien remplies qui n'avaient que peu de choses à voir avec les cancons des lavandières de bourg, à l'abri sous leur lavoir communal.

Ce système de lessive fut abandonné peu à peu par la vulgarisation dans les campagnes des lessiveuses en tôle galvanisée et des cristaux de soude qui permettaient de faire bouillir le linge par arrosage automatique.

Ce fut un réel progrès et, petit à petit, le cuvier fut délaissé même pour les draps, et la lessive se fit chaque semaine, rincée souvent dans une benne aux quatre courants d'air... à côté du bassin, souvent sans même un abri.

Quelquefois -et ce fut notre cas en 1930-, on construisait une buanderie fermée où étaient la chaudière, le foyer à lessiveuse et le lavoir.

Le linge était savonné et frotté dans une benne au chaud et à l'abri dans ce local, qui servait aussi à cuire les aliments des bêtes, adossé qu'il était à la cave à betteraves et à pommes de terre et qui nous rendit de grands services jusqu'à 1960, date de notre première machine à laver, toute simple avec son bac à lissieu et son essorage à rouleau. Elle peut encore fonctionner actuellement mais a été remplacée depuis plus de cinq ans par un lave-linge automatique qui est tellement pratique.

C'est je crois un des plus beaux progrès pour la ménagère. Et je crois bien penser que nos grands-mères seraient "ébourdies" devant tant de changements ; on n'arrête pas le progrès.



## LE TABAC

La culture du tabac à St Geoire s'est développée avec l'ouverture à Pont de Beauvoisin en 1882, du centre d'achat et de fermentation, le magasin de tabac comme on disait alors. Auparavant, seuls quelques planteurs livraient leur récolte à Chambéry.

En 1914, on dénombrait 18 planteurs, 14 en 1930, 22 en 1950, 8 en 1965, dernier planteur en 1977.

La graine de tabac est excessivement fine : un dé à coudre ordinaire suffit, dans de bonnes conditions, pour planter 5 000 pieds. Elle est donnée par la S.E.I.T.A. (société d'exploitation industrielle du tabac et des allumettes). Le tabac est une plante à grand développement puisque, à partir de cette graine, en 180 jours environ, on peut récolter une quinzaine de feuilles de 0,40 à 1 mètre, d'un poids vert de 1 kg et sec 100 g en récolte normale.

Fin mars, il faut penser à mettre pré-germer les graines dans du terreau généralement, et préparer les semis, chassiss ou serres. Début avril, surveillance presque journalière, arrosage, désherbage, traitements, ventilation. Vers le 15 mai, les plants peuvent être normalement repiqués, dans une terre riche et soigneusement préparée, beaucoup de fumier et des engrais chimiques convenablement dosés.

Une fois en terre, il faut repiquer les vides (mauvaise reprise, dégats des insectes), biner à la main ou à la machine, mettre de l'engrais azoté (le tabac est très gourmand) puis, début juillet, épamprer les feuilles qui ne se développent pas au ras du sol. Ensuite pratiquer l'écimage qui consiste à couper le bourgeon central de façon à laisser de 12 à 15 feuilles. L'écimage se faisait à la main, maintenant il existe des pinces qui coupent et distribuent en même temps une dose d'huile spéciale qui, en descendant le long du plant, freine au maximum le développement des bourgeons causé par l'afflux de sève.

La cueillette se fait courant août. En année normale, il faut ramasser les trois feuilles basses à la main, ensuite on cueille par étages successifs de 3 feuilles (l'ébourgeonnage à la main qu'il fallait faire plusieurs fois était pénible et long). En récolte en pieds, les feuilles basses enlevées, quand le tabac arrive à maturité, les plants sont coupés et dirigés vers le séchoir courant septembre.

Le tabac récolté en feuilles est mis à sécher sur des ficelles tendues entre des lattes de bois, dos à dos pour faciliter le séchage et écartées convenablement (environ 2 cm). Les pieds eux sont piqués par le bas sur des liteaux à pointes suspendus dans les séchoirs. Les séchoirs traditionnels, de 1900 à nos jours, étaient constitués de lattes de bois, fixes ou amovibles, munies de pointes espacées de 15 à 20 cm où l'on accrochait les ficelles. Pour étendre le tabac, il fallait souvent échafauder, plus ou moins correctement, en tintille souvent, comme on disait. Au cours du séchage, il fallait surveiller l'aération, la fermeture en cas de brouillard ou de vent, le chauffage ou la ventilation artificielle. Une fois sèches, 30 à 90 jours suivant les conditions atmosphériques (les feuilles devaient rester humides à point et non cassantes), elles étaient dépendues et stockées en paquets serrés de 10 ficellées et suspendues dans un local sec et à l'abri du vent.

On appelait livraison le jour où le planteur était convoqué par la SEITA pour venir présenter sa récolte au magasin de Pont de Beauvoisin. Avant cela avait lieu un gros travail de triage et de conditionnement dans un local frais et un peu humide. Le tabac était et est toujours examiné par le planteur, feuille par feuille, puis classé et séparé selon plusieurs critères : épaisseur, couleur, état sanitaire, longueur. On obtient ainsi 5 qualités. Ensuite le tabac est confectionné en manques, paquets de 49 feuilles liées par la cinquantième, maintenant ramenées à 25 feuilles.

Les manques d'un même classement formaient des balles de différentes longueurs et poids suivant leur grosseur. Elles étaient étiquetées au nom du planteur et indiquaient le nombre total de manques. Le transport, région St Geoire à Pont, s'est effectué pendant longtemps sur des charrettes à chevaux et ceci par n'importe quel temps, le jour étant fixé à l'avance et toujours en janvier ou février. Les routes d'alors étaient souvent bien mauvaises. Depuis 1950-55, les camions et tracteurs ont pris la relève et le transport n'est plus la corvée d'autrefois.

Le jour J étant arrivé, les balles étaient alignées dans le magasin (comme pour la parade), groupées par communes, elles passaient au fur et à mesure sur la table d'expertise. Quatre experts, deux de l'administration et deux représentants des planteurs, plus un arbitre qui ne faisait rien (!), examinaient les feuilles sur échantillon tiré des balles et définissaient la qualité. Différents critères entraient en compte : légèreté, couleur, qualité du tissu, état sanitaire des feuilles, trous, déchirures. Cela donnait un nombre de points qui faisaient la valeur de la récolte.

Le paiement était basé sur un prix moyen du kilo, défini par le ministre des finances, après consultation de la SEITA et des représentants du syndicat national des planteurs de tabac. C'était un prix moyen où était englobé un certain nombre de primes destinées à plus valoir les critères recherchés. La valeur de la récolte n'était donc que la répartition du prix moyen à l'intérieur d'une commission d'achat.

Le jour où le planteur livre son tabac est jour de fête puisqu'il est le résultat du travail d'une année pour toute la famille. Les rues de Pont de Beauvoisin étaient très animées pendant les livraisons car, si celles-ci étaient terminées à midi, le planteur n'était payé que dans l'après-midi. Les planteurs de St Geoire déjeunaient donc régulièrement à l'hôtel ce jour-là, la plupart du temps chez Gallet, un ancien Saint Geoirien.

Arrivant le soir à la maison fatigué et quelque peu éméché (on avait bu quelques bouteilles avec les collègues), on avait droit à la curiosité de la famille. As-tu bien passé ? ce qui signifiait : ta récolte est-elle mieux ou moins bien classée que ce que tu prévoyais. Et d'épiloguer en famille sur cette journée, en commentant également la récolte des collègues. Et, autrefois, quand le planteur étalait ses billets bleus sur la table, c'était souvent la plus grosse rentrée d'argent de l'année, tout le monde était content. Et les enfants, petits ou grands, avaient leur étrenne, en fonction de leur participation.

Il était de tradition autrefois de ramener le jour de livraison, une pâtisserie à la maison. Dans la région de St Geoire, c'était généralement un gros gâteau de St Genix, qui, le plus souvent était partagé avec les voisins qui avaient donné la main. On arrosait la pogne d'une bonne bouteille, puis de café et de la goutte. On passait ensemble une bonne veillée en épiloguant encore bien sûr sur la récolte de l'année.

Depuis le début du siècle, le tabac a été planté dans la région, le canton ayant été autorisé par l'administration. Il a été planté dans tous les hameaux par presque tous les petits propriétaires, à l'exclusion des fermes plus imposantes. Le nombre des planteurs a beaucoup varié au fil des années. Cela a tenu pour une grande part à la main d'oeuvre au sein des exploitations et à la disparition de la plupart de celles-ci. Dernier planteur en 1977.

De nos jours, il n'y a plus aucun planteur à St Geoire et dans les communes environnantes, sauf un à St Sulpice et un à Massieu, quatre à Velanne.

Le tabac a contribué à la bonne marche des petites exploitations. Dans la région, c'est en grande partie au tabac que l'on doit l'amélioration des bâtiments et du niveau de vie des petits propriétaires exploitants. Face à l'administration toute puissante, le syndicat national des planteurs de tabac, implanté partout en France, a joué et joue encore un grand rôle. En l'année 1980, le syndicat des planteurs de tabac a évolué en coopérative afin de pouvoir négocier les récoltes. Le magasin de Pont de Beauvoisin n'achète plus le tabac, c'est seulement un important centre de fréquentation et c'est la coopérative qui achète aux planteurs et vend aux acheteurs, étrangers surtout, la SEITA restant l'acheteur principal et privilégié.

Depuis l'origine du monopole, la culture du tabac a été dirigée et surveillée par les agents de la SEITA. Au bas de l'échelle et le plus en contact avec le planteur, était le vérificateur, le commis de tabac comme on l'appelait. Il inspectait les semis, comptait le nombre de pieds. Le planteur devait signaler les vides par des jalons. Avec son aide-vérificateur assermenté, le vérificateur déterminait le nombre de feuilles par sondage et, après cela, on pouvait commencer à ramasser. En automne, le commis de tabac inspectait les séchoirs et on le retrouvait à la livraison où il était employé à la comptabilité.

On ne peut pas parler du tabac autrefois sans évoquer la personnalité légendaire du commis de tabac qu'était le père DELETTRE, comme on l'appelait entre planteurs. Il habita pendant fort longtemps le bourg de St Geoire, d'où il rayonnait, à pied, canne à la main, dans tout le canton. Image exacte de l'ancien adjudant qu'il était: faux-col en celluloïd bien fatigué, tenue semi-militaire: pantalon de cheval, molletières, vareuse de chasseur, képi et lorgnon, la bouteille encore attachée à la boutonnière, le tout passablement râpé; il me semble encore le voir arriver vers la maison, toujours peureux du contrôleur qui aurait pu le surprendre à boire un verre à table, le règlement interdisant la cordialité entre l'agent et le planteur.



Monsieur Louis GALLIN, maire de Velanne, expert planteur, président de la 2ème commission pendant de nombreuses années, Monsieur Marcellin PERRIN-CAILLE, aide-vérificateur puis expert-acheteur pendant longtemps, Messieurs GALLIN-MARTEL, père et fils arbitres, experts planteurs 1958-1977, comptèrent parmi les personnalités marquantes de la région, rattachées à la culture du tabac.

#### Livraison du tabac : souvenirs -

C'était, il me semble, en 1944. L'hiver était rigoureux et pour transporter le tabac, ce n'avait pas été commode. Les chemins mal déneigés et verglacés, les côtes de Velanne bien mauvaises étaient difficilement praticables. Aussi, pour freiner la charrette chargée de tabac, nous avons attaché à l'arrière un fagot. J'ai fait la descente jusqu'à l'église de Saint Jean d'Avelanne debout sur le fagot, évitant ainsi à la charrette de partir de travers, les roues bloquées par la neige, le cheval ferré à glace et qui glissait malgré cela. Nous sommes quand même arrivés et le fagot n'a pas été perdu : Monsieur Révillot, notre vérificateur du moment, a été tout content de l'emmener chez lui car le chauffage était rare à l'époque !

#### Le tabac des Massieutins : anecdote -

Il faisait froid, les routes étaient mauvaises, l'essence rare, mais il fallait emmener le tabac. Une seule solution : l'ami Robert et son camion. Mais malchance, l'ami Robert avait un pied dans le plâtre et marchait avec une béquille ; qu'à cela ne tienne dit-il, ça ira quand même... Gêné par son plâtre, trompé par la neige, et le camion est au fossé. Un coup d'oeil vite fait, et l'ami Robert décrète : "Trois paires de boeufs et on sort". Et les voilà partis pour mobiliser des boeufs (à Massieu on s'entraide). Le camion a ainsi été remis sur la route. Mais tout cela avait pris du temps et à la nuit tombante, on s'inquiétait au magasin de ne pas les voir arriver quand un coup de fil expliqua le retard. Le magasinier les attendit et ils déchargèrent à la lanterne (à cette époque, il n'y avait pas l'électricité au magasin). Inutile de dire que des coups comme ça, ça s'arrose !

Gilbert GALLIN-MARTEL.

## INTERMEDE : MONOLOGUE EN PATOIS

## "PE TROVA INA FENA"

Manuel un matin dit u Zet in casson  
 Que n'ayé assez de cela via de garçon  
 Et qu'ayant grand'pou de vére disparaître de la sorte  
 son nion

U sarsave ina maitre.

Bien pinsa, bon trava lui répondit lo Zet  
 T'as de biens, t'as de lias, t'es pas ma fait  
 T'arré vite trova ton affare, d'in reponde  
 Maria-te puisqu'ê le cours du monde  
 - Ouais mais mon Zozet comme to que fo fare  
 Pe trova ina fena ? comme to qu'on  
 S'y prin pe trova sa mie ? a quintot qu'on  
 Y connent qu'on a trova son doblon ?  
 De m'y intindo rien".

Lo Zet qu'étie apoya contre on piquet  
 Pelionne dau tré coups - crémelie du sarvet, se gratte  
 la casson - relève son

Sapet pe mieux se souvenir de son zouiene iaze et de la  
 façon dont

S'intrailla son mariage.

"Ze n'étia pas enco na motet

Quand on zo ma mare ma dit :

Mais mon Zozet vas to tozo resta vu garçon ?

A ton iaze n'étiant depuis lontan maria

Avé ton pare et ne te brandavant deza

Pauvre infant, d'in ton cruët

De poye a tout moment attrapa

Quauqua macaule et poué fare comme

Lui meurir ; et quand de sarait morta

Qui tot que metra ta sope sur la fua ?

Allons mariate mon garçon !

- Me maria mon Dieu mais avé qui ?

- Avé ina gentia feuille, pardi !

N'in manque pas dieu merci dans la pai

- Et bin de sarsarait, de t'y promete, mère

Deman de sarai de bonne oure à l'espère !"

Lo lindeman après avé sogna le bétie

Le sieures, lo cayon, de me soët bien

Lava, d'est pré mon baton, ma biache

En bandoulière et de soët moda in pinsant :

Et la grand fière, cheu que de trovaret mon affare à

Vouiron

Zo lo long de la rota d'êtient tout guilleret  
 O che lesto qu'on cabrit-léger comme n'uzet  
 De soulave in marsant comme n'a sieure mote  
 Quand on la crouya de vit passa  
 Ina brava feuille qu'ayet a so bras  
 On grand pagni que contenave de burre  
 De tommes et de jus bien calas din de revure  
 Sous son sapet sortavant de cheveux blonds  
 Farfacha o che blonds que le bla quand  
 La maïsson est moure ! Vu pe darit  
 Elle ayet bonna tournure.

A vére sos gros bras et son brave cosson  
 De me soet dit : "la vetia ta mie mon garçon  
 Aborda-la du leste, parla liu de la plève  
 Du beau timp é amenera la reste !

- Damezelle, bonzo !

- Bonzo, monchu Joset !

- Mais vo me connenhit donc ? comme to que se fait ?

- Mais ouch, l'an passa d'êtient avé mon père

Quand vous ayez acheta su le champ de fière,

La boye parpailla que d'ayint détreailla,

Même que d'ai ploura quand vo layé paya

- Baillé me donc ce pagni que vos crève le bras

Que de la portèse un brinsont du tré pas

Vos êtes donc la Soéze du Polite Tiennot qui habite à

Saint Blaise ?

- Liet même monchu Joset ! ma boye a t'es fait son viau ?

T'elle tozo che pachinte, si zintia que l'intié ?

Le temps me dure encore de cela brava bétia - Yo la

regretta

Vos la regretta donc tant que tient cela boye ?

Oh ouet, é que pe l'abera, pe la décornillit,

Pe la draichi, de min soet bien baillit !

- Vous sêtes pas ce que pinsave quin vo mayez

Dit que vos ayze ploura de la vére moda !

Vos porra bin veni cé nos vos consola !

Ma mare a bien inveut que vous prissia sa plache

Elle vos barrait de bon coeu lo manze de la cache"

Pi roze qu'on pavau, la jux ecarquillas

La Soéze me guettit mais ne me répondit pas

L'émochon qu'al ayet la rindave pi brave

Et sans qu'alle m'y dit, d'ai compris qu'alle mamave.

Vétia, mon Manuel, pe te mettre in meniase,  
 Voyaze quauque pou, ne fas pas lo sarvaze  
 Et surtout ne te fas pas prier  
 Quand é se revindra de porta lo pagni !  
 Oh ! mon Zet, y aret bien un quinta de bure,  
 Cent doena de jus, ina sarra de revure  
 D'y portarai bin to pe savez que cerait ma compagnie !  
 La diminse d'aprè to en baichant la tête,  
 Manuel revint, l'aye pas l'air in fête !  
 "Mon Zet, d'ai ratacha to lo departament,  
 D'ai gorlancha su totes le pis grands rotes,  
 Dé n'ai pas pu cheugre t'o bons consents  
 Le feuille que d'ai rencontra portavant totes,  
 Au lieu d'un grand pagni, un matru sacarot  
 Pas pu gros que mon pun, que contenave  
 Un pot de crème parfuma pe s'ingrêchi lo naz,  
 Un baton de coleu pe se peintura le lores,  
 De soeffe in catet per se barbouilla la jux  
 Et un guiace p'agara si totes le coleu  
 Qu'elle s'étiant met sur la fache  
 Faillant bon effet et restavant un plache  
 Si m'étiant offert a porta lu poset  
 Elles se serant totes foutu de miet !  
 - Ouet, oh te demacore pas, Manuel,  
 Tant qu'on s'ai tacole  
 Le grolon a tozo trouva sa grole  
 Te baille quauquo sous au puissant St Antoine  
 Te demande conseu a quauquo vieux chanoine  
 Qu'en la naz chintaret.  
 Et poé quand te saré fiancha  
 Mon vieux, surveillete, ne fat pas comme le Pierre  
                   la Goyette, ne t'ingozola pas  
 De potringue de prumes que farait tout craquer  
 Te saré, de préjeume, tozo bien colet, bien poli, bien  
                   zenti, bien pregna,  
 Pe que ché met apré devant monchu lo mère  
 Devant monchu lo cura  
 Ta blanche cavalière desait lo oet  
 ... sacramintel  
 Tote hérouse et trimblante à ton bras, Manuel.



## POUR TROUVER UNE FEMME

Emmanuel un matin dit à Joseph en cachette  
 Qu'il en avait assez de cette vie de garçon  
 Et qu'ayant grande peur de voir disparaître de la sorte  
 son nom

Il cherchait une épouse.

"Bien pensé, bon travail, lui répondit Joseph  
 Tu as des biens, tu as des sous, tu n'es pas mal fait  
 Tu auras vite trouvé ton affaire, j'en réponds.  
 Marie-toi puisque c'est le cours du monde.

- Oui mais mon Joseph, comment faut-il faire  
 Pour trouver sa mie ?

A quoi qu'on y connaît qu'on a trouvé sa doublure ?  
 Je ne m'y entends rien".

Joseph qui était appuyé contre un piquet  
 Papillonne deux ou trois coups des yeux, ride le front  
 Se gratte derrière la tête, relève son chapeau  
 Pour mieux se souvenir de son jeune âge  
 Et de la façon dont s'embarqua son mariage

"Tu n'étais pas encore né mon petiot

Quand un jour ma mère m'a dit :

Mais mon Joseph, vas-tu toujours rester vieux garçon ?

A ton âge, on était depuis longtemps mariés,

Avec ton père et on te berçait déjà,

Pauvre enfant, dans ton berceau .

Je peux à tout moment attraper

Quelque malaise et puis, faire comme lui,

Mourir ; et quand je serai morte,

Qui est-ce qui mettra ta soupe sur le feu ?

Allons, marie-toi mon garçon.

- Me marier, mon Dieu mais avec qui ?

- Avec une gentille fille, pardi !

Il n'en manque pas, Dieu merci, dans le pays !

- Eh bien, je chercherai, je te le promets, mère,

Demain, je serai de bonne heure à l'affût !"

Le lendemain après avoir soigné les bêtes,

Les chèvres, le cochon, je me suis bien lavé,

J'ai pris mon bâton, ma musette en bandoulière

Et je suis parti en pensant : c'est la grande foire

Sûr que je trouverai mon affaire à Voiron

Tout le long de la route, j'étais tout guilleret

Aussi leste qu'un cabri, léger comme un oiseau ;

Je sautais en marchant comme une chèvre mote

Quand à la croisée j'ai vu passer

Une jolie fille qui avait à son bras

Un grand panier qui contenait du beurre,

Des tommes et des oeufs bien calés dans du refoin.

Sous son chapeau sortaient des cheveux blonds  
 Tout frisés, aussi blonds que le blé quand  
 La moisson est mûre ! Vue par derrière  
 Elle avait bonne tournure.  
 A voir ses gros bras et son joli cou  
 Je me suis dit : la voilà ta mie mon garçon !  
 Aborde-la tout de suite, parle-lui de la pluie,  
 Du beau temps, ça amènera le reste !  
 - Mademoiselle, bonjour !  
 - Bonjour Monsieur Joseph !  
 - Mais vous me connaissez donc, comment ça se fait ?  
 - Mais oui, l'année passée, j'étais avec mon père  
 Quand vous avez acheté sur le champ de foire  
 La génisse tachetée que j'avais sevrée.  
 Même que j'ai pleuré quand vous l'avez payée !  
 - Donnez-moi donc ce panier qui vous crève le bras  
 Que je porte un brin, deux, trois pas.  
 Vous êtes donc la Françoise d'Hippolyte Tiennot qui  
 habite à St Blaise .  
 - Elle-même, Monsieur Joseph ! Ma vache a-t-elle fait  
 son veau ? Est-elle toujours aussi patiente,  
 aussi gentille qu'elle était ? Le temps me dure encore  
 de cette brave bête !  
 - Vous la regrettez donc tant que ça votre génisse ?  
 - Oh oui, c'est que pour la sevrer, la faire boire,  
 la dresser, je m'en suis bien donné.  
 - Vous savez pas ce que je pensais quand vous m'avez  
 dit que vous avez pleuré de la voir partir ?  
 Vous pourriez bien venir chez nous vous consoler.  
 Ma mère a bien envie de vous céder sa place.  
 Elle vous donnerait de bon coeur le manche de la pòêle.  
 Plus rouge qu'un coquelicot, les yeux écarquillés,  
 La Françoise m'a regardé, mais ne répondit pas.  
 L'émotion qu'elle avait la rendait plus jolie,  
 Et sans qu'elle me le dise, je savais qu'elle m'aimait.  
 Voilà, Emmanuel, pour te mettre en ménage, voyage quelque peu.  
 Ne fais pas le sauvage et surtout ne te fais pas prier  
 Quand te reviendra de porter le panier.  
 - Oh mon Joseph, il y aurait bien un quintal de beurre,  
 cent douzaines d'oeufs, une charrée de refoin, j'y  
 porterais bien tout pour savoir celle qui serait ma  
 compagne !"  
 Le dimanche suivant, tout en baissant la tête, Emmanuel  
 Revint, il n'avait pas l'air en fête.  
 " Mon Joseph, j'ai cherché par tout le département, j'ai  
 Marché sur toutes les plus grandes routes, je n'ai pas  
 Pu suivre tes bons conseils !

Les filles que j'ai rencontrées portaient toutes, au  
 Lieu d'un grand panier, un petit sac pas plus gros  
 Que mon poing qui contenait un pot de crème parfumée  
 Pour se graisser la figure, un bâton de couleur pour  
 Se peindre les lèvres, de la suie en bloc pour se  
 Barbouiller les yeux et une glace pour regarder si  
 Toutes les couleurs qu'elles s'étaient mises sur la face  
 Faisaient bon effet et restaient bien en place.  
 Si je m'étais offert à porter ce petit sac, elles se  
 Seraient toutes moquées de moi !  
 - Oui, oh ! ne te décourage pas, Emmanuel, tant qu'on  
 soit tacole, le grelon a toujours trouvé sa grole,  
 Tu donnes quelques sous à Saint Antoine,  
 Tu demandes conseil à quelques vieux chanoines  
 Qui ont le nez fin.  
 Et puis, quand tu seras fiancé,  
 Mon vieux, surveille-toi, ne fais pas comme le Pierre  
 la Goyette,  
 Ne te bourre pas de potringue de prunes qui ferait  
 tout craquer  
 Tu seras de coutume toujours bien rasés  
 Bien poli, bien gentil, bien peigné,  
 Pour que six mois après, devant monsieur le maire,  
 Devant monsieur le curé,  
 Ta blanche cavalière dise le oui sacramental,  
 Toute heureuse et tremblante à ton bras, Manuel.

N.B. vers 12 : c'est-à-dire : chacun trouve chaussure à son pied.





GUIBOUD-RIBAUD Louis (boulangier) : camionnette Corre la Licorne  
 GUDIMARD Bruno (garagiste) : Citroën  
 GUILLERMIN Marius (pharmacien) : Coupé Citroën  
 GUILLERMOZ Louis (charcutier) : camionnette Corre la Licorne  
 LANFRAY Joseph (minotier) : Unic  
 MENU Henriette (épicière) : Peugeot 5 cv  
 MERLE Joseph (boucher) : Renault Torpédo  
 MEUNIER Pierre (maréchal-ferrant) : Quadrilette Peugeot  
 MICHAL-LADICHERE Henri (patron usine de soierie) coupé 6 cyl. Peugeot  
 MICHAL-LADICHERE Suzanne : idem  
 DE MONTAL Hubert : Citroën traction avant 9 cv  
 NICOLET (banquier) : Amilcar 6 cylindres  
 PERRIN Albert (épicier) : Ford T  
 PERROT Eugène (notaire) : Matford conduite intérieure  
 PRIMARD Albert (Ponts et Chaussées) : Rosengart  
 QUEYRON Joseph (cafetier) : Peugeot BB  
 RECOURA-MASSAQUANT (employé) : Peugeot 5cv  
 RIVOIRE (receveur des Postes) : Rosengart  
 ROCHE Emile (plombier zingueur) : Citroën B2  
 ROLLAND Joseph (boucher) : Peugeot Torpédo  
 THERMOZ Emile (entrepreneur de T.P.) : Peugeot Torpédo commercial  
 THONIEL François (gareur) : Peugeot 5cv conduite intérieure  
 VARREL Alphonse (hôtelier) : Citroën C4 familiale  
 VEYRE (patron usine soierie St Bueil) : Morgan à 3 roues

(1) : SLIM : Société Lyonnaise industrielle de mécanique. Les modèles survivants sont rares (un au château de Neuville sur Saône = musée automobile de Rochetaillée).

(2) Gazogène : la pénurie d'essence pendant la guerre entraîna le remplacement de ce carburant par un gaz combustible produit par l'oxydation incomplète du bois - ce qui nécessitait l'installation, sur le toit ou à l'arrière des véhicules, d'un appareil encombrant et disgracieux. C'est probablement la déformation de "gazogène" qui a donné naissance au mot populaire "tagazou", par lequel les propriétaires de cet engin désignèrent un temps "leurs" bagnoles"...

Chacun fera sur cet inventaire les commentaires qu'il voudra : variété des marques, prédominance déjà de Renault, Peugeot Citroën ; disparition de certaines marques ; pourcentage minime de voitures étrangères etc...

Mais surtout, une remarque s'impose, liée à l'évolution du niveau de vie depuis 1945 et significative de cette "géographie cordiale" de St Geoire qui est présentée dans ces pages : il n'y a dans cette liste ni paysan, ni ouvrier. Quarante à cinquante autos dans la commune, c'était peut-être la modernisation en marche. Mais ce n'était pas encore la démocratisation de l'automobile. Qui a apporté d'inappréciables avantages, mais qui a fait éclater la réalité rurale. Finie la vie tranquille centrée sur le clocher et la mairie ; menacés les métiers transmis de père en fils, les emplois traditionnels dans la commune ou les communes environnantes ; bien réduites les "accordailles" conclues dans un rayon de trente kilomètres, distance raisonnable pour qu'un soupirant puisse rendre quelques visites à sa belle avant le mariage, à pied ou à vélo... ; déchiré, le réseau complexe mais proche, de parentés et de cousinages qui en découlaient. Petit à petit, St Geoire s'intégrait dans une évolution de la société où les distances allaient en s'estompant et où les esprits - la radio aidant - s'ouvraient à une plus large compréhension du monde.

Cette liste peut encore inspirer un autre rappel agréable. Parmi ces autos, il y en a trois qui doivent laisser un souvenir particulier aux garçons et aux filles ayant passé le certificat d'études dans ces années-là. En effet, pour récompenser les candidats qui avaient réussi, les instituteurs et institutrices - MM. BERTHELET et BARBE pour les garçons, Melle CHARRETON pour les filles - organisaient un voyage.

De nos jours, c'est avec les voitures des parents, ou en car, que l'on assurerait ce transport scolaire exceptionnel. Mais les cars n'étaient pas encore utilisés à cet usage. Et d'autre part, dites-moi, anciens diplômés du certificat d'études, aviez-vous beaucoup de camarades qui pouvaient se vanter le lundi matin d'avoir avalé la veille des kilomètres dans une conduite intérieure familiale... inexistanté. Et pourtant, vous avez dû faire une fois ce beau "voyage du certificat". Oh ! pas très loin : le lac d'Aiguebelette, les Gorges du Guiers à Chailles et un bon repas de petite friture dans un restaurant des bords du lac.

Trois voitures, c'est le convoi qu'il fallait pour transporter les lauréats et leurs maîtres - en se serrant sans doute un peu les années de grosse réussite... Il est vrai que la présence de deux strapontins escamotables assurait six places dans certains modèles normalement prévus pour quatre.

Souvenez-vous : ces trois voitures, c'étaient celles de MM. François Delphin (cafetier), Marius Guillermin (pharmacien), et Alphonse Varrel (hôtelier), qui avaient ainsi - de leurs propres deniers, ou par la Caisse du "Sou des Ecoles" ? je ne sais - le privilège d'offrir à quelques écoliers saint-geoiriens ce qui était peut-être pour certains d'entre eux le "baptême de la route".

En fait de transport en commun original, encore un exemple. Monsieur Christolomme, de Merlas, avait une camionnette avec laquelle il amenait quelques dames de sa commune au marché de St Geoire. C'était lui qu'utilisait aussi le Père Graeff lorsqu'il emmenait les chanteuses ou les jeunes filles du patronage en promenade-pèlerinage à Notre Dame de Myans ou à l'abbaye de Haute-combe. Après Monsieur Christolomme, la relève fut assurée par Mr LANCE coquetier à la Côte d'Ainan, qui les conduisait à l'Abbaye de Tamiers. Mais il y eut quelques grimaces parmi les demoiselles... Certes, les deux camionnettes n'étaient pas plus confortables l'une que l'autre : les voyageuses étaient simplement assises face à face sur deux bancs posés dans le sens de la longueur sur le plateau du véhicule. Mais alors que la camionnette de Mr Christolomme disposait d'une bâche qu'on pouvait relever sur les côtés (bonjour les courants d'air !... mais la vue était -presque- panoramique), celle de Mr Lance avait une bâche fermée ; seule la toile de l'arrière pouvait se relever ! Plus on était assis à l'intérieur en se rapprochant du siège du chauffeur, moins on pouvait admirer le paysage...

Et pourtant, ces voyages accomplis dans un inconfort (et même une insécurité) qu'on ne tolérerait plus de nos jours, ont laissé dans nos mémoires un souvenir sans doute aussi fort que celui que garderont les modernes et chanceux touristes qui reviennent du Mexique ou du Sri Lanka ... Là encore, la jeunesse embellissait tout.

Renée et Henri MOREL.

## COMMENT SE NOURRISSAIT-ON ?

Pour certains les salaires limités, pour tout le monde une alimentation moins variée, deux raisons qui faisaient des menus d'autrefois une nourriture plus frugale que de nos jours. On trouvera dans la liste suivante, volontairement réduite à quelques produits des plus simples, un exemple de cette frugalité.

- la brigaille : châtaignes, haricots secs et pommes de terre, le tout arrosé de lait
- les châtaignes, rissolées ou cuites à l'eau, servies dans une écuelle ou un bol avec du lait
- les pommes de terre, cuites à l'eau ou au four, mangées avec du lait ou du caillé
- la potée (pommes de terre, chou et petit salé)
- les pognes de courges
- les poires d'hiver mijotées plusieurs heures au coin du feu, dans du vin rouge
- les confitures de prunes que l'on portait, déjà cuites, dans des pots à lait en terre, chez le boulanger pour qu'il les maintienne à la chaleur après la fournée, afin d'en prolonger la conservation
- et enfin, les légumes encore cultivés par les jardiniers modernes ; mais c'est les préparations qui étaient différentes : beaucoup de cuisson à l'eau. Le beurre, coupé à la motte plutôt que servi à la plaquette, était souvent utilisé fondu et cuit ; il prenait alors un aspect granuleux ; on le conservait dans des pots de grès et les cuisinières le retiraient à la cuillère de bois au fur et à mesure de leurs besoins. En fait d'huile, on connaissait surtout l'huile d'arachide, c'est-à-dire de cacahuètes, et à la campagne l'huile de noix. Les grand-mères faisaient resservir indéfiniment les huiles de friture, qu'un entonnoir à tamis permettait de filtrer ; elles prenaient une intense couleur d'or. On ne s'inquiétait pas encore de cholestérol, ni d'éléments cancérigènes.

Ce qui a changé pour les légumes, c'est qu'autrefois, chez les particuliers et chez les commerçants, on n'avait guère que les produits de saison et l'on faisait en une seule fois sa provision de pommes de terre pour l'année : 150 kg, 200 kg, selon l'importance de la famille. Maintenant non seulement les conserves se sont multipliées, mais les échanges de pays à pays, et les plus lointains, par les transports frigorifiques - de même que la conservation en réfrigérateur - permettent d'avoir tous les produits frais en toute saison, fruits surtout : avocats, pamplemousses, ananas, kiwis, pour ne citer que ceux-là, étaient inconnus, et ce qui pourrait paraître du snobisme à nos parents est en fait un changement de mode d'alimentation.



Quant à la viande de boucherie-charcuterie, nos anciens à bourse modeste faisaient grand usage des morceaux de troisième ordre : viande à bouillir, gras double, rognons, boudin, pieds de cochon, paquets de couenne...- et aussi foie et tête de veau, qui, curieusement, étaient plutôt dédaignés par les gens aisés.

Paule MARTIN - Renée MOREL.

#### LA GUERRE ET LES RESTRICTIONS

Dans cet inventaire, incomplet bien sûr, un événement est venu bousculer les habitudes alimentaires et accroître encore, par contrainte, cette frugalité : l'occupation allemande de 1940 à 1944/45, et les restrictions qui s'ensuivirent - et au-delà de 1945 ! Isolés par le blocus des Alliés, pillés par l'occupant, les Français furent soumis à un régime amaigrissant dont ils se seraient bien passés.

Ce fut l'époque des cartes d'alimentation : des feuilles un peu plus grandes qu'une carte d'identité, quadrillées, présentaient plusieurs dizaines de lettres doubles, qui de mois en mois, ou de semaine en semaine, donnaient droit à une certaine quantité de marchandise ; par exemple, le ticket DK correspondait à 100 gr de beurre, le DM à 50 gr de café, tel autre à 100 gr de viande ou de pain, ou de chocolat, sucre, riz etc... Toutes les denrées comestibles étaient contingentées. Et aussi le tabac, la mercerie, les étoffes, la laine, les vêtements, les souliers, les ustensiles divers... Si, au 15 du mois vous aviez épuisé vos 30 fois 100 gr de pain, tant pis pour vous.

Il y avait des catégories spéciales de bénéficiaires : enfants et adolescents étaient classés, par âge progressif, J1, J2, J3 (une pièce de théâtre de Roger Nicolas, je crois, porte ce titre : les J3, comme on dit : les Ados) ; les travailleurs, par ordre de dépense progressive d'énergie, étaient appelés T1, T2, T3. Et il y avait des "grincements" pour le classement dans telle ou telle catégorie.

Et il y avait des fabricants de fausses cartes. Et il y avait du trafic de cartes, comme du trafic de marchandises (le marché noir). Et du troc : ce qui ne s'achetait pas s'échangeait : trouve-moi une demi-livre de beurre et je te passe une livre de clous à brodequins ... Un tourisme à bicyclette vit les gens de la ville gagner la campagne le dimanche et rentrer le soir avec quelques provisions pour la semaine sur leur porte-bagages. Des cousinages oubliés se renouèrent à cette occasion... Ceux qui n'avaient pas d'argent et rien à échanger eurent faim. Il fallait imaginer des produits de remplacement, des "succédanés", des "ersatz". On consomma du sucre de raisin ou de figues ; on but du café sans un grain de café, fait d'orge ou d'avoine grillés ; on trouva des boîtes de pâté qui avait le goût de la sciure ; on mangea un pain qui devait contenir autant ou plus de son que de farine, et quoi d'autre encore ? d'un vilain gris parfois rosâtre, un peu aigre, et qui collait au couteau et aux dents (renseignement pris, l'excès de son n'est pas responsable à lui seul de la triste allure et du mauvais goût du pain de guerre).

Et cela dura plus de quatre ans, à serrer précieusement dans son portefeuille la carte de survie.

Vous imaginez d'autre part le calvaire des commerçants ! Il fallait, pour chaque produit, pour chaque client, ordinaire, ou J, ou T, découper les tickets correspondants, les mettre en attente dans des boîtes différentes, les coller ensuite sur des feuilles spéciales pour chaque marchandise, en faire le récapitulatif, transmettre ces liasses aux fournisseurs pour passer une nouvelle commande. Quand la fin de la guerre arriva, et au fur et à mesure que les cartes furent supprimées, j'en connais qui se trouvèrent en déficit - des tickets par rapport à la marchandise - parce qu'au fil des mois, leurs balances avaient fait quelques erreurs en faveur de clients plus ou moins en panne...

Et encore, ce n'était là qu'un des aspects fâcheux de cette sombre période.

La tourmente une fois passée, la vie reprit ses droits.

## LES CONSCRITS

Les jeunes gens âgés de vingt ans qui devaient partir au service militaire offraient un bouquet aux jeunes filles nées la même année. Ce bouquet était composé de fleurs en tissu de teinte bleu-blanc-rouge, bleuets, marguerites et coquelicots ; il était présenté dans un petit panier en osier dont l'anse de forme gracieuse était ornée d'un ruban tricolore.

Quel dommage que cette coutume se soit perdue ! Mais à présent, il y a tant de choses pour distraire les jeunes que je ne sais pas s'ils apprécieraient cette rencontre.

Vêtus de leur costume du dimanche orné de la cocarde, également tricolore, signe glorieux qu'ils avaient été admis au conseil de révision, ils allaient à pied à travers la campagne. A partir du jour de l'an, de dimanche en dimanche selon le nombre de leurs conscrits ; on entendait l'après-midi et le soir résonner la grosse caisse et sonner le clairon, et vous pensez bien qu'ils ne passaient pas inaperçus.

Début 41, donc quelques mois après la fin de la guerre, ce tapage avait été interdit. Passant outre, les garçons charrièrent avec eux ces instruments bruyants. Mal leur en prit : les gendarmes les entendirent ; une fois, ils convoquèrent les responsables à la gendarmerie ; une autre fois, ils vinrent interpellier le "président" alors que le groupe était déjà installé autour de la grande table de la salle à manger, au château de Cabarot... Heureusement, le "scandale" s'arrêta là.

Chaque jeune fille, entourée de sa famille et de ses meilleures amies, attendait les conscrits le coeur battant. Elles les recevaient soit avec un repas, pour les plus aisées, soit avec un goûter ; peu importait, on se retrouvait tous ensemble autour d'une bonne table. Et pendant l'occupation, c'était pour certaines une prouesse : pâtisseries, salades de fruits, vin blanc en constituaient alors l'essentiel. Chansons, bonnes histoires, plaisanteries étaient de la fête, et parfois aussi, danses improvisées.

Le soir, les conscrits raccompagnaient chez elles les amies de la conscrite, et Dieu sait si sous et toutes étaient heureux. Pour beaucoup de jeunes filles, c'était une grande fête, car les occasions de rencontrer les jeunes gens étaient plutôt rares. Il arrivait que des romans s'ébauchaient, et même que des mariages suivirent ces rencontres.

## LES FEUX DE JOIE

Sous ce terme général, il faut distinguer plusieurs coutumes :

- les lignères (du latin, lignarius, relatif au bois) :

pour chauffer leurs maisons, les paysans d'autrefois n'utilisaient que le bois et dans certaines régions, la tourbe, provenant de la décomposition du bois dans des endroits marécageux. Ils pratiquaient donc l'abattage des arbres. Troncs et branches maîtresses étaient sciés et refendus en bûches. Les petites branches étaient taillées et assemblées en fagots. Quant aux brindilles inutilisables, elles étaient récupérées et ajoutées aux ronces, aux déchets de la taille des haies, aux sarments si les paysans avaient des vignes.

Le soir de la Chandeleur, tout ce bois mort était rassemblé en tas et de grands feux étaient allumés, qui se répondaient d'un village à l'autre, illuminant la campagne hivernale.

- les feux de la St Jean : à la Saint Jean, dans la nuit du 23 au 24 juin - la nuit la plus courte, celle du solstice - d'après une coutume datant d'avant l'ère chrétienne, on allumait des grands feux; les cultivateurs invitaient la population à se joindre à eux et toute une joyeuse bande de filles et de garçons faisait une grande ronde autour des flammes en chantant. Que de fous rires lorsque les jeunes gens sautaient au-dessus du feu quand il avait diminué, et faisaient un voeu pour se marier dans l'année avec l'élue de leur coeur.

- les feux de joie proprement dits : de ces réjouissances de la Saint Jean, on peut rapprocher la coutume qui voulait que, lorsqu'une jeune fille se mariait et restait au pays, la famille du garçon prépare le soir un grand feu de joie pour accueillir la jeune épouse. Les parents du jeune homme offraient des bugnes pour remercier les gens qui étaient venus souhaiter beaucoup de bonheur aux jeunes époux.



## LES BALS

Vous avez dit sono ? ampli ? spots et autres engins à éblouir les yeux et à boucher les oreilles des septuagénaires que nous sommes devenus ? Non, nous ne connaissions pas, et pour cause. Les rares petits orchestres (il y eut par exemple un groupe de Voiron) n'ont utilisé que tardivement le micro ; sans orchestre, un phonographe à pavillon aux disques de cire un peu nasillards faisait l'affaire. Cela donnait des soirées moins bruyantes, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y avait jamais d'incidents ou de bagarres.

Quelquefois, sans que ce soit vraiment des bals masqués, on voyait arriver danseurs et danseuses sous un déguisement qui donnait libre cours à la fantaisie de chacun.

Restaient d'autres bals, vraiment familiaux. Je me souviens de celui de la fanfare, pour la Sainte Cécile, patronne des musiciens. Il se tenait à l'ancienne salle des fêtes, maintenant salle de réunions, à l'époque juste au-dessus de la classe maternelle. Il y avait des bancs tout autour de la salle, et l'orchestre, c'était les musiciens eux-mêmes. La jeunesse, comme celle d'aujourd'hui, s'en donnait à coeur joie, et le public -oui, je dis bien, un vrai public- était assis tout autour et regardait tourner les couples. Au moment de la grande vague de la polka, cette danse tchèque au tempo animé, le plancher de la salle vibrait sous les "pas piqués" des danseurs. Mais il eut le bon goût de ne jamais céder...

Renée et Henri MOREL.

## LE CHARIVARI

Lorsqu'un veuf ou une veuve convolaient une seconde fois en justes noces, les amis du mari allaient le soir sous la fenêtre des nouveaux mariés pour, comme on disait vulgairement, "taper les casseroles", c'est-à-dire faire un concert bruyant et joyeux en utilisant les instruments les plus divers. Ils faisaient un tel "boucan" que les mariés, pas toujours contents, étaient bien obligés de se manifester, car les importuns ne s'en allaient pas tant que les époux ne leur avaient pas offert à boire. Ils repartaient alors en chantant, tout joyeux d'avoir pu faire sortir les époux de leur lit...

Renée et Henri MOREL.

## LE CERCUEIL DES JEUNES FILLES ABANDONNEES

De cette coutume du charivari, on peut rapprocher celle-ci, à la fois amusante et un peu cruelle.

Quand un garçon "laissait tomber" une jeune fille pour en épouser une autre, il arrivait que ses amis fassent un petit cercueil qu'ils allaient déposer sur le rebord de la fenêtre de la délaissée, et le groupe des joyeux lurons psalmodiait le chant funèbre du "Libera me..."

Reconnaissons que cette pratique -disparue- était d'un goût douteux. Mais ce qui touche à la vie sentimentale n'a-t-il pas été de tout temps, et selon le cas, prétexte soit à la romance fleur bleue, soit à la plaisanterie souvent dépourvue de finesse ?

Renée et Henri MOREL

(d'après Henri Gallin-Martel et Ferdinand Deschaux)

## LE TOCSIN

C'était un moyen autrefois de signaler rapidement une nouvelle grave et urgente : dans des temps plus anciens, et souvent troublés, l'arrivée d'une troupe de brigands !... Quelquefois la déclaration d'une guerre. Et le plus souvent, un incendie.

La sonnerie du tocsin était bien reconnaissable parce que la cloche ne sonne pas à la volée, mais au coup par coup, avec le battant, cloche immobile ; chaque village a son église, et on avait tôt fait de rassembler les bras nécessaires pour organiser la chaîne des seaux d'eau, seul moyen, avant la pompe à bras -et même en parallèle avec elle-, d'essayer de maîtriser un incendie.

L'usine Michal-Ladichère est liée à l'histoire du tocsin à St Geoire. C'était une cloche fixée au mur de la conciergerie qui appelait les ouvriers au travail. Monsieur Michal la fit remplacer par une sirène : c'était plus moderne. Mais la plainte aigüe et prolongée d'une sirène a une portée bien plus grande qu'une cloche, et au bout de quelque temps, dans son chalet peu éloigné des usines, Madame Michal-Ladichère (lui aussi peut-être) trouva que cette sirène décidément la réveillait bien trop tôt. Son mari fit remettre en place la cloche, et donna la sirène aux pompiers. Ce fut la fin du tocsin.

Renée & Henri MOREL - Henri MARTIN.

## QUATORZE JUILLET

Au temps de ma petite enfance, dans les années 30, il y avait des points forts qui jalonnaient les saisons, rythmant notre vie sans histoire. L'été s'épanouissait dans la splendeur du 14 juillet, les drapeaux claquant aux fenêtres, fanfare et pompiers défilant au rythme des flonflons et surtout, ô merveille, on attendait le feu d'artifice.

Dès la tombée du jour, on voyait arriver de tous côtés sur la place de l'Eglise, des bandes d'enfants surexcités et des groupes de grandes personnes qui ne l'étaient guère moins. Tout ce monde attendait la nuit et l'arrivée de Monsieur Thermoz, grand officier de cette cérémonie unique dans l'année.

Qui était-il ? Où habitait-il ? Je l'ignorais, je n'ai jamais cherché à le savoir, je ne le sais d'ailleurs toujours pas. Il était pour moi "l'artificier", l'homme au pouvoir magique qui surgissait le soir du 14 juillet et que je ne revoyais plus jusqu'au 14 juillet suivant, sans m'en étonner. De ses mains presque miraculeuses à mes yeux sortaient des merveilles plus ou moins bruyantes ou effrayantes, mais comme c'était bon d'avoir un peu peur dans ce flamboiement de couleurs irréelles.

Les féeries de Jean-Michel Jarre, le défilé inoubliable du Bicentenaire sur les Champs-Élysées, les plus somptueux Son & Lumière n'auront jamais pour moi plus de splendeur que les oeuvres de Monsieur Thermoz, l'artificier...

Gilberte REYNAUD-DULAURIER.



## LA KERMESSE

Le jour du 15 août, autre événement d'importance : la kermesse paroissiale "au château", comme s'il n'y avait qu'un château à St Geoire. Dans ma candeur, je croyais qu'il ne servait que le jour de la kermesse, et on aurait pu croire, en effet, que ses coins et recoins avaient été aménagés uniquement pour cette occasion.

C'était un jour extraordinaire, préparé longtemps à l'avance. Un jour particulier au coeur de nos vacances : on ne parlait pas encore de Côte d'Azur, ni de ski d'été, ni de voyage en Grèce ou aux Baléares, c'était notre évasion. Oui, un jour étrange : nos mamans, en tablier blanc, vendaient des gâteaux et des sandwiches, et des jouets, et des vêtements. Les papas étaient occupés à des choses bien différentes de leurs travaux habituels : ils servaient à boire, circulaient autour des tables avec leurs plateaux ; ils s'activaient au tir à la carabine, à des jeux de toutes sortes où se précipitaient petits et grands. Je revois, sous un porche, Monsieur Stuani au "lapinodrome", où des lapins quelque peu effrayés avaient pour mission de se dépêcher d'arriver les premiers dans des cages numérotées, mais ils ne comprenaient pas toujours...

Et les promenades autour du parc, dans la calèche tirée par "l'âne de Longpra", c'était pour nous le carrosse de Cendrillon. Nous participions sans le savoir à la "fête étrange" du Grand Meaulnes.

Et lorsque ces kermesses, interrompues par des années de triste mémoire, reprurent en 1945, sans doute avons-nous cherché à retrouver les bonheurs passés ? Ce n'était plus les mêmes, nous avions grandi...

Gilberte REYNAUD-DULAURIER.

Aux kermesses sont associés quatre des sept châteaux de St Geoire (plus une fois le Clos Allégret), qui prêtaient leurs abords pour le bon déroulement de la fête. Ce sont les châteaux de La Rochette, de Clermont, de La Lambertière, de Cabarot. C'est ce dernier qui offrit le plus souvent aux allées et venues de la foule son parc verdoyant, non sans quelque dommage pour ses pelouses.

## LA SAINT-SULPICE

Pour clore ces étés qui nous paraissaient alors si longs, si beaux, pouvait-il y avoir plus grande merveille que la Saint Sulpice, la "San Sarpi" de nos anciens, en un mot, la Vogue. C'était alors l'unique de l'année et nous l'attendions des semaines à l'avance.

L'arrivée des gros camions de la maison Lourdin nous transportait au septième ciel et j'étais aux premières loges pour assister au montage des chevaux de bois. J'en voyais des choses pendant ces quelques jours de préparation fiévreuse, oui, c'est le mot qui convient, je crois bien que j'avais de la fièvre !

Ces hommes forts, grands, bruyants, plutôt sales, me faisaient un peu peur et me ravissaient en même temps. J'admirais leurs gestes rapides et précis, je voyais s'édifier peu à peu le merveilleux manège, sous les ordres tonitruants du Père Lourdin. Le vieux Jules trottait de-ci, de-là, habitué de longue date à ces cris, à cette agitation, aux appels fréquents de la patronne hélant son mari : "Franci-i-i-i-is !" sur fond de valse musette.

Le samedi soir, la fête commençait. Les "grands" allaient surtout sur les "pousse-pousse" de la place de la Bascule, qui m'effrayaient plus qu'ils ne me tentaient. Les filles poussaient de grands cris en s'envolant dans les airs, c'était à qui les élançerait plus haut, toujours plus haut. Et pendant ce temps-là, la tendre Rina Ketty nous parlait de sombreros et mantilles, Tino suppliait Marinella de rester dans ses bras... ah ! qu'il faisait bon vivre !

Nous, les petits, notre fête était surtout le dimanche. Certains privilégiés, comblés de pièces de vingt sous, faisaient d'innombrables tours de manège ; ceux qui en avaient moins se contentaient de regarder de tous leurs yeux les petits chevaux et cochons qui "montaient et descendaient", les bateaux qui se balançaient sur des vagues imaginaires. Et sans cesse, couvrant tous les autres bruits, cette musique qui déjà me paraissait nostalgique : "Adieu, Venise provençale..."

Mais, attention ! on avait des principes en ce temps-là et la musique était au ralenti pendant la messe, elle n'éclatait qu'à la sortie... Il se passait alors quelque chose d'extraordinaire, unique dans l'année bien sûr : notre vénéré curé GRAEFF, grand maître en liturgie et cérémonies fleurant bon l'encens, sacrifiait pour une fois aux plaisirs de ce monde : il offrait une tournée de chevaux de bois à ses chanteuses et les suivait du regard, souriant en coin devant leur exubérance...

Ce jour-là, le vieux Jules n'était peut-être pas à la fête : à l'intérieur du manège, inlassablement, il marchait en rond, tenant par la bride un vieux cheval qui, attaché au plancher par une corde, entraînait chevaux de bois, cochons et bateaux. Le mot électronique appartenait encore au futur et le brave cheval fatigué et le brave Jules donnaient toute leur force pour notre joie d'enfant. Ils tournaient ainsi des heures durant, tandis qu'une étrange musique "en cartons à trous" comme je l'appelais, se déroulait sous nos yeux en nous offrant une dizaine de chansons, toujours les mêmes. Un étrange petit bonhomme métallique, surgi on ne sait trop d'où, armé d'une baguette de chef d'orchestre, scandait la mesure par ces mélodies un peu grinçantes et saccadées qui nous enchantaient : "Quand reflleuriront les-lilas-blancs..."

La fête durait deux jours : côté rue, le tir de la maison Deschaux attirait de nombreux amateurs. Et les yeux brillaient de convoitise devant tant de merveilles réservées aux meilleurs tireurs, depuis les pipes en sucre jusqu'aux poupées roses ou bleues, maquillées et pomponnées.

En ces années d'avant-guerre, la barbe-à-papa n'était pas encore arrivée à St Geoire mais il y avait un marchand de glaces... Des glaces ! je vous assure qu'on n'en mangeait pas souvent...

Le lundi, c'était la foire aux petits cochons et jour de congé des travailleurs saint-geoiriens. On mangeait la pogne aux prunes et le melon, en famille ou entre voisins. On recevait les oncles ou les cousins, on se retrouvait, on avait le temps... Le mardi, la vie essayait de reprendre son cours, mais le soir, c'était la course au champagne sur les pousse-pousse, pour ceux qui avaient encore quelques sous en poche.

Et le mercredi, grande tristesse, tout était démonté, déboulonné, emballé... Adieu la vogue, adieu vieux Jules et vieux cheval, chaque départ emportait un peu de notre enfance...

Gilberte REYNAUD-DULAURIER.

## SCENES CAMPAGNARDES

## Le moissonneur au clair de lune

C'était en 1921, année de grande sécheresse, la moisson était belle. Après une chaude journée d'août, la nuit tombée dans le ciel étoilé, la lune brillait de tout son éclat. Fatigués par une rude journée, nous allions avec ma famille nous coucher quand dans le calme du soir, un bruit insolite nous fit prêter l'oreille : le bruit d'une faux coupant le blé ?... Nous l'avons vite localisé dans le coteau très pentu qui domine les Grillères, à quelques centaines de mètres de notre maison.

Le faucheur, un voisin, profitait de la tièdure du soir. Tout en travaillant, il se mit à chanter. Était-ce la chanson "des blés d'or" ? Je ne me souviens pas, mais cette voix puissante dans le soir, d'un paysan heureux malgré sa peine car la récolte était belle, a profondément marqué mes 7 ans d'alors... Et c'est au bon souvenir de ce voisin que j'écris cette page.

Gilbert GALLIN-MARTEL.

## La cueillette des feuilles mortes

À la fin du siècle dernier, en Valdaine, les feuilles mortes étaient appréciées pour la litière des animaux. La paille était rare, les feuilles des arbres du verger étaient ramassées au fur et à mesure pour que le vent ne les emporte pas. À la fin de l'hiver, aux premiers beaux jours de mars, c'était celles accumulées en bordure de bois qui étaient à leur tour ramassées.

C'est dans ce contexte que le Père Verdet, c'était son surnom, avec sa femme Madeleine, une solide paysanne de l'époque, ramassait les feuilles de châtaigniers au sommet de leur bois sis à Vicharière, au sommet du Mont de Velanne, à au moins huit cents mètres de leur maison ; pour ce faire, ils utilisaient comme chacun à cette époque, des "embrasses", sortes de filets en cordes à mailles carrées nouées, d'une quinzaine de centimètres, reliées extérieurement à deux cercles en lattes de châtaignier, étendues, reliées entre elles, en bout, par une corde de 30 cm.



Au sol, cela faisait donc une plate-forme rigide de plus de deux mètres cinquante de diamètre sur laquelle il était facile d'accumuler et de tasser les feuilles. Quand il y en avait suffisamment, on rabattait un demi-cercle de filet sur l'autre à l'aide d'une corde que l'on mouflait à deux tours pour bien serrer. Cela constituait une charge d'une soixantaine de kilogrammes ou beaucoup plus, suivant l'humidité de la récolte. Cette charge formait "une embrassée de feuilles" comme on disait.

Donc, notre couple était au travail et emmenait les charges jusqu'au hangar, à 800 mètres. C'était la Madeleine qui charriait pendant que le Père Verdet rejoignait au râteau (un râteau spécial à grosses dents, en bois).

Le temps passait et la dame avait fait déjà plusieurs voyages quand une charge particulièrement lourde (il fallait charger à deux sur les épaules et la tête) fit dire à celle-ci : "Dis-donc, Toine, y en a bien pesant quand même !" Mais il lui répondit : "Va, Madeleine, tu y porteras bien maintenant que c'est chargé ?..."

Gilbert GALLIN-MARTEL.

## LE SEMAGE DU BLE NOIR

(en patois : la tréquille)

Le blé noir, dit aussi sarrasin, était une culture dérobée, pratiquée par une minorité de paysans autrefois et abandonnée vers les années 1950.

On le semait après le seigle, céréale la plus précoce à l'époque ; aussi fallait-il faire vite, sitôt la récolte enlevée, de façon à ne pas perdre un jour et, en année chaude, garder le plus possible de fraîcheur à la terre. Pour ce faire, je me souviens, mon père et moi-même, plus tard, avons quelquefois labouré, la nuit, au clair de lune.

Le seigle javelé et lié, puis chargé sur le char en fin d'après-midi, le champ ratelé à la main car en ce temps-là, on ne laissait rien perdre, à la tombée de la nuit, on commençait le labour, labour léger car cette graine est peu exigeante. Quatre vaches bien dressées devant la charrue, à la fraîcheur, et sans mouches, ne peinaient pas. Et dans le grand calme de la nuit d'été, seul le crissement du soc retournant la terre, et les commandements à mi-voix du conducteur troublaient le silence.

Vers une heure du matin, on dételaient les bêtes pour les faire manger, une bonne ration de trèfle, de seconde coupe souvent. Et pendant ce temps, un petit casse-croûte était aussi le bienvenu. Après un arrêt de trois-quarts d'heure environ, on remettait les bêtes à la charrue pour finir de labourer le champ. Au petit jour, après avoir soigné et traité les vaches (elles n'avaient pas trente litres de lait par jour), on rentrait à la maison.

Dans un labour semé, puis hersé et roulé dans une terre n'ayant pas vu le soleil, les grains levaient vite et on pouvait espérer une jolie récolte qui était souvent capricieuse: suivant le temps. Le blé noir, récolté fin octobre ou novembre, était battu au fléau, ou plus tard, avec une mini-batteuse. Le Fring (blé noir) était un régal pour les volailles...

Gilbert GALLIN-MARTEL.

PS : Un voisin passant le matin devant la pièce ensemencée, interpella mon père en lui disant : "Pierre, je n'y comprends rien, hier, j'ai passé, il y avait du seigle, ce matin la tréquille est semée et roulée ?..."

UNE NUIT D'ETE A LA BELLE ETOILE

DANS LES MARAIS DE LA SARRA

C'était dans la première quinzaine d'août vers 1950, pour autant je m'en souviens. Il faisait très chaud cette année-là.

Après avoir préparé au cours de la journée une culture dérobee, malgré le soleil de plomb et avec les moyens ordinaires de l'époque, fumier chargé et épandu manuellement, transporté au champ avec les vaches et le tombereau, labour avec la charrue brabant double tirée par deux paires de vaches, nous avons fini la journée relativement de bonne heure.

Après avoir soigné les bêtes et mangé la soupe, comme on disait, il y avait encore une bonne heure avant la nuit ; je dis à mon père : "avec ce temps-là, je parierais bien que le Père Henri, comme on l'appelait en toute amitié (c'était notre proche voisin avec qui nous nous donnions la main dans les gros travaux) est après couper sa bouche à Massieu ?". Il m'avait laissé entendre son intention de le faire, mais sans demander mon aide ! "Je crois bien qu'il va passer la nuit seul au marais..." Il n'avait que sa bicyclette pour se déplacer avec son barda ! faux, fourche et, bien entendu, le panier casse-croûte pour pouvoir faucher à la rosée soir et matin, car la bourre de chien, cette petite bouche des mauvais marais, était très dure à couper par la chaleur, il valait mieux arriver avant le soleil ! "Si j'allais lui aider ?"

Et me voilà bientôt parti à moto, faux en bandoulière, direction La Sarra. Inutile de dire que je fus accueilli par un large sourire ; il avait reconnu le bruit de ma moto et compris mon intention.

Et bientôt, dans la nuit tombante, nos deux faux crissaient dans les joncs et les petits roseaux qu'on appelait les Flas. La lune dans son plein prenait la relève du jour... Et nous avons coupé jusqu'à son coucher ; il était peut-être une heure du matin ; ne voyant plus l'andain, nous arrê tâmes la fauche et après un dernier coup de bacco, on s'allongea sur le tas de bouche sèche de la veille pour un repos bien mérité. Nous nous endormions bientôt dans le grand calme de la nuit étoilée, troublée seulement par les coassements des grenouilles et des crapauds.

A l'aube naissante et après avoir tapé les faux, dans la fraîcheur humide du marais, nous eûmes bientôt raison du dernier carré.

Les faux tranchantes et avec la rosée après la nuit à la belle étoile, c'était presque un amusement. Sitôt fini et après un petit casse-croûte, je rentrai au Mont de Velanne où j'arrivai juste pour semer l'orge sous un soleil flamboyant et déjà bien chaud et sec, ce qui me faisait regretter la fraîcheur des bords de l'Ainan.

Nous avons reparlé souvent avec le Père Henri de cette nuit passée à la belle étoile, dans le travail et l'amitié, et cela reste pour moi un bon souvenir.

Gilbert GALLIN-MARTEL.



## LES FAUCHEURS D'AUTREFOIS

## "LE DIABLE"

Pour faucher correctement, il faut que le tranchant de l'outil travaille bien à plat sur le sol. Cela détermine donc un certain angle avec le manche dit "fourche". Il doit donc être réglé en rapport de la taille de l'ouvrier, de même pour l'angle d'ouverture. Nos anciens qui étaient maîtres en la matière réglaient chacun leur outil au mieux. J'en viens à l'anecdote suivante.

C'était pendant la guerre de 14-18. Les hommes étaient mobilisés. Un adolescent et un ancien, par un beau matin, s'attaquaient à une prairie, au lieu-dit "Pie Blachissin", ainsi nommé parce qu'il y avait beaucoup de cette herbe appelée "blanchette" et qui avait la particularité, sitôt la rosée du matin envolée, de se coucher sur la faux. Aussi fallait-il que celle-ci tranche comme un rasoir et soit manoeuvrée par des mains expertes.

Notre ancien était surnommé dans le pays, "le diable" à cause de sa force prodigieuse : n'avait-il pas, dans sa jeunesse alors qu'il travaillait au moulin Perrin à St Geoire, à la suite d'un pari, monté trois balles de farine, 100 kg chacune ? Une sur le cou et une sous chaque bras, depuis l'Ainan jusqu'à la boulangerie au sommet du bourg, Humbert à cette époque. J'en reviens donc au fauchage du blé.

Notre Diable, ce matin-là, trouvait que sa faux "n'herbait" pas suffisamment pour raser la blanchette, et comme il n'avait pas d'outil pour y remédier, il trouva la parade en ôtant ses sabots dont les semelles de bois devaient bien avoir trois centimètres d'épaisseur, trois centimètres de trop pour le bon angle de coupe...

Il faucha donc toute la matinée pieds nus, sans en éprouver aucune gêne. Je tiens ce récit de mon compagnon de travail qui n'était pas un bluffeur.

Gilbert GALLIN-MARTEL.

## LA VIE ASSOCIATIVE

---

### LE PATRONAGE

Au temps de ma jeunesse, il n'y avait guère de distractions. Pourtant, une mérite d'être rappelée, c'était le Patronage.

Les jeunes, nous travaillions à partir de 14 ans (car toutes ne pouvions aller au collège, les familles qui étaient ouvrières ne pouvaient payer des études à leurs enfants, il n'y avait pas de bourses à cette époque).

Le dimanche, jour du Seigneur, était, l'après midi, consacré aux Vêpres. Puis nous nous réunissions dans la salle du Patronage, actuellement salle du club des retraités, sous la direction de Mademoiselle Boffard.

En été, nous allions en balade et nous jouions au croquet dans les parcs de certains châteaux mis à la disposition de notre groupe. L'hiver, jeux variés et séances de cinéma muet avec "le chien Rintintin" et les premiers films de Charlot; mais surtout, nous préparions notre séance récréative, une pièce pour le public qui venait, nombreux, nous applaudir. Ces dimanches étaient inoubliables et nous les attendions avec impatience.

Je pense que le patronage s'est arrêté de fonctionner vers 1941, Mademoiselle Boffard ne se sentant plus assez forte pour mener à bien cette oeuvre bénévole et très agréable. Elle a passé le flambeau à la J.O.C. (jeunesse ouvrière catholique) qui a eu à l'époque beaucoup de succès.

Renée MOREL.

## SECOURS MUTUEL - SOCIETE MUTUALISTE

Une des plus vieilles associations de notre St Geoire est bien notre Secours Mutuel, fondé en 1860 par Mr CHABOUD (apparenté à la famille Dugueyt de Cabarot). A cette époque, elle était financée par des dons, legs, cotisations et amendes (absence à des réunions ou à des enterrements de mutualistes), ceci pour les membres actifs; il y avait aussi les membres honoraires. Elle avait un but plutôt de bienfaisance, secours envers les malades des familles les plus défavorisées, mais aussi, en 1877, envers les pompiers en cas d'accidents dans les incendies.

En 1932, grâce à la générosité de la famille Michal-Ladichère, le secours populaire prend un nouvel essor : aide médicale et pension vieillesse, mais ne couvre pas toutes les maladies et on peut lire encore sur un livret notifiant les statuts et le règlement qui était donné à chaque adhérent (celui-ci datant de 1934) : "aucun secours n'est dû pour les maladies causées par la débauche et l'intempérance, ni pour une atteinte d'aliénation mentale ou même encore de la petite vérole".

Mr Michal fut président de 1913 à 1934 ; il réunissait la société pour une assemblée générale et un banquet terminait la journée.

En 1954, la société s'est affiliée à la caisse mutuelle de l'Isère (CMFI) et a changé de statuts. Elle devient caisse complémentaire de l'assurance obligatoire. Elle groupe assurés sociaux et agricoles, travailleurs indépendants et commerçants et couvre une partie des frais funéraires (corbillard).

Puis en 1957, Mr Cleyet-Merle Auguste, qui a toujours mis en avant la devise de la Mutualité : "chacun pour tous et tous pour chacun", prend la présidence qu'il gardera jusqu'en 1972. Notre société fait toujours partie des 25 millions de mutualistes dénombrés en France, car les mutuelles dans les entreprises continuent à progresser, et si le Secours Mutuel a 130 ans, il a apporté son aide dans des périodes bien différentes ; et aujourd'hui, elle reste en assurance complémentaire très nécessaire car la santé coûte cher à chacun.

Elise BRESTAZ.

## LA MUSIQUE

La fanfare était, dans l'ancien temps, nommée l'harmonie. Elle est devenue la clique après avoir été quelques années les cors de chasse.

Dans ma famille, tous étaient musiciens ; mon père, mes oncles, mes cousins, tous faisaient partie de cette fanfare ; si j'en parle aujourd'hui, c'est que pour mon père, la musique était primordiale. Il se régalait quand il nous racontait leurs activités : tous les vendredis soirs ; répétitions pour les diverses sorties de l'année, banquet de la Ste Cécile, 14 Juillet, vogue, c'est-à-dire la Saint Sulpice.

Je vais vous conter un défilé spécial, celui du Jour de l'An. Ce jour-là, la fanfare donnait une aubade dans les quartiers et souhaitait la "bonne année" en musique. En ce temps, il y avait toujours de la neige le jour de l'an. Par n'importe quel temps, les musiciens descendaient en jouant. Où allaient-ils ? Présenter leurs vœux à Mr Michal Ladichère qui était alors Maire de St Geoire. Là les attendaient vin blanc chaud et gâteaux.

"La musique" était de toutes les fêtes. Si un enfant de musicien se mariait, le soir vers les vingt heures, elle venait jouer quelques morceaux là où se trouvait la noce. Bien sûr, les familles des mariés offraient des gâteaux en guise de remerciements.

Moins gaies hélas étaient les marches funèbres. Lorsqu'un membre de la famille d'un musicien décédait, la fanfare venait à la maison mortuaire et jouait un morceau jusqu'à l'église. Ensuite, à la sortie, on descendait à pied au cimetière ; un morceau de musique accompagnait le défunt à sa dernière demeure. Oh ! combien ces marches-là étaient tristes !

Renée MOREL.



## LES SAPEURS-POMPIERS

Les sapeurs-pompiers doivent faire partie de l'une des plus anciennes sociétés de St Geoire puisque sur leur drapeau est brodée la date de 1857. A cette époque, sous le Second Empire, période que l'on appela "l'Empire autoritaire" (voir petit Larousse), des groupes de volontaires devaient assurer la protection des personnes et des biens. Ces groupes devaient être armés car il y a quelques décennies, on pouvait voir dans une salle de la mairie dénommée "salle des sapeurs-pompiers", des rateliers d'armes (vides) qui ont été démolis par la suite.

Vers 1870, le régime devint "l'Empire libéral". C'est en 1877 que l'on trouve la création du Corps de Sapeurs Pompiers de St Geoire. A cette époque, leur moyen d'intervention devait se réduire à des seaux en toile et à quelques haches de sapeur puisqu'ils ne furent dotés d'une pompe à bras qu'en 1888.

La pompe à bras était constituée par un réservoir en tôle d'environ 150 à 200 litres, avec deux corps de pompe à piston actionnés par un balancier que manoeuvraient 4 solides gaillards qui devaient être relayés fréquemment, car l'effort à fournir était important. Le réservoir d'eau était alimenté à l'aide de seaux que des volontaires allaient remplir aux fontaines, dans les mares (que l'on appelle chez nous "des serves") ou aux ruisseaux les plus proches. Les sapeurs-pompiers étaient dotés d'un grand nombre de seaux en toile qui, une fois secs, se pliaient comme des chapeaux claques et ainsi pouvaient être rangés dans un espace minimum. Tout ce matériel (pompe et seaux) était déplacé sur un petit chariot en bois, aux roues à rayons et cerclées de fer, tiré à bras d'homme. Il est clair que le périmètre d'intervention était réduit.

Un ancien pompier se souvient d'avoir assisté à un incendie de ferme dans son jeune âge (6-7 ans peut-être). La pompe à bras était installée à quelques mètres du bâtiment qui brûlait. Quatre pompiers actionnaient le grand balancier de la pompe. Un autre tenait la lance fixée au bout d'un tuyau souple et dirigeait le jet sur les flammes. Pour approvisionner en eau, il fallait aller au ruisseau à une centaine de mètres. On réquisitionnait tous les curieux qui s'approchaient pour faire la "chaîne". On était environ à un mètre les uns des autres et on se passait les seaux de main à main. Les plus costauds passaient les seaux pleins, les femmes et les enfants étaient à la chaîne des seaux vides. Ces moyens étaient un peu précaires, mais on retardait la progression du feu, ce qui permettait de sauver ce qui pouvait l'être.

Les incendies heureusement n'étaient pas très fréquents.

Les sapeurs-pompiers ont une organisation inspirée des règles militaires. Il y a les officiers, les sous-officiers et les sapeurs. Ils ont une tenue de feu avec casque et ceinture de sauvetage, une tenue de ville avec képi. Ils participent aux défilés à l'occasion des fêtes nationales ou autres. Il fallait les voir, nos anciens pompiers, ceux du premier quart de ce siècle, défiler à l'allure martiale, sapeurs en tête, la hache sur le cou, la moustache conquérante. Ils étaient précédés par leur clique de tambours et clairons, emmenés à une certaine époque par un beau tambour-major faisant tourner sa canne. Après la première guerre mondiale 14-18, il y eut même une époque un peu cocardière où les officiers pour les cérémonies portaient plumet rouge au képi, épaulettes et sabre au côté !

Dans la période de l'après-guerre, les engins à moteur se développèrent rapidement. On vit apparaître les motopompes. C'est vers l'année 1930 que grâce à l'appui financier d'un gros industriel en soierie, la compagnie fut dotée d'une moto-pompe Renault. La puissance d'extinction du feu était beaucoup améliorée. Mais il restait un problème : pour se rendre sur les lieux d'un sinistre, il fallait remorquer la pompe avec une voiture. Devant les difficultés rencontrées, la compagnie décida l'achat d'une voiture d'occasion, vers les années 34-35. Le choix tomba sur une puissante Torpédo "Lorraine Diétrich" qui rendit de grands services aux sapeurs-pompiers jusqu'en 1947, année où St Geoire fut classé "Centre de Secours".

Depuis ce temps-là, les Corps de Sapeurs-Pompiers se sont beaucoup modernisés en matériel et en connaissances, grâce à des cours de sauvetage, secourisme, réanimation etc.. Leur tâche s'est agrandie aux secours routiers, accidents et dans tous les cas où il y a quelque chose ou quelqu'un à sauver. Ce qui justifie leur devise "S.P." : "Sauver ou Périr".

Henri MARTIN.

## L'UNION SPORTIVE VALDAINOISE

C'est en 1922, sous l'impulsion de Messieurs de Franclieu, François Delphin et Jean-Louis Chollat, que se crée l'Union Sportive Valdainoise qui marquera par son dynamisme plusieurs générations. Jusqu'à sa constitution, les jeunes jouaient au rugby dans le pré dit du Moulin, participaient à des courses de vélo et rêvaient au Tour de France.

De 1922 à 1931, pendant 10 ans (entre le 29 juin et le 9 juillet), cette société organisera la "journée sportive" dont l'attraction principale fut les courses de motos, sidecars, cyclecars, courues le matin. C'était en fait un duel entre le Moto Club Lyonnais et le Moto Club Dauphinois. Le départ était donné devant le cimetière, en direction du Col des Mille Martyrs, sur une longueur maximum de 4 kilomètres.

En 1922, les plus rapides seront Vassiaux sur cyclecar Spidos de 1000 cm<sup>3</sup> en 3'35" ; Morin sur une moto de 1000 cm<sup>3</sup> Motosacoche en 3'40"4/5... La quadrilette Peugeot victorieuse dans la catégorie cyclecars de 750 cm<sup>3</sup> en 6'41" connaîtra un vif succès.

L'après-midi à 15h30, le départ sera donné à une course de vélo de 32 km : La Bâtie - Les Abrets - Le Pont. L'arrivée à la Gaieté verra la victoire de Bessiat.

A 17h, course pédestre : le tour de St Geoire : place de l'Eglise, Versoud, Plampalais, château de Clermont, Cabarot, la Lambertièrre, le Versoud, arrivée place de la Bascule.

A 18 h, courses pédestres réservées aux enfants de moins de 16 ans du canton.

Cette première manifestation fut un succès, l'organisation fut exemplaire : des arcs de triomphe jalonnaient la route. La fanfare, les trompes de chasse accueillèrent les participants. Les transports publics entre Les Abrets, Voiron, le Pont de Beauvoisin furent triplés ; l'hôtel Cuaz servit 185 repas à midi. Une seule ombre au tableau : un sidecar venant de Lyon capota dans un virage à 200 mètres de St Geoire : le pilote n'eut aucun mal, sa passagère fut tuée sur le coup.

1923 connaîtra le même succès. A l'occasion de l'installation à la Combe d'un terrain de sports, un match de foot eut lieu cette année-là entre le Pont de Beauvoisin et l'U.S.V. Le Pont de Beauvoisin fut vainqueur par 8 à 0... Lors de la distribution des prix, les fleurs remises aux vainqueurs furent déposées par eux aux monuments aux morts, geste qui fut très apprécié.

Pendant les années qui suivirent, cette journée aura toujours un énorme succès. Les courses de vélos suivirent un autre itinéraire : St Geoire - Chirens - St Nicolas - Chaille - St Bueil. D'autres manifestations marquèrent cette journée en 1926 : un prix de décoration pour les maisons, un prix d'illumination spécial, décerné à Mr Gauthier (il était le premier et le seul pendant de nombreuses années à avoir des guirlandes multicolores électriques). Un tournoi de sixte remplaça les courses pédestres.

1932 fut la dernière manifestation de cette importance.

L'U.S.V. pendant de nombreuses années se consacra au foot-ball. Plusieurs essais seront tentés pour inscrire à l'intérieur de cette société une section de basket masculin qui jouera sur la place de l'Eglise, puis sous l'occupation dans le parc du château de Clermont occupé par un mouvement de jeunesse. Et pour entraîner tous ces sportifs, une chanson locale "la Valdainoise", fut créée par les membres de la société (sur l'air des Allobroges Vaillants).

La Libération trouvera l'U.S.V. en sommeil, trop de jeunes sont absents.

L'armistice voit sa renaissance. La section de foot repart, crée une section du basket féminin qui joue à la gare et une section de tennis de table qui joue dans les dépendances de l'hôtel Bernerd, puis dans une salle à la Bonté, mise à sa disposition par Mr de Franclieu.

Sous son impulsion, un comité se constitue et reprend l'idée de la construction d'une piscine qu'avait lancée le syndicat d'initiative en 1936. Toutes les sociétés, sans aucune distinction politique ou confessionnelle, s'unissent pour la réalisation de ce projet qui fut inauguré en 1947 (dans un article du 24/1/1951, Le Progrès l'appellera "la piscine de l'Amitié"). Avant, nous apprenions à nager dans les canaux des usines de la Martinette, de Champet et dans une "serve" à Plampalais, à l'emplacement du parking actuel.







Sous la présidence de Mr Diot, l'USV construira la buvette. Le 31 décembre 1951, le vieux vestiaire en planches s'écroulera (combien d'entre nous s'en souviennent-ils encore ?).

Pendant de nombreuses années, la municipalité reconnaissante de l'aide apportée par l'USV à la construction de la piscine, accordera à ses membres un tarif préférentiel (exemple 1950 : abonnement 400 F pour les adultes, 250 F pour les membres de l'USV).

Le terrain de la Combe fut acheté à Mr Dugueyt le 15 avril 1942 ; voulez-vous quelques détails ? 90 000 F couverts par un emprunt de 26500 F à 4,5% d'intérêt et amortissable en 30 ans. Sa surface était de 3 hectares, 14 ares, 79 centiares. Au moment des restrictions, des jardins familiaux se créèrent sur la partie du terrain occupé de nos jours par le camping.

L'équipe de football a connu en championnat des fortunes diverses; plusieurs fois championne de sa série, ses meilleurs souvenirs seront : finaliste de la Coupe du Dauphiné en 1964 contre Voiron à St Laurent du Pont et vainqueur contre Crolles en 1980, à Corbelin.

Michel CHARPENNE.

## LA VIE RELIGIEUSE

---

En ces années d'avant-guerre -je parle de celle de 39-45, les fêtes religieuses avaient une grande importance dans notre chef-lieu de canton. Notre archiprêtre, le curé Graeff, était un maître de cérémonies incontesté. Son passage à St Geoire de 1930 à 1938 a marqué toute une génération de paroissiens. Au cours de cette période, il eut comme vicaire l'abbé Doublier vers 1935-36.

Les "Rogations" ouvraient le cycle des processions, les lundi, mardi et mercredi précédant la fête de l'Ascension. Tôt le matin, une petite troupe de fidèles quittait l'église après la messe pour s'en aller vers divers hameaux de St Geoire en priant et chantant les litanies des Saints. Des mains pieuses avaient préparé de petits autels fleuris au pied des croix qui jalonnaient la campagne; sous le soleil printanier ou sous la pluie et le brouillard, nous invoquions le ciel "pour les fruits de la terre". Le jeudi de l'Ascension, grande procession solennelle à la croix du Château de la Rochette. Plus tard, dans l'été, c'était le dimanche du Sacré Coeur : un autel était installé au bout de la grande allée du château de Cabarot.

Le dimanche de la Fête-Dieu, la cérémonie avait lieu place de la Gare -souvent par une chaleur torride, nous marchions pieusement, toujours en chantant. Quatre hommes portaient le "dais" au-dessus de Mr le Curé qui tenait dévotement le Saint Sacrement (Dieu qu'il avait chaud le pauvre père Graeff sous sa lourde chape !). Plus tard, le dais fut remplacé par une sorte de grand parasol qui parfois entraînait l'enfant de choeur chargé de le porter...

Le 15 août, fête de l'Assomption : nous faisons la dernière procession de l'année au château de Clermont, le "château de la kermesse" qui avait lieu l'après-midi du même jour.



Les petites filles d'alors -dont je faisais partie- avaient fort à faire pour tout écouter, tout contempler : les chants, les lumières, les fleurs... et toutes les confréries qui abondaient à cette époque avec leur bannière et leur signe distinctif : les Saints Anges et leur ruban rose (petites filles après la communion solennelle), les Enfants de Marie (demoiselles de tous âges !) et leur ruban bleu et leur voile blanc qui était parfois d'un curieux effet sur des têtes très grisonnantes. On ne cherchait pas à comprendre pourquoi les demoiselles en question portaient un voile blanc aux fêtes de la Sainte Vierge et ce qu'elles voulaient prouver par là. On priait tout simplement avec les Dames de la Ligue d'Action Catholique, avec les Dames du Rosaire, avec les Tertiaires de St François où se glissaient quelques messieurs... en arrière, bien entendu. Il n'était pas question d'accompagner les dames !

Les rites de l'année liturgique prenaient leur essor le 2 février, fête de la Chandeleur, fête de la Lumière. Plus tard, venait le Mercredi des Cendres, prélude d'une longue période de jeûne et abstinence qui était alors la plus sûre des cures d'amaigrissement. La plupart des enfants du catéchisme n'y coupaient pas : on n'était pas obligé mais enfin, c'était mieux, surtout quand on faisait partie de la "Croisade Eucharistique".

Et la Semaine Sainte, vous en souvenez-vous ? Les offices des "Ténèbres" et leurs poignantes incantations, le départ des cloches pour Rome, le Jeudi Saint (!) ? Ce même jour, on pouvait assister au "lavement des pieds", en souvenir de Jésus lavant les pieds de ses apôtres, dans un geste d'accueil et d'humilité. Douze petits garçons recevaient l'ablution symbolique des mains du prêtre. Ce merveilleux Jeudi Saint avec son "Reposoir", grand autel illuminé, fleuri (oeuvre de Mme Louise, la gouvernante de Mr le Curé) était aussi le jour de la pittoresque "bénédictio des enfants". Avec le recul du temps, je me demande si cela ne faisait pas un peu... défilé de mode, chaque maman voulant à juste raison que son petit soit le plus beau. Mais c'était touchant et si joli : "laissez venir à moi les petits enfants".

Vendredi Saint : deuil et tristesse, gravité, pénitence. A l'aube du Samedi Saint, voilà le commencement de la joie. Longue, longue cérémonie de la bénédiction du feu nouveau, du cierge pascal, de l'eau baptismale. Tout le monde était fatigué et affamé mais comme nous avions la Foi !... Et les cloches revenaient de Rome et je les "voyais dans le ciel", mais oui !!

Pâques était l'apothéose : notre belle église étincelait, resplendissait ; que de fleurs, de chants grégoriens et cantiques à plusieurs voix ! Bien loin dans mes souvenirs, j'entends encore la voix d'or de Paul Sandrot (originaire de la Chapelle du Bard) ; il avait connu le père Graëff lorsque celui-ci était curé de Saint Pierre d'Allevard... Un coin de paradis.

Paradis que l'on retrouvait à Noël, fête attendue longtemps à l'avance et que l'on préparait dans une joie recueillie. Notre attention n'était pas encore attirée par les multiples promotions, les menus de réveillons, etc... Les festins restaient modestes pour la plupart d'entre nous, les cadeaux encore davantage. Avant tout, nous préparions tout simplement l'anniversaire de la naissance du Sauveur et de belles choses à l'église. Chaque année, je retrouve avec émotion les personnages de la crèche de mon enfance ; ce sont toujours les mêmes.

La féerie de la Communion Solennelle (habituellement au mois de juin) a sûrement laissé des traces dans les coeurs. Même ceux qui ont déserté l'église doivent évoquer parfois leur "communion avec le Curé Graëff". Bien souvent, les garçons mettaient ce jour-là leur premier pantalon long ; les filles ressemblaient à des mini-mariées avec leurs tenues blanches un peu disparates, selon le niveau de vie (de nos jours, l'aube si belle dans sa simplicité a peut-être remis les pendules à l'heure et ce n'est sans doute pas plus mal). Aux Vêpres, les héros de la fête se réunissaient vers l'autel de la Sainte Vierge et chantaient à pleine voix : " Bonne Marie, je te confie mon coeur ici-bas..." O souvenir !

Tous les quatre ans, nous avions l'honneur de la visite de Monseigneur l'Evêque pour la Confirmation des enfants de Saint Geoire et des paroisses environnantes. Il arrivait la veille au soir, descendait sur la place dite "de la bascule" (actuellement place André Bonnin), se coiffait de sa mitre, prenait "la crosse", le long bâton pastoral et avançait en bénissant la foule, les enfants embrassaient son anneau, les cloches carillonnaient. Le lendemain, pour la cérémonie, c'était grandiose, enguirlandé, illuminé. Tous les fidèles à tour de rôle s'inclinaient devant Monseigneur pour baiser avec ferveur sa somptueuse bague (qu'un anneau beaucoup plus simple remplace maintenant). Le personnage impressionnant est devenu plus proche de nous.

Je me souviens de la "Mission" de 1934 avec le Père Percevaux et le Père Lapiere. C'était, en ce temps-là, une manière de réveiller la foi des fidèles, de les remettre en face de leurs devoirs de chrétiens, de parents, d'enfants, d'ouvriers, de paysans etc... Il y avait plusieurs jours durant des cérémonies spéciales pour chaque catégorie de fidèles, tout le monde y assistait sans distinction bien entendu. C'était tellement vivant, coloré, enthousiasmant. Il fallut ensuite attendre 1947 pour avoir une autre Mission à St Geoire avec le Père Paul et le Père Emmanuel. Chose étrange, mes souvenirs sont moins précis peut-être parce que je ne voyais plus les choses avec un regard de petite fille émerveillée. Je sais cependant que nous avons beaucoup prié et chanté, la piété était encore "dans l'air". Du folklore ? Je ne crois pas. Une chose certaine, c'est que ce folklore nous a guidés tout au long de notre route.

En 1938, départ de notre curé Graëff, nommé supérieur au Petit Séminaire de Voreppe. Arrivée du Père Bidaud avec sa barbe légendaire. Grand blessé de guerre, ardent patriote, il fut littéralement adoré de tous les anciens combattants de la paroisse. Grand musicien, doué d'une belle voix puissante, comme il nous a fait prier et chanter pendant ces longues années de guerre ! Il avait continué la tradition des prières du soir à l'église, des "mois des saints", Saint Joseph, mois de Marie, du Sacré-Coeur, du Rosaire. Cela paraît à peine croyable en 1991, personne n'aurait plus le temps d'aller prier une demi-heure tous les soirs. On prie autrement, sûrement moins que dans ces années-là. Comment parler de cette période sans évoquer la mémoire de "la Marie", silhouette légendaire dans l'ombre de son curé qui l'appelait avec malice : "mon gouvernement". Inutile d'en écrire davantage, ceux qui l'ont connue ne l'ont sûrement pas oubliée. Cette petite femme pittoresque a régné pendant des années sur la cure et les paroissiens.

Et c'est notre cher Père Bidaud qui, le mardi 8 mai 45, dans la chapelle du château de Longpra (où l'on célébrait justement la messe des Rogations) nous annonça la merveilleuse nouvelle d'une voix pleine de larmes : la guerre était finie ! Dès la fin de la cérémonie, c'est lui qui est allé faire carillonner les cloches de St Geoire, comme pour dire à tous : "c'est aujourd'hui jour de grande joie..."

Il était convenu que le récit de nos souvenirs mêlés s'arrêterait en 1945 ; il est difficile de clore ce chapitre de la vie religieuse à St Geoire sans dire quelques mots sur les prêtres qui se sont succédé jusqu'à nos jours.

Notre curé Bidaud quitta St Geoire en 1950/51 et fut remplacé par le Père Rozier, bon prêtre à la santé fragile qui comprenait si bien les malades. Son successeur, le Père Reux, connaissait déjà bien St Geoire quand il vint en 1961 : il y avait vécu sous le nom de l'abbé Constant au temps de sa jeunesse. Nous le retrouvions aussi simple et doux, plein de gaieté.

En 1963 arriva le Père Lagneau avec sa haute stature et sa belle voix. Ce fut aussi le temps du Père Bonvallet que les enfants aimaient bien. Il fut remplacé par le Père Marchand qui vint en 1966. Avec le Père Lagneau, ils furent responsables des paroisses du secteur pendant plusieurs années. Et le Père Marchand se retrouva seul en 1975, avec une lourde charge sur les épaules. Il est toujours fidèle au poste et doit connaître chaque centimètre carré de St Geoire en général et de l'église en particulier.

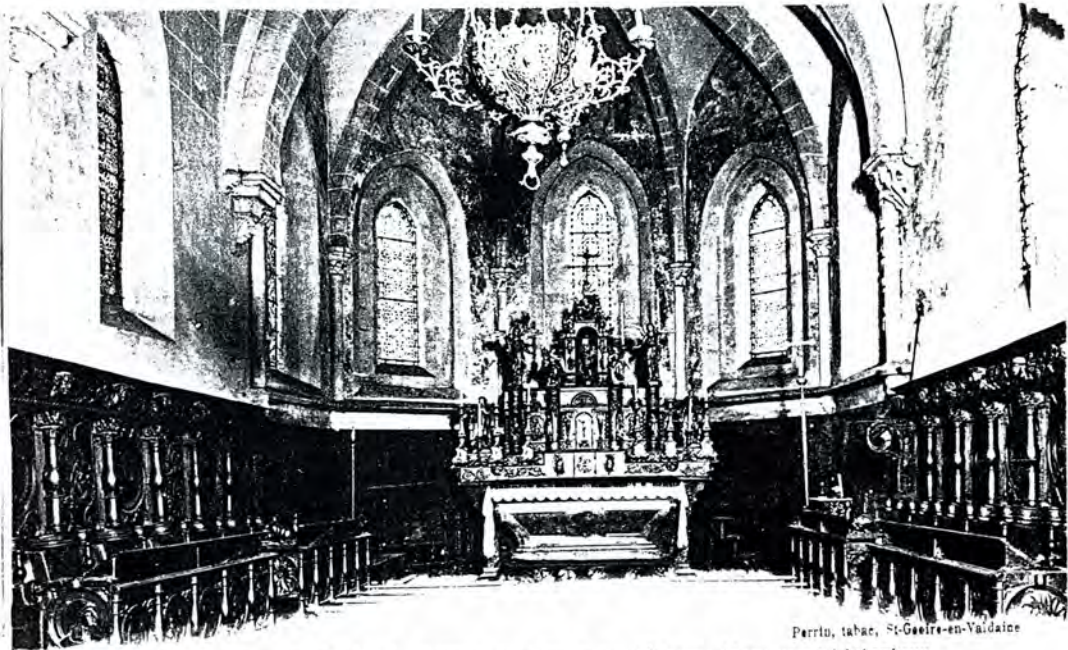
Je ne peux pas m'empêcher de faire un retour en arrière pour les vieux Saint Geoiriens d'avant-guerre...

Vous souvenez-vous des élèves du Père Graëff, grands séminaristes qui venaient, si j'ose dire, apprendre le métier sur le tas : Jean Hagen, Gaston Rebreyend (qui sera un certain temps Supérieur du Petit Séminaire de Voreppe où il est actuellement curé), Albert Carrier, Louis Vassel et le grand Jean Guillaud qui fut plus tard, entre autres, curé de la paroisse St Bruno à Grenoble ; Lucien Bonaimé, décédé à 19 ans ; ce fut la consternation à St Geoire ; Raymond Roir ; Cappaldi. Que sont-ils devenus ? Je l'ignore.

Il y avait aussi à cette époque un séminariste qui habitait Champet et que tout le monde connaît encore bien des années après : le Père Raymond Pavanello, archiprêtre des Abrets et alentours, depuis un nombre d'années dont je ne fais pas le compte ! Les Abrésiens pourront parler de lui s'ils écrivent un jour leurs mémoires. Il avait également sa place dans celles de St Geoire.

Et Narcisse ? Ne croyez-vous pas qu'il y a droit aussi, lui qui depuis tant d'années anime la plupart des offices religieux ? Il apprit la musique et la pratique de l'harmonium avec le Père Bidaud cité plus haut et devint au fil des années un maître de chapelle incontesté. Nous lui devons de belles cérémonies et il est pour nous le symbole de la continuité paroissiale ; les prêtres se sont succédé, mais Narcisse est toujours là...



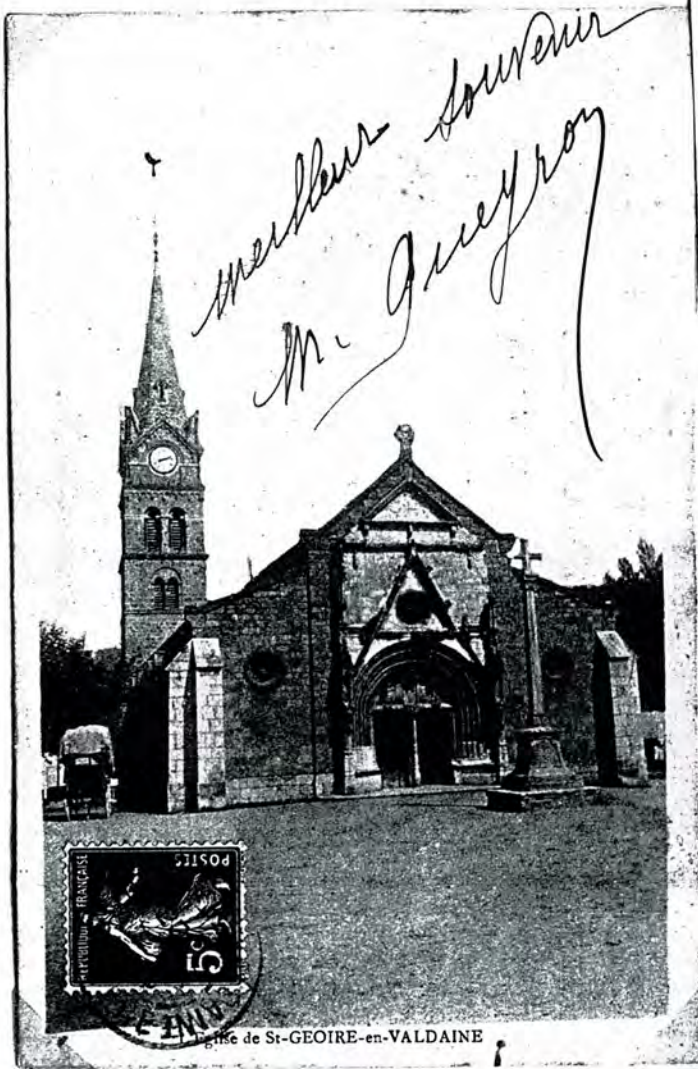


Perrin, tabac, St-Geoire-en-Valdaine  
ST-GEOIRE en-VALDAINE (Isère). - Le Chœur de l'Église - Monument historique





St-GEOIRE-EN-VALDAINE (ISÈRE). — INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE



Au passage de Notre Dame de Boulogne, je me suis consacré au Cœur Immaculé de Marie.

## FETES ET PRATIQUES RELIGIEUSES

---

Les fêtes religieuses d'antan n'ont, dans notre souvenir que peu de ressemblance avec celles de l'époque actuelle. Elles étaient peut-être un peu trop "pompeuses" mais c'était l'époque du mysticisme, de la foi du charbonnier ; je vous l'accorde, les pratiques étaient peut-être un peu trop rigoristes mais je pense fermement que l'on y croyait, alors que la foi de nos jours laisse quelque peu à désirer.

Trop de rigueur de notre temps ? Trop de laisser-aller maintenant ?... A chacun de juger. Mais les fêtes religieuses de notre jeunesse, nous y tenions, nous faisons tout avec ferveur, ce qui ferait aujourd'hui sourire nos enfants et petits-enfants.

En suivant le calendrier civil, il faut attendre le 2 février, date de la présentation de Jésus au temple, fête plus communément appelée la Chandeleur. Le soir, à 18h, office avec distribution de cierges que l'on emportait chez soi et que l'on allumait les jours d'orage pour empêcher la foudre de tomber sur la maison. Une prière en forme de quatrain accompagnait ce rite dans certaines familles : "Sainte Barbe, Sainte fleur,  
La couronne du Seigneur,  
Quand le tonnerre tombera,  
Sainte Barbe le retiendra".

Ce cierge béni était également allumé au chevet des morts, près de la branche de buis béni pour les Rameaux. Ce jour était enfin -faut-il dire : surtout ?- celui des crêpes.

Arrivait Mars et le temps de Carême, période de 40 jours allant du Mercredi des Cendres au jour de Pâques, et pendant laquelle il fallait "faire pénitence", pratiquer "le jeûne et l'abstinence"; le jeûne imposait aux personnes de 21 à 60 ans de ne faire qu'un seul "vrai" repas par jour, avec seulement du liquide au petit déjeuner et une légère collation le soir. L'abstinence, à partir de 7 ans, consistait à se priver de viande. Malades et travailleurs de force étaient dispensés de ces obligations.



A la cérémonie du Mercredi des Cendres, donc, le prêtre traçait une croix sur le front de chaque fidèle avec son pouce imprégné de cendres de buis béni l'année précédente, en disant -en latin bien sûr- : "souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière".

Le mois de Mars était "le mois de St Joseph" ; il y avait prière tous les soirs à l'église. En mars ou Avril -selon la date de Pâques-, il y avait aussi la fête des Rameaux, pour rappeler l'entrée de Jésus à Jérusalem ; chacun apporte ce jour-là -la coutume s'est maintenue- un rameau de buis que le prêtre bénit au cours de la messe, marquée par la lecture d'un très long évangile. Ce qui a disparu, c'est -usage profane introduit dans cette cérémonie- le "craquelin", petit gâteau en couronne torsadée piquée de grains de sucre, que l'on accrochait au buis et que les enfants, bien sûr, mangeaient sans attendre la fin de la messe.

Arrivait la semaine pascale ou "semaine sainte", du mercredi au samedi ; elle est évoquée dans les souvenirs de Gilberte Reynaud-Dulaurier ; j'y ajoute seulement quelques détails. Le Saint Sacrement (l'hostie consacrée) était enfermé dans l'ostensoir, pièce d'orfèvrerie d'une cinquantaine de centimètres de hauteur, composée d'un pied ouvragé supportant un grand soleil rayonnant enfermant en son centre la custode, petite boîte ronde vitrée contenant l'hostie. L'ostensoir trônait en haut du reposoir installé dans la nef de la Sainte Vierge. Le Saint Sacrement ne devant pas rester seul, on se relayait même la nuit pour "l'adoration". Le Vendredi Saint, jour de la mort du Christ, toutes les statues de l'église étaient recouvertes d'un voile violet en signe de deuil et les fidèles suivaient le "Chemin de Croix". Le prêtre, assisté de deux enfants de chœur, s'arrêtait devant chacune des quatorze "stations" (plaques marquées d'une croix) ornant les murs latéraux et représentant quatorze épisodes de la Passion du Christ. Récit de l'épisode, prière et chants accompagnaient chaque arrêt. Pour suivre de notre place et nous agenouiller quand il le fallait, face à la station correspondante, nous tournions chaque fois "d'un cran" notre chaise : petite diversion fort utile dans un exercice assez long, pour des jeunes filles de 13 ou 15 ans...

La longue cérémonie du Samedi Saint -elle devait bien durer jusqu'à 11h30- voyait le "retour des cloches" ; Léon Cattin, notre sonneur, les lançait à toute volée. Alléluia ! Alléluia ! Le Christ est ressuscité ! Fini le carême ! La preuve, c'est qu'à la boucherie, on débitait ce jour-là "le boeuf gras" que le boucher, Mr Merle, avait promené le Jeudi Saint, tout enrubanné, et exposé ensuite sur la Place de la Bascule. A l'église, les voiles violets ont disparu, en un mot, c'est la joie.



Le dimanche, jour de Pâques, une belle messe solennelle où chacun arborera sa tenue printanière ; qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il gèle, c'est Pâques, donc on s'habille de neuf !

Nous arrivons au mois de Mai, mois de la Sainte Vierge ; prière à l'église chaque soir ; on égrenait les cinq dizaines du chapelet. Ce mois de Mai est aussi celui des Rogations ; la semaine de l'Ascension, les lundi, mardi et mercredi, le matin, nous partions en procession, à travers champs et chemins de campagne, par trois itinéraires successifs qui nous conduisaient dans le quartier de Choché, puis vers Cormérieu et le Milloret, enfin vers le château de Longpra et Plampalais. On avançait en psalmodiant les litanies des Saints. Nous étions alors jeunes et gais et en cette occasion, oui, on essayait vainement d'être pieux. Que voulez-vous ! on aime rire à cet âge ; que de fous rires n'a-t-on pas pris en chantant "Sancti Gervasi et Protasi, orate pro nobis" ! La procession s'arrêtait près des croix de carrefour, bien fleuries par les habitants des hameaux ; le prêtre bénissait la terre et les petites croix blanches, faites de baguettes écorcées, que les paysans plantaient ensuite en bordure de leurs champs pour la réussite des cultures. C'était certes très folklorique, mais ces processions dans la brume du petit matin avaient un certain charme. Après on devait se dépêcher, car il fallait que les ouvrières soient à l'heure à l'usine ; mais on était contentes.

Le Jeudi, jour de l'Ascension, la grande procession se faisait à la croix qui existe encore sous le château de la Rochette. Là était dressé un magnifique reposoir et les fidèles étaient plus nombreux que les jours précédents. Les Enfants de Marie étaient là avec leurs voiles et leurs bannières, les dames du Rosaire avec leur bannière également, les enfants de chœur, plus tous les fidèles chantant encore les litanies des Saints.

Autre fête pompeuse : la Fête-Dieu, le deuxième dimanche après la Pentecôte. Une douzaine au moins d'enfants de chœur s'étaient exercés la semaine précédente. Et le jour de la cérémonie, pendant la messe, vêtus de soutanes rouges et de surplis blancs, ils formaient successivement dans le chœur de l'église, sous la direction de l'un d'eux qui les guidait à l'aide d'un "claquoir" en bois, diverses figures ; les uns, les thuriféraires, balançaient en cadence un encensoir, les autres lançaient vers le ciel, après les avoir portés à leurs lèvres, des pétales de rose puisés dans une corbeille décorée qu'ils tenaient devant eux, retenue à leur cou par un ruban. Et l'après-midi, après les vêpres, même cérémonie pour se rendre de l'Eglise au lieu où était installé le reposoir. Tout le long de la rue, les trottoirs étaient ornés de pots de fleurs ! La procession avançait lentement pour permettre à la petite troupe d'exécuter ses figures, devant le prêtre tenant l'ostensoir et abrité sous le dais porté par quatre hommes de la paroisse ... Il y avait ainsi beaucoup de processions en ce temps-là ; l'accroissement de la circulation automobile ne le permettrait plus maintenant.

Juin, mois du Sacré-Coeur ; de nouveau, prière en commun le soir, ce qui n'empêchait pas notre malice juvénile de sourire en apprenant le nom de celle qui fut l'apôtre de cette dévotion au Sacré-Coeur : Sainte Marguerite Marie Alacoque.

Juillet, temps chaud des vacances, pas de cérémonie particulière. Puis venait le 15 août ; c'est la fête de la Vierge Marie, l'Assomption, avec une belle messe solennelle, bien sûr, mais pour nous, cette date correspondait surtout à la kermesse paroissiale que nous avions fébrilement préparée la semaine précédente avec Mademoiselle Boffard.

Premier Novembre : la Toussaint ; 2 novembre : fête des Défunts : chrysanthèmes et prières, fête triste des morts après la célébration, la veille, de "tous les saints". Une tradition non conservée de nos jours : après les vêpres, procession jusqu'au cimetière, allocution de circonstance, bénédiction des tombes par le prêtre, chant du "Libera me". La fanfare locale jouait un air funèbre ; on passait...ou... l'on priait devant les tombes, on rencontrait des parents, des amis que l'on ne voyait parfois qu'en cette occasion qui ramenait au pays ceux qui en étaient partis ; et on rentrait chez soi un peu tristes.

Avec Décembre, c'était le temps de "l'Avent", de "l'arrivée" de Jésus à Noël. Sur ce point, la tradition a peu changé (même si dans nos coeurs "rien ne vaut les Noël d'antan") : crèche, lumières, messe de minuit, dans les chants et le recueillement ; à ceci près que parfois... mais, qu'est-ce qui arrive ? de la musique ? Oh rien ! ce sont les conscrits, sortant de leur réveillon et qui, un peu éméchés, tapent sur la grosse caisse et sonnent du clairon, et cela juste pendant la messe, pointant même bruyamment, à l'occasion, leur nez au fond de la nef... Le Père Curé pas content du tout...

Et puis, tout doucement s'éteint l'année. Une nouvelle va commencer, ramenant les mêmes cérémonies.

Voilà en quelques pages l'essentiel de la vie religieuse de notre jeunesse. Mais il y a aussi, en dehors des fêtes régulières certaines autres coutumes disparues que nous pouvons faire revivre quelques instants.

### Les cérémonies du dimanche

Il y en avait quatre : la messe de communion à 7h30 , la grand-messe chantée à 10h ; à 14h30, les vêpres avec chant de psaumes et "salut du Saint Sacrement" ; et enfin, à 18h, les complies, pour "compléter" la journée par des prières du soir et encore des chants. Le "jour du Seigneur" était bien occupé et le patronage, entre vêpres et complies, était notre seule distraction de groupe de la semaine.

### "L'asperges me"

Le dimanche, au début de la grand messe, le prêtre accompagné d'enfants de chœur retenant les pans de sa chape et portant le bénitier, descendait la grande nef en bénissant la foule avec le goupillon, pendant le chant de "l'asperges me; domine" ("purifie-moi, Seigneur").

### Le chœur de chant

Il y avait à la fois des chantres et des chanteuses. Les hommes, à peine une demi-douzaine, d'âge très variable, occupaient les stalles (à l'époque, le prêtre officiait devant le grand autel et tournait le dos aux fidèles). Les hommes, donc, chantaient à l'unisson ou "entonnaient" individuellement les psaumes ; ils n'avaient pas tous l'oreille très musicienne, mais le cœur y était. Les chanteuses - les adolescentes appelant celles de 25 ou 30 ans les "vieilles" - se groupaient comme maintenant aux premiers rangs de la nef centrale, mais l'harmonium était dans le chœur, devant la "stalle pastorale".

### Le pain béni

C'était une galette ronde, faite par le boulanger, parfumée au safran et donc, d'une belle couleur jaune d'or ; les enfants de chœur, à la sacristie, se disputaient le privilège de la découper en petits cubes ... et d'en croquer les premiers quelques morceaux. La distribution se faisait à la grand messe, dans une corbeille d'osier, protégée d'un linge blanc. Une tranche avait été réservée, que la famille offrant un pain le dimanche donnait, la semaine suivante, pliée dans une serviette blanche, à une autre famille ; cela s'appelait "passer le crochon". Coutume disparue qui représentait le pain partagé entre chrétiens.

## La Communion

Si l'on avait l'intention de communier, on ne pouvait le faire qu'à la messe de 7h30, ou de 6h30 la semaine ; il fallait être à jeun depuis minuit. On s'agenouillait en rang le long de la table de communion et c'est le prêtre lui-même qui déposait l'hostie sur la langue de chacun ; on se passait de l'un à l'autre un petit plateau que l'on tenait sous le menton pour le cas où l'hostie tomberait, que de surcroît on ne devait pas toucher avec les dents. Au lieu de plateau, il y eut précédemment un linge blanc accroché tout le long de la rampe de communion et que chacun soulevait à hauteur du menton. Ce cérémonial protégeant la dignité de la "présence réelle" a été bien simplifié de nos jours.

## Chaises, chaire, nécrologe et âmes du Purgatoire

Autrefois, à l'église, chacun avait sa chaise numérotée et si elle lui appartenait en propre, marquée à son nom ; l'usage d'une chaise donnait lieu au paiement d'une petite redevance annuelle. C'est du haut de la chaire que le prêtre s'adressait aux fidèles, pour les sermons et les diverses communications intéressant la vie de la paroisse ; c'est en chaire qu'il lisait le nécrologe, liste des défunts que les familles, contre redevance, proposaient aux prières de l'assistance. Pour que les âmes des défunts ne restent pas trop longtemps à souffrir dans les flammes du purgatoire, ce lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, il fallait dire des messes pour elles. Une quête spéciale y pourvoyait, "la quête pour les âmes du Purgatoire" ; elle était faite au cours de la messe, dans "le plat des âmes", récipient métallique ovale (on aurait dit "une grosse boîte de "pilchards"... ) ; le fond était recouvert d'un feutre rouge (était-ce pour amortir le bruit des pièces de monnaie ...?) et une poignée en bois permettait de le tendre aux fidèles.

## Les derniers sacrements

Lorsqu'un malade était gravement atteint -parfois à ses derniers moments-, on allait chercher Mr le Curé pour lui administrer "les derniers sacrements". Un enfant de chœur le précédait, agitant une clochette pour avertir du passage du prêtre avec l'hostie (on disait "il porte le Bon Dieu"). Et chaque personne rencontrée devait marquer son respect par un signe de croix ou une gémissement ou, tout au moins, en s'arrêtant. Le malade se confessait, communiait ; puis le prêtre lui donnait "l'extrême-onction", appelée aussi "le saint viatique". Cela consistait à oindre avec le pouce certaines parties du corps pour les purifier (paupières, oreilles, narines, lèvres, mains et pieds) avec "l'huile des infirmes", consacrée pour cet usage, le Jeudi Saint.



### Les enterrements

Le prêtre, avec les enfants de chœur, allait faire "la levée du corps" au domicile du défunt. Ce déplacement parfois à longue distance, fut remplacé à l'époque du Père Graëff par trois points de rencontre -les trois accès dans le bourg- entre le cortège funèbre et l'officiant : le pont du Versoud, le pont du Moulin, le pont de la Gaieté.

Il y avait trois "classes" : 1ère, 2ème, 3ème, selon le "faste" tout relatif de la cérémonie, c'est-à-dire selon la richesse des familles. Donc, trois, deux ou une cloches, trois, deux ou un enfants de chœur et un nombre de cierges lui aussi décroissant. La première classe donnait droit aux tentures accrochées le long des stalles, tentures noires bordées de galons argentés et semées de larmes d'argent. Il n'y avait une messe que si les funérailles avaient lieu le matin. Pendant le chant du "Libera me", on faisait comme aujourd'hui le tour du cercueil en le bénissant avec le goupillon, mais le prêtre présentait au passage à chacun un crucifix qu'on embrassait et qu'il essuyait rapidement avant de le tendre au suivant. Cette pratique faisait que beaucoup d'hommes -respect humain ? ou souci d'hygiène ?- n'entraient pas à l'église ; ils attendaient au café ou sur la place que le cortège sorte.

Le corbillard qui servait pour St Geoire et les communes voisines, était alors tiré par deux chevaux recouverts d'une housse noire, s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme mariés, blanche s'il s'agissait d'un(e) célibataire ou d'un enfant. Les chevaux, à leur têtière, le toit du corbillard à ses quatre angles, portaient un grand plumet frissonnant au vent. De chaque côté du corbillard pendaient deux cordons terminés par un gros gland ; ils étaient tenus par quatre amis ou conscrits du défunt ; on appelait cela "tenir les cordons du poêle" (c'est-à-dire du "drap" recouvrant le cercueil). Si le défunt faisait partie de la fanfare ou en était membre honoraire, celle-ci jouait une marche funèbre devant le cortège.

En hiver, celui qui menait le corbillard -j'ai connu Mr Christolomme, puis Mr Crébier- avait sur les jambes une sorte de couverture en cuir et sous les pieds, une bouillotte. Il y avait de rudes hivers et les chevaux glissaient sur le goudron verglacé. En toutes saisons, parents et amis accompagnaient le défunt de l'église au cimetière. Monsieur le Curé et les enfants de chœur, tous en soutane noire et surplis blanc, marchaient en tête du cortège. Nouvelles prières, nouvelle bénédiction du cercueil, nouvelle aspersion d'eau bénite. Puis la famille se rangeait près de la porte du cimetière et recevait les condoléances.

A la demande de la famille, une messe pouvait être célébrée à la mémoire du défunt une semaine après les funérailles et un an après ("service de huitaine", "service anniversaire"). A cette occasion était installé à la même place que pour l'enterrement un "catafalque" : c'était une sorte de brancard portant une armature en bois en forme de cercueil, le tout recouvert du même drap noir à bordure argentée que pour les funérailles. On avait ainsi l'impression que la cérémonie se déroulait avec la présence du défunt. A tel point que dans certaines paroisses, on désignait le catafalque par un terme qui peut faire sourire ou donner le frisson : le mort en bois ...

### La mission

En 1934, il y eut une "Mission", prêchée par les pères de Notre Dame de Myans, Percevaux et Lapière. Inutile de vous dire qu'ils avaient attiré beaucoup de monde ; il est vrai que ces "prédicateurs" étaient aussi de remarquables orateurs. Les hommes, même avec une foi tiède, s'étaient laissé entraîner à venir le soir à leurs sermons et ils en sortaient "tout retournés" et heureux. Je crois que cette mission a marqué d'un souvenir profond le cœur de ceux qui y ont participé.

Terminons sur une note amusante ce chapitre austère :

### Les indulgences

Dans le dogme catholique, les âmes des défunts attendent au Purgatoire leur purification complète. Pour abréger leurs souffrances, des "indulgences", des remises de peine, "partielles ou plénières", pouvaient être obtenues grâce aux prières des fidèles. Dans certains cas, autant de prières, autant d'indulgences ; on les appelait indulgences "totiès quotiès" (prononcez : tossièss quosièss), "autant de fois que". Il suffisait pour les obtenir de faire autant de visites à l'église que de groupes de prière. Que les jeunes filles, par nature -ou par éducation- plus pieuses que les garçons, accomplissent gravement ce rite, c'est là quelque chose de tout naturel. Elles sortaient après avoir dit une prière, faisaient le tour de la Croix sur la place, et revenaient... Mais on a vu des garçons (les survivants se reconnaîtront ici avec amusement), engagés dans d'après parties de billes sous les platanes des jeux de boules, quitter le jeu, entrer dans l'église, s'installer dans les stalles, s'il vous plaît !-, dire leurs pâtenôtres, sortir, reprendre le jeu et revenir un moment après pour gagner de nouvelles indulgences... Et vous direz après cela que nous n'étions pas des croyants !

## LES CONFRERIES

Il y en avait plusieurs. Trois d'entre elles se succédaient selon les étapes de la vie.

La première était la confrérie des Saints Anges. Elle comprenait surtout les filles qui avaient fait leur Communion solennelle (on ne disait pas encore "Profession de Foi"). Le prêtre, au cours d'une petite cérémonie, nous mettait autour du cou un ruban rose retenant une médaille représentant, je pense, la Vierge. On portait ce ruban chaque fois qu'il y avait une procession.

Lorsqu'elles avaient 16 ans, les jeunes filles dignes de ce nom, c'est-à-dire sérieuses et pratiquantes, se devaient d'entrer dans la confrérie des Enfants de Marie. Ruban bleu clair avec aussi une médaille. N'était pas Enfant de Marie qui voulait : c'étaient les demoiselles vierges bien sûr qui avaient droit à ce titre... Le symbole attestant la pureté, la chasteté de chacune (sans limite d'âge) était le voile blanc, celui de leur première communion, maintenu sur la tête par un élastique et tombant dans le dos jusqu'à hauteur de genou. Une de ces demoiselles, en tête de cortège, portait la bannière des Enfants de Marie. La Sainte Vierge devait les protéger de toute atteinte du démon qui ne manquerait pas de leur tendre des pièges jusqu'à leur mariage - du moins pour celles qui étaient encore en âge... A partir de ce jour, c'était au mari de prendre le relais de la protection du ciel...

Après le mariage, elles pouvaient entrer dans la confrérie du Saint Rosaire dont le ruban était violet ; le groupe venait à la suite des Enfants de Marie dans les processions. Elles avaient leur fête un dimanche d'octobre. On l'appelait aussi "fête du Grand Rosaire" et le mois d'octobre était voué à cette confrérie. En fin de journée, les gens pieux allaient à la "prière du soir", à la prière du Rosaire.

Ces coutumes ont disparu. D'ailleurs, avec le "progrès" et les changements dans l'église, elles paraîtraient maintenant désuètes.

Renée MOREL - Paule MARTIN.

PERSONNAGES PITTORESQUES

---

Voici maintenant une petite galerie de personnages d'autrefois, caractéristiques à des titres divers.

Maison de "la Lépreuse"

Elle est située à l'entrée du parc du Château de Pelagey à Massieu, à droite du portail. Françoise de St Germain de Champe, mariée à un seigneur, étant devenue lépreuse, fut répudiée par son mari. Son père l'installa en 1579 dans la partie inférieure de cette maison. Elle y mourut en 1582 et fut enterrée au cimetière de Massieu. Cette maison qui faisait partie du château, a été vendue à des particuliers qui l'habitent.

Désiré

Son histoire mérite d'être contée.

Le grand-père de cet homme était de noblesse italienne, originaire de Naples. Il vint en France à pied par le col de l'Isoard et se faisait appeler Comte d'Isoard. Désiré était le dernier d'une famille de 14 enfants. Très intelligent mais très original aussi, il s'habillait de peaux de bêtes (lièvres, chats, renards) qu'il tannait lui-même... Il savait lire et compter, mais pas écrire. Il s'intéressait à la médecine, connaissait la philosophie de Socrate. Il était féru de politique, très démocrate, en avance du point de vue de ses idées sur ses contemporains. Il adorait la chasse et, outre les lièvres et les renards, il aurait abattu les deux derniers loups de la vallée. Il était aussi à l'avant-garde du commerce. Au début de son mariage avec une dame de la noblesse, Marie Dumas de Sarcogne, répudiée par sa famille car elle avait un enfant naturel, ils battaient la campagne tous les deux avec un panier au bras, achetaient les produits de la ferme, oeufs, tommes de chèvre ou de vache, pour revendre dans les auberges. L'année suivante, ils passaient avec un âne et une charrette.



Ensuite, ils achetèrent deux mulets et ainsi de suite en progressant jusqu'à vendre à la foire. Nous pensons que c'est de cette façon qu'a été créé le métier de coquetier. Il fut ainsi le pionnier du commerce dans la vallée. C'est lui aussi qui favorisa les plantations de sapin dans la forêt. A l'époque, on pensait que cet arbre étouffait les feuillus dont les gens avaient besoin pour leur chauffage et la priorité était donnée à ces derniers. Très original et indépendant, il construisit son cercueil qu'il glissa sous son lit, les lits étaient très hauts à l'époque. Ensuite, il creusa sa tombe sur sa propriété à "la Brise" vers Les Gaudes et l'entoura de diverses plantes et arbustes. Son petit-fils ne peut respecter sa volonté après sa mort et il fut enterré au cimetière de Massieu en 1899, à l'âge de 88 ans. Il avait gravé lui-même sa pierre tombale qui fut placée à l'envers (peut-être selon son désir pour n'offenser personne). Elle garde son secret pour l'instant...

Odette BERSET.

Pierre Antoine MAILLET FLANDIN  
de Consuoz

Voici ce que j'ai appris de mon père sur la légende d'Antoine Maillet. Il est né en 1590 et mort saintement en 1629. Sa mère s'appelait Guillaume, son père Jean Maillet-Flandin ; il avait aussi une soeur, Philiberte. Ce brave frère était aussi guérisseur. Les mamans des villages voisins, n'ayant pas de docteur comme à l'heure actuelle, désespérées, se rendaient auprès de lui pour qu'il leur donne quelques remèdes qu'il connaissait pour les soulager. Il descendait souvent au village de St Geoire et le soir, rentrait par le chemin du Roulet, et plus haut vers le bois par des chemins de raccourcis. Les jeunes gens lui lançaient des pierres et lui criaient des injures ; et pourtant, il ne faisait de mal à personne, bien au contraire. Il n'était pas Frère au début de sa vie, c'est par la suite qu'il s'est fait religieux. Sa soeur l'accompagnait souvent. Il partait, dit-on, à pied à Grenoble en marchant avec de vieilles savates et les pieds lui saignaient. Il est donc mort à 39 ans, frappé par la maladie. Il y eut des processions faites sur les lieux de son habitation.

On lui avait érigé une croix, sur un terrain appartenant à ce moment-là aux anciens châtelains de Longpra et que mon père Louis Giroud-Garampon a acheté en 1920. Sur la plaque de la croix était inscrit : "Frère Antoine Maillet-Flandin, né à Consuoz en 1590 et mort saintement en 1629. Regardez, Dieu, la face de votre Christ: Quarante jours d'indulgence". Ce dernier détail prouve que sa réputation de sainteté était admise par l'église. Le Christ de cette croix a été détérioré par les années, mais récupéré et réparé par mon frère et à l'heure actuelle, la croix n'existe plus.

Mais cette légende, depuis ma tendre enfance, est restée gravée dans ma mémoire. Il existe un livre écrit sur lui par Mademoiselle Anne-Marie de Franclieu. Une tradition veut que le sentier qui relie Cabarot à l'école maternelle (ancienne gendarmerie) s'appelle Chemin de St Antoine parce que le Frère l'empruntait pour aller de Consuoz à St Geoire.

Berthe REGAZZONI.

Antoine TRIPIER-CHAMP, dit "CACOT"

C'était ce cher facteur qui parcourait beaucoup de kilomètres à pied pour faire sa tournée et qui rentrait le soir, après une dure journée dans la neige, très fatigué ; il passait près d'une maison sur la commune de St Sulpice des Rivoires et ayant bu pas mal de mélanges chauds -car il avait froid.. il disait : "Ah ! vin blanc et vin rouge ! accordez-vous ! car si vous ne voulez pas vous accorder, vous coucherez tous les deux dehors ce soir.." Sa maison, où plutôt les ruines de sa maison, étaient situées sur le terrain appartenant à Mr Louis Giroud-Garampon. A l'heure actuelle, les ruines ont disparu mais la légende se maintient et le terrain se nomme toujours "à Cacot".

Les frères "La Ronfle"

A Consuoz vivaient autrefois dans les années 30 deux vieux garçons. Le premier, Jean Blanc-Mathieu, dit La Ronfle, parce qu'il grommelait toujours de façon peu compréhensible quand il parlait, était "trieur à graines" -on disait "drieur" et son instrument de travail, muni d'une roue à l'avant, s'appelait un "dray". Il parcourait la campagne en poussant devant lui son engin. Lorsque c'était trop loin, les gens venaient le chercher avec leur tombereau et c'est là, lorsqu'il commençait à "engrener" qu'il disait : "Poussa la manetta, milladiou !". Il avait une petite vigne, il faisait son vin, qu'il fallait être deux pour le boire.. Il vivait misérablement, dans une maison peu éloignée de son frère Pierre.

Lui aussi vivotait, avec une chèvre, quelques poules, quelques lapins. Il trayait la chèvre, lui redonnait à boire une partie de son lait, en donnait une autre part aux poules et aux lapins. Quand il avait saigné une poule, il ne la plumait pas mais l'écorchait. Devant sa porte, il avait un vieux banc de bois taillé à la serpe. Il s'asseyait à cheval au milieu du banc ; c'est là qu'il venait manger son omelette directement dans le plat et il en lançait quelques morceaux à ses chats. Il avait un peu de terrain, faisait un peu de foin et de blé qu'il ramenait dans des "embrasses". Il tapait tout son blé au fléau dans une petite grange derrière chez nous et nous, les enfants du village, allions le regarder et tout en tapant son fléau, il nous chantait des chansons coquines, et ça nous amusait beaucoup. A la saison où l'on tue le cochon, des enfants lui apportaient parfois une friture de boudin. "Ah ! mes enfants ! Je n'ai rien à vous donner..! Qu'est-ce que je pourrais bien vous donner ?..." Et il leur servait un verre de vin sucré. Si ce verre était suivi d'un second, les commissionnaires repartaient chez eux un peu éméchés.

Rien de bien extraordinaire sans doute, mais c'était tout de même des originaux.

Berthe REGAZZONI.

### "Calice" de La Chapelle

Son prénom était Joseph. Ce surnom était en rapport avec le goût prononcé qu'il avait pour le vin pas forcément de messe.. C'est lui-même qui appelait son verre un calice. Il profitait du marché pour venir boire son calice et forcément, il s'enivrait. Il faisait des tours de place en imitant le train et en criant : "Paris-Lyon-Marseille, en voiture !" Il dormait ensuite sous l'auvent du lavoir, et le lendemain, frais et dispos, remontait à La Chapelle.

Cette forme d'ivresse publique semble avoir été plus fréquente autrefois que maintenant dans nos campagnes. Ce travers est souvent une compensation à un mal de vivre. Soyons indulgents...

Henri MOREL, d'après divers témoignages

### La Nanette Genton

Nanette Genton, dite "la Sorcière", habitait au Boyet, non loin de l'allée du château de Longpra. C'était une grande femme plutôt hommasse, toujours vêtue de noir, et qui fumait la pipe. Elle vivait avec un chat, noir lui aussi, comme il convient à une "jeteuse de sorts" et l'on n'aimait pas la rencontrer, surtout la nuit.

Elle apparaissait parfois au détour d'un chemin ; on entendait alors un bruissement dans les grands arbres... Quand les garçons du village après une fête bien arrosée, la croisaient aux abords du château, il l'appelaient : "Dis, Nanette, fa no vére tou fiar (fais-nous voir ton chat)...". Le chat noir apparaissait, puis s'enfuyait. Et l'on entendait alors dans les arbres un bruit "comme une tombarlée de pierres" que l'on renverserait sur le chemin.

On disait aussi qu'elle avait des rendez-vous avec le diable... Nul n'a jamais pu le confirmer... Sorcellerie ? Imagination un peu délirante de quelques cervelles pas tout-à-fait dans leur assiette ? Qui pourra nous le dire ?

Je ne l'ai pas connue, mais mes parents en parlaient parfois aux veillées, car elle était entrée dans la légende de Saint Geoire.

Paule MARTIN.



### La Sophie Meyer

C'était une petite femme au nez pointu, voûtée, trottinante ; elle habitait à Massieu, où la famille de Pelagey l'avait recueillie dans un coin de leur propriété, à la "maison de la lépreuse". Si j'en parle ici, c'est que cette petite femme aux allures de sorcière venait se ravitailler -maigrement, pauvrement- à St Geoire.

Elle parcourait le village en transportant dans son corsage des "gouris", des cochons d'Inde, qui s'agitaient et pointaient le nez parfois, et bien sûr, on l'appelait "la mère aux gouris".

Je pense qu'elle avait beaucoup "roulé sa bosse" ; on la sentait très érudite, et lorsqu'elle se mettait à parler de ses voyages -ce qui était d'ailleurs intéressant-, on ne pouvait plus l'arrêter. Il lui arrivait de montrer un petit volume de poésies qu'elle avait écrites et dédiées à je ne sais plus quelle princesse russe...

Renée & Henri MOREL.

### La mère Lucie

Fourmi laborieuse ou souris trottinante ? Les deux à la fois. La petite mère Lucie, la "MÉLu", ainsi que l'appelait son unique petit-fils, mon cousin germain. Seconde femme de mon grand-père paternel -dont la première épouse, morte à 40 ans était ma vraie grand-mère -, elle fut donc ma "belle grand-mère".

Presque illettrée, elle ne déchiffrait que les gros titres du journal. Très active, elle s'affairait entre son travail de bobineuse à l'usine de soierie de la Martinette, et son ancien métier de chapelière à ses heures de repos. Prenant ses repas de midi chez ma mère -car elle ne savait faire que son café et sa soupe-, elle fut donc la compagne de mon enfance. Elle rénovait alors les coiffures de ses vieilles amies habitant la campagne ; elle était rémunérée par six oeufs et trois tommes.

Petite fille fascinée par son aspect de vieille femme, j'en oubliais parfois de manger, examinant son menton qui rejoignait son nez quand elle mastiquait. Elle n'avait plus une dent, le cheveu rare, ramené en un minuscule chignon, caché par ce qu'elle appelait une fanchonnette, sorte de toque de lainage bouclé se terminant par deux brides attachées sous le menton. Coiffure d'hiver qu'elle échangeait à la belle saison pour un chapeau de paille noire, mi-capeline mi-canotier. Chaque printemps, il était rajeuni

par une couche de vernis, monté d'un nouveau ruban terminé en noeud, en coque et piqué d'une épingle à chapeau, supposée traverser le chignon pour le tenir en place. Je me demandais alors, vu la dimension de ce minuscule chignon, si cette épingle n'était pas tout simplement entrée dans son crâne.

Paule MARTIN.

#### La tante Canton

La tante Joséphine Canton était l'épouse du facteur qui faisait une tournée de 36 kilomètres chaque jour, à l'époque de la première guerre. Devenue veuve, elle habitait une maison contiguë à celle de mon père.

Elle me terrifiait lorsque j'étais enfant. Toujours vêtue de noir, tablier de satinette, deux jupes superposées et jupon par dessous, le tout muni de grandes poches intérieures. Son austère caraco (corsage) à la mode 1900 était constellé de médailles pieuses et de scapulaires (ensemble de deux petits morceaux d'étoffe bénie). Une pélerine noire lui couvrait les épaules. Elle portait aussi la fanchonnette.

Elle surveillait derrière la fenêtre de sa chambre tous mes faits et gestes d'enfant remuante, et reprochait à ma mère de me laisser trop de liberté pour gambader. Sa chambre, très sombre, était ornée d'images pieuses, le Sacré Coeur de Jésus, la Vierge, et d'un crucifix sculpté dans du buis et taillé au couteau par un artiste local. Plus une toile assez sombre représentant la tête du Christ couronnée d'épines, et qui me faisait froid dans le dos.

Pourtant, je devais lui rendre visite et faire ses commissions. Elle me recevait dans sa cuisine, au plafond bas et toujours enfumé (très parcimonieuse, elle ne brûlait que du bois vert). Quelquefois, me trouvant plus sage qu'à l'ordinaire, elle me récompensait par une tartine de gelée de cassis, qui elle aussi avait un goût de fumée.

Le portrait de ses deux fils morts à la guerre de 14 occupait la place d'honneur dans la cuisine, et j'avais l'impression qu'eux aussi, morts en pleine jeunesse, m'adressaient quelque reproche pour ma vitalité remuante.

Paule MARTIN.

Les dames veuves et les "demoiselles prolongées"

Ce dernier terme est plus flatteur que celui de "vieilles filles" employé couramment et de façon péjorative.

Ces dames, pour oublier leur solitude, s'adonnaient parfois à la boisson, ou se réfugiaient dans la religion.

Lorsque j'étais enfant, j'ai ainsi connu une bonne amie de ma grand-mère, surnommée "la Fine", qui buvait tout ce qui lui remontait le moral. Lorsqu'elle avait épuisé sa provision de vin, liqueurs et autres alcools, elle ingurgitait son eau de Cologne.

Bonne âme, ma grand-mère qui l'aimait bien malgré ce vilain défaut, nous disait : "Mais non, elle ne boit pas d'alcool, elle se saoule avec du café". Une façon comme une autre de comprendre et d'excuser une amie !

Une autre Fine, veuve de guerre, se jetait à corps perdu dans la religion pour oublier ses malheurs. Sa piété ne connaissait pas de bornes. Participant à tous les offices, messes, vêpres et prière du soir, récitant son chapelet à tout va. Elle avait une dévotion particulière pour St Joseph, lui confiant le soin de veiller sur son repas, celui-ci mijotant sur le feu pendant qu'elle était à la messe. Il paraît que ce bon St Joseph n'a jamais laissé brûler les ragoûts.

Paule MARTIN.

Le docteur CAMPOS-HUGUENEY

C'était le fils adoptif d'un certain colonel Louis Auguste Noël Campos Hugueney (né à Bayonne, mort à St Geoire en 1907). Il fut lui-même médecin-colonel et revint à sa retraite dans sa maison, au sommet du coteau de Cabarot, au pied du parc du château de St Geoire -donc, non loin de la maison de mes parents.

C'est tout ce que je sais de lui, mais il m'impressionnait beaucoup, avec sa barbiche grise, sa canne et son allure militaire. Il rendait volontiers service à ses concitoyens, en les faisant bénéficier de son savoir de médecin, lorsqu'il y avait quelques urgences.

Paule MARTIN.

## L'Herboriste

De forte et grande stature, la moustache altière ornant une tête de patriarche aux yeux malicieux, vêtu d'un éternel tablier, coiffé d'une casquette qui tombait sur des sourcils épais, le physique de Genton-Meyer, "l'herboriste", figure pittoresque et vieille souche de la Valdaine, ne passait pas inaperçu.

Célibataire endurci, très économe, ayant un sens très développé des affaires et du commerce, Père Genton-Meyer cachait sous un aspect bourru une érudition rare ; sa voix était fluette et musicale.

Pendant la guerre 14-18, il fut mobilisé dans l'armée d'Orient aux Dardanelles ; il racontait naguère aux chasseurs de St Geoire (alors qu'il était au repos dans une île grecque) que les bécasses en migration s'abattaient sur les terres comme des volées de moineaux.

Doué pour les écritures et la comptabilité, il fut employé après la grande guerre à la gare de St Geoire. Puis, à la suite de déboires, il quitta les VFD pour travailler aux Etablissements Michal-Ladichère à Champet, où il conservait, paraît-il, son sens inné du commerce en vendant, sous le manteau, aux ouvriers et ouvrières : savon, huile, sucre, tabac etc..

Vers les années 30, il quitta l'usine de Champet pour créer sa propre entreprise et devint "herboriste" après avoir contacté les acheteurs potentiels.

Curieusement, Genton était en possession d'un herbier très précis (sur parchemin) de toutes les plantes médicinales poussant dans le Val d'Ainan. Ce qui est certain, c'est que ce n'est pas le Maréchal d'Estrées (1) qui lui procura le précieux document.

X Pour ce négoce, il s'installa dans un premier temps, au quartier de la Bonté, dans les locaux des Soeurs du Rosaire (actuellement LEPAR). Il était également propriétaire d'un logement entre l'ancienne épicerie Charpenne et la boulangerie Guillot, mitoyenne de la maison natale du Maréchal Dode de la Brunerie.(2) Puis, il revint à ses premières amours et occupa l'ancienne gare à la Chaffardière, dont la liquidation par Mr Chevallier, ancien chef de gare, était quasi terminée (3).

1 - c'est le Maréchal d'Estrées qui remit aux Chartreux la recette du précieux élixir.

2 - Maison du Docteur FOUILLOUD-BUYAT-LEHMANN.

3 - Il restait néanmoins des wagons de marchandises, ainsi qu'une locomotive dans le grand hangar (actuellement garage des cars).



Les vastes salles, entrepôts, quais et wagons convenaient parfaitement pour le séchage et le stockage des plantes et feuilles.

C'est ainsi que notre herboriste ramassait et achetait : tilleul, bouillon-blanc, feuilles de noisetier, châtaignier, frêne, reine des prés, armoise, prêle, petit robert, serpolet, marjolaine, queues de cerise, écorce de verveine, marron... etc.

A signaler toutefois que notre personnage se réservait personnellement la cueillette des plantes rarissimes qu'il trouvait en particulier dans les vastes marais de la vallée, ainsi que sur les vieux murs et friches. Il cachait secrètement dans une pièce spéciale, ces plantes extraordinaires qui séchaient ainsi en toute quiétude, à l'abri des regards indiscrets. Après séchage et conditionnement dans des sacs, la marchandise était expédiée sur Voiron et Grenoble.

On racontait dans le village qu'en période de chasse, alors que Genton "ratassait"(4) dans le bois de Basset, il faillit recevoir du plomb par un chasseur un peu "myope" qui l'avait confondu avec un sanglier... !!

Pendant les vacances, la cueillette des plantes et feuilles (5) procurait aux jeunes quelques piécettes dans le but de constituer une cagnote pour la vogue de la St Sulpice.

Pour le seconder dans le ramassage et la manutention, Genton était assisté du fidèle et incomparable Abel Rousset, dit "Babel", issu d'une famille d'agriculteurs de Massieu ; c'était un grand gaillard, qui chaussait du 47 !!, jovial, inoffensif, nonchalant, d'un calme olympien ; il avait une démarche de somnambule et sa tête faisait songer à un "bienheureux". Au cours de la dernière guerre 39-45, il fut désigné pour le STO (6) en Allemagne ; de ce fait, il embarqua avec ses camarades de la Valdaine en gare de Voiron ; mais, se ravisant et après réflexion, il rata volontairement et "in-extremis" le train... !

Pendant la dernière guerre, l'expédition des plantes devint problématique, c'est ainsi que Genton et Babel acheminaient les ballots par les cars VFD qui assuraient les liaisons Pont de Beauvoisin-Voiron, via St Geoire. Ponctuels à l'arrêt central du village, nos compères arrivaient, poussant une charrette à bras, puis hissaient les précieux ballots sur le toit du bus (7), ils grimpaient ensuite sur l'impériale et effectuaient ainsi les trajets à l'air ambiant, couchés sur les balles dans une périlleuse et acrobatique position.

4 - de rat, brasser, gratter.

5 - à l'époque, il n'y avait pas d'allocation chômage et l'on entendait, ici et là : "il n'a pas de boulot, en attendant, il ramasse des feuilles pour Genton".

6 - Service du Travail Obligatoire

7 - le conducteur (généralement, Mr Treille) en profitait pour recharger son gazogène, l'énergie étant le gaz de bois.

Pendant les hivers rigoureux des années de guerre, et bien que roulés dans des sacs de jute, on pouvait les observer au retour de Voiron, quittant leur perchoir à l'arrivée au bourg, couverts de neige et givrés au possible, semblables aux grognards de la retraite de Russie !!

L'entreprise Genton déménagea une ultime fois, car la commune devait y installer les Ponts & Chaussées, puis, plus tard, la perception (ce qui a fait dire, dans le village, qu'on continuait à y brasser des feuilles ...!).

C'est donc, et enfin, au Roulet dans l'ancienne scierie Alloucherie (actuellement menuiserie des Frères Berger) que Genton termina cette épopée ; il ne fut pas remplacé.

Ainsi disparaissait (comme beaucoup de choses) cet antique négoce, probablement victime, lui-aussi, de la marche du progrès et des profonds bouleversements socio-économiques de l'après-guerre.

La légende dit que notre herboriste serait mort de froid sur un TAS D'OR... "Credo quia absurdum"(8). Quant au précieux et séculaire parchemin (herbier), peut-être a-t-il disparu lui aussi dans la nuit des temps.

Notre ami Babel, quant à lui, trouva sur son chemin "Cupidon"(9) et se mit en ménage avec une dame de grande famille qui voulait refaire sa vie avec un "bel homme". Babel, ravi de l'aubaine, lui fit hommage et devint véritablement un bienheureux. Puis, clochardisant, il termina sa vie dans les bras de Bacchus.

Claude MOTTIN-BERGER.

8 - locution latine : "j'y crois parce que c'est absurde".

9 - Dieu romain de l'amour.

PETITS EVENEMENTS DE LA VIE  
SAINT GEOIRIENNE

---

La Rose du Carmel

Une troupe -qui n'était pas la tournée Zepp- passa à Saint Geoire pour jouer une pièce religieuse entre 1931 et 1933. Le spectacle eut lieu en soirée dans la grande salle au rez-de-chaussée de l'immeuble du Leppar, voisine, donc, de la Halle aux Herbes de notre ami Genton, et qui servait de salle de cinéma et de théâtre pour le patronage.

Cette pièce, dont j'ignore l'auteur, était une reconstitution de la vie de Soeur Thérèse Martin, morte à 24 ans au Carmel de Lisieux, après une courte vie faite de simplicité, de foi et de souffrance. C'est ce que retraçaient les différentes scènes de la pièce, qui correspondaient bien à la mentalité religieuse de l'époque, d'autant plus que la dévotion à la jeune carmélite et sa célébrité étaient en pleine gloire : elle venait d'être canonisée en 1925, sous le nom de Ste Thérèse de Lisieux. C'était donc une pièce d'actualité.

La scène qui provoqua le plus d'émotion dans le public fut la dernière, qui représentait l'apothéose de la petite Thérèse. C'était un tableau muet, qui réunissait autour du lit de mort de la jeune fille l'ensemble des acteurs. Y figuraient même quelques enfants de chœur de St Geoire, agenouillés en soutane et surplis sur le devant de la scène, pendant qu'une pluie de pétales de roses tombait des cintres.

Renée & Henri MOREL

### Le labourage de la place

Vers 1932, je crois, la commune entreprit le labourage de la place, pour préparer le terrain avant son goudronnage et l'on put voir le spectacle insolite de deux boeufs tirant la charue devant l'église pour entamer le sol. L'opération dura plusieurs jours. La municipalité avait obtenu de Mr Chollat-Boteville, l'autorisation de déverser les déblais derrière son garage. Or, dans le passé, le cimetière était tout proche de l'église, et à la terre creusée et remuée étaient mêlés des ossements. Le fils de Mr Chollat, Roger, qui nous a confié ce souvenir, se rappelle qu'au bout de quelques jours, de la terre étalée près du garage surgirent des feux-follets -produits, comme chacun sait, par la combustion à l'air libre du phosphore contenu dans les os. Mais sa science, à l'époque, n'allait pas jusque là sans doute ; qui disait "feu follet" pensait à revenant ! En fait, c'est lui qui, très effrayé, ne voulut pas revenir près de cette décharge... Mais en compensation, son père avait trouvé, échappée du tombereau dans l'impasse entre le garage et le salon de coiffure, une pièce de monnaie datant de l'époque de Louis XVI -qu'il a toujours en sa possession.

Henri MOREL - Roger CHOLLAT-BOTEVILLE.

### La transhumance

Je me souviens d'un événement qui a marqué mon enfance. A une époque de l'année que je ne peux déterminer, j'ai vu passer dans la rue du bourg un gros troupeau de moutons.

Ils avançaient, serrés les uns contre les autres, formant une houle de dos grisâtres. On entendait les bêlements qui se confondaient, un piétinement innombrable, les cris des bergers ramenant des transfuges dans la bonne voie. Ces gardiens étaient vêtus de grandes houppelandes et coiffés de chapeaux crasseux et cabossés. Ils donnaient des ordres à des chiens au poil hirsute, très affairés à ramener dans le droit chemin des brebis capricieuses.

D'où venaient-ils ? Allaient-ils dans quelque alpage ou en revenaient-ils . Je ne sais. Mais c'était un spectacle insolite que l'on ne voit plus depuis longtemps.

Paule MARTIN.



## Les courses de côte

Saint Geoire a connu, de 1922 à 1931, entre le cimetière et la route de Merlas, au niveau Le Boucain, par un terrible tournant de Crolard non encore aménagé, une course de côte motocycliste qui faisait frémir de crainte et d'admiration une foule de spectateurs. Et pourtant, ce n'est pas en cours d'épreuve qu'est arrivé l'accident le plus tragique : une année, un concurrent arrivait à St Geoire par Plampalais avec une passagère dans le side-car ; le tournant du Versoud était alors très serré -on l'appelait "l'épingle à cheveux". Maladresse ? Excès de vitesse ? Les deux peut-être. Toujours est-il qu'il manqua le virage et la femme fut tuée. Heureusement la course, en temps normal, avait un déroulement moins dramatique et son tracé rapide, sa forte pente semée de virages, permettaient aux as de s'illustrer sous les yeux d'un public ravi. La remise des prix avait lieu au Café de la Place. Un des derniers vainqueurs s'appelait Jargot. Il reçut une bouteille de champagne et -ce qui fit s'esclaffer joyeusement l'assistance- une parure pour sa femme ! Il y avait peut-être aussi un prix en espèces ; mais ce n'était pas encore l'époque des contrats pharamineux... La journée se terminait par un bal avec le "Valding Jazz", entraîné par Albert Primard (voir la pâtisserie de même nom), employé des Ponts et Chaussées, devenu secrétaire de mairie et figure très populaire à l'époque.

Renée & Henri MOREL.

### Le passage du Zeppelin

L'habitude engendre la banalité. On ne lève plus la tête pour regarder passer les avions de ligne ; d'ailleurs, ils volent trop haut, on ne les entend plus. Les gros avions à hélice sont rares. Les petits avions de tourisme ?... Oui, ils nous intéressent encore ; ils font du bruit, ils ne volent ni haut, ni vite, ils évoluent quelquefois au-dessus du village, ils sont à la mesure humaine.

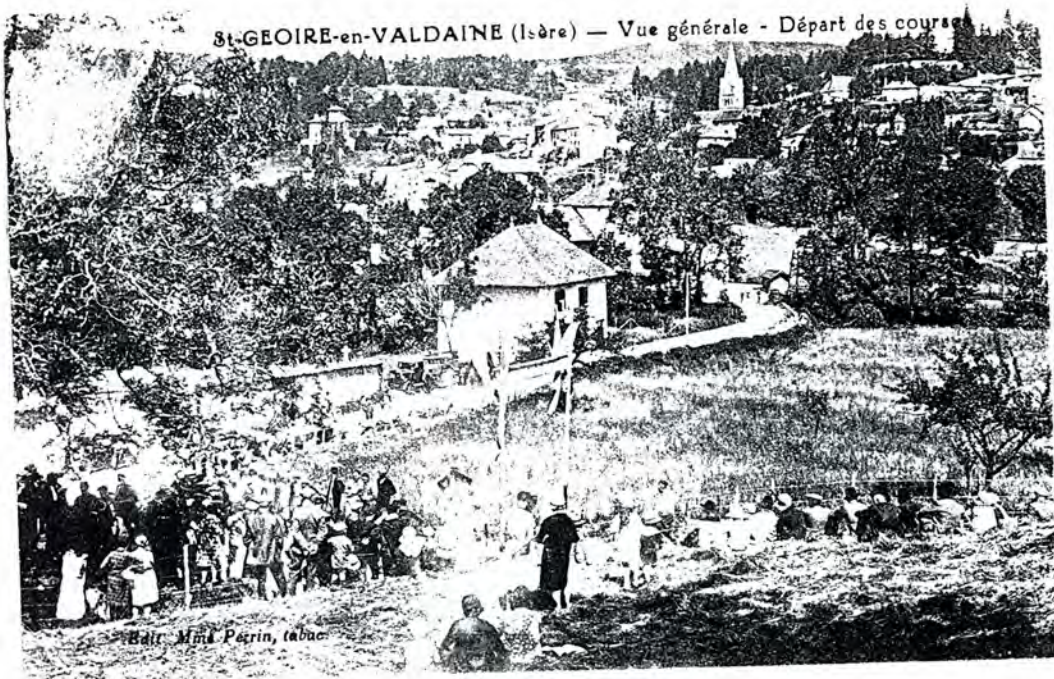
Mais... mais... hommes et femmes, nés après 1937, vous avez été privés d'un spectacle aérien inoubliable.

Dans ces années 30 en effet, vos parents ont pu voir passer, à quelques petites centaines de mètres au-dessus de leur tête, l'énorme et lente masse du dirigeable allemand Graf von Zeppelin : 236 mètres de long ! Vingt passagers disposant d'un vaste salon avec piano à queue, fumoir, bar et deux longs ponts-promenade. Il avait fait son premier vol en 1928, avait effectué en 1929 le tour du monde en 22 jours et à partir du 29 août 1931, inauguré la première ligne transatlantique pour passagers entre l'Allemagne et le Brésil.

Il était basé à Friedrichshafen, non loin du lac de Constance ; notre région était donc dans sa zone de passage. Les habitants de la plaine de Bièvre (et c'est aussi pour moi un souvenir personnel) disposaient d'un long moment pour le voir avancer d'un bout de l'horizon à l'autre. Au-dessus de St Geoire, il traversa le ciel par une belle journée ensoleillée ; sa carcasse métallique étincelait, et il passa majestueusement dans le ronronnement de ses moteurs.

Je vous assure, vous avez manqué un beau spectacle.

Henri MOREL.









### Les cavaliers Djiguites

C'était probablement des Cosaques. La troupe se déplaçait de ville en ville en donnant un spectacle de voltige à cheval. Maintenant, même si pareille démonstration n'est pas quotidienne, le cirque, sous chapiteau ou à la télévision, nous a familiarisés avec les spectacles équestres. Mais en 1935-40, le stade de la Combe ne connaissait pas d'autres manifestations que les matches de football. Aussi, les Djiguites à St Geoire, vous pensez !

Que faisaient-ils donc d'extraordinaire, ces cavaliers ? Ils galopaient droit devant eux, lance en avant, pour cueillir au passage une série d'anneaux suspendus. Ils s'affrontaient au sabre en corps à corps faussement meurtriers. Ils laissaient filer leurs chevaux à toute allure, debout en équilibre sur la croupe. Ou encore, ils se livraient à toutes sortes d'acrobaties, courant quelques pas à côté de leur monture, agrippés aux brides, bondissant sur la selle, passant sous le ventre de la bête et se rétablissant de l'autre côté. Tout cela à un rythme étourdissant qui bloquait la respiration du public.

Les jeunes filles du patronage en gardent un autre souvenir. Ce dimanche après-midi, elles répétaient une pièce de théâtre dans la toute nouvelle salle paroissiale, proche du stade. Soudain, la grande porte s'ouvrit, et apparurent dans l'encadrement un cavalier et sa monture, tous deux fringants, l'un bardé de cuir, l'autre bombant le torse sous l'uniforme coloré. Ils s'avancèrent de quelques pas dans la pièce, le cheval piaffant sur le plancher sonore, tandis que les jeunes actrices poussaient des cris d'effroi et d'admiration... Ainsi, profitant d'un intermède, un des Djiguites, qui avait dû repérer le groupe en répétition, était venu rendre visite à ces demoiselles, sûr de son effet -sinon de son charme ; car (vous allez être déçus), lorsqu'il ouvrit la bouche pour leur faire ce qu'il pensait son plus gracieux sourire, elles s'aperçurent avec consternation, sinon avec horreur, qu'il lui manquait toutes ses dents !...

Renée & Henri MOREL.

### Notre-Dame de Boulogne

A l'automne 1945, les fidèles de notre vallée participèrent au "pèlerinage" de Notre Dame de Boulogne.

C'était une réplique d'une statue de la Vierge, honorée à Boulogne-sur-mer, comme protectrice des marins et sans doute aussi, vu la date et les circonstances, comme Vierge de Paix. Il y en avait plusieurs qui sillonnèrent la France à cette époque.

Saint Geoire alla l'accueillir sur la route de Massieu. C'était une statue imposante, sur un socle en forme de bateau ; l'ensemble était transporté sur une charrette que six à huit hommes hâlaient à l'aide de cordes. La statue et son socle entraient dans l'église sur un brancard porté par des hommes ou des jeunes gens. Un groupe de religieux l'accompagnait, qui organisait les cérémonies, confessait les fidèles. Il y avait une veillée de prières, une messe de minuit ; les gens inscrivaient leurs vœux sur un petit papier et le déposaient dans la barque.

Le lendemain, la Vierge repartit en direction de St Bueil, où un groupe de paroissiens vint l'accueillir vers la Pâle. Elle allait ainsi de village en village, entourée d'une ferveur compréhensible ; après cinq ans de guerre et d'occupation, on revenait de loin, et la foi de l'époque trouvait là son contentement.

Renée, Henri MOREL et quelques autres  
Saint Geoiriens...

LA VIE PROFESSIONNELLE  
A SAINT GEOIRE

---

Gens de maison

A l'époque, c'est-à-dire vers les années 30 à 45, peu de gens employaient ce qu'on appellerait aujourd'hui des "femmes de ménage".

Je me souviens pourtant de quelques-unes, dont Mme Basse qui allait faire le ménage de Mr Guillermin, pharmacien, et une autre, Mme Durand qui allait, elle aussi, le matin, chez Mme Poulet, directrice d'école.

Viennent ensuite celles que l'on appelait "les bonnes", employées à plein temps et demeurant avec leurs employeurs. A Saint Geoire, quelques familles aisées avaient "leurs bonnes".

Les châtelains employaient leur personnel : chauffeur, femme de chambre, cuisinière, jardinier et bien sûr gouvernante pour ceux qui avaient des enfants.

Arrivent enfin les personnes que l'on appelait "les journalières" ; c'étaient les raccommodeuses. Les unes se rendaient à domicile, les autres emportaient le travail chez elles. Elles allaient soit dans des familles dont la femme n'avait pas le temps, soit chez des cultivateurs où il y avait des gros vêtements de travail à maintenir en état.

A cette époque, on faisait "durer" les vêtements. On mettait des pièces aux pantalons, on raccommoait les chaussettes, on retournait les draps... De nos jours, on n'a plus le temps, -autres temps, autres moeurs- on jette, on rachète du neuf pour le plus grand plaisir des commerçants...

Renée & Henri MOREL.

### Petits emplois, petits métiers

A côté des métiers exercés par des Saint Geoiriens ayant pignon sur rue, il y avait autrefois quelques activités soit "officielles", soit privées et itinérantes que je vais m'efforcer de décrire et de faire revivre dans ce chapitre.

#### Le garde-champêtre

Il n'y a plus de garde-champêtre à St Geoire. Pour ma part, j'en ai connu deux : Mr Picard et Mr Queyron. Ils n'avaient pas d'uniforme mais étaient reconnaissables à leur coiffure, un képi, marqué des initiales G.C., et à leur tambour.

C'était le garde-champêtre, en effet, qui transmettait les avis que lui remettait le secrétariat de mairie. Il s'arrêtait plusieurs fois, en particulier sur la place de l'église. Deux roulements de tambour et ensuite : "Avis à la population ! Le maire de St Geoire porte à la connaissance de ses administrés...etc" Deux autres roulements pour marquer la fin de son texte. Et il partait ensuite porter plus loin le message.

C'est ainsi que deux fois, au cours de ce siècle, il a eu la triste mission d'annoncer une déclaration de guerre. Mais aussi sans doute l'honneur de proclamer l'heureuse nouvelle de l'armistice du 11 novembre 1918. Le 8 mai 1945, fin de la seconde guerre mondiale, la TSF a dû largement le précéder.

Renée & Henri MOREL.

Un autre service a beaucoup changé depuis la dernière guerre : le ramassage des ordures ménagères. Les impressionnants camions spéciaux équipés de mâchoires qui happent et compressent les tonnes de déchets du consommateur moderne laissent loin derrière eux le folklorique tombereau de Dolphe Delphin, tiré par un solide cheval conduit par Jean Gobatto. Une grande quantité de déchets ménagers étaient brûlés sur place dans les poêles domestiques, et le ramassage en était réduit d'autant. Les décharges publiques n'avaient rien de "sauvage" et Jean pouvait déverser les ordures sans crainte d'être traité de pollueur communal...



Avant que le goudronnage se généralise, les routes et à plus forte raison, les chemins de campagne, étaient simplement empierrés. Et ce n'est pas seulement "sur la route de Louviers" que l'on voyait des tas de cailloux d'inégale grosseur et qu'il fallait réduire à un calibre plus régulier. Y avait-il à Saint Geoire plusieurs casseurs de cailloux ? Je ne sais ; mais je me souviens d'avoir vu passer, tout courbé par son travail, le Père Monin de Consuoz. Il était vraiment cassé en deux, le regard sur la route au bout de ses souliers. Il faisait quelques mètres, se redressait, observait la direction à suivre, et reprenait sa position en équerre. Il portait sur l'épaule un outil que je m'étais d'abord représenté comme une pioche, mais qui était tout bonnement la massette à long manche avec laquelle il réduisait inlassablement la grosseur des pierres. Nous allions quelquefois le regarder travailler au tas de cailloux de la Martinette. Il portait une paire de lunettes en mica fermées sur les côtés comme des lunettes de soudeur. Quel travail de patience ! Et pour quel salaire ?

Au fil de l'année, on voyait passer de maison en maison, ou s'installer pour quelques heures dans une cour, sur une place, des artisans et commerçants ambulants.

Figure très typique par exemple que ce père Jean Combe. Qui ne connaissait pas Combe le "pattier" ? Pour ma part, comme beaucoup d'enfants, j'en avais peur. D'ailleurs, certains parents ne menaçaient-ils pas les désobéissants : "Si tu n'es pas sage, on te donnera au pattier !". Coiffé d'une vieille casquette, large et difforme, le visage barré d'une moustache grisonnante, le pantalon de velours retenu par une ceinture de flanelle, il avançait d'une démarche inégale en jetant la jambe en avant. Il passait dans les villages avec une charrette tirée par un cheval et criait : "Ho pattes !... Ho pattes!...". Il ramassait non seulement les "pattes" (vieilles étoffes) mais aussi la ferraille, les peaux de lapin, que les particuliers avaient retournées, tendues avec un arceau d'osier glissé à l'intérieur et fait sécher. Il ne les payait bien sûr pas très cher, mais en ce temps-là, dix centimes n'étaient pas à négliger. De plus, il rempaillait aussi les chaises.

Le raccommodeur de parapluies réparait ou remplaçait une poignée cassée, des baleines tordues, une toile déchirée. Son outillage était réduit. Il y a eu par exemple le Père Bertapelle, venu en 1928 d'Italie, où il exerçait déjà ce métier.

Le rémouleur, que l'on appelait également "gagne-petit", poussait devant lui une sorte de petit établi roulant supportant la meule de grès qu'il actionnait à l'aide d'une pédale ; il repassait couteaux, ciseaux et aussi serpes, faucilles, haches. Je n'en ai vu un qu'une seule fois dans mon enfance. Mais il y a peu d'années, un jeune, sans doute chômeur désireux de se trouver "un petit boulot" inédit, est passé dans notre quartier avec l'attirail traditionnel du rémouleur.

Faire aiguïser un couteau se comprend ; refaire une assiette entière d'une assiette cassée nous étonne. A la rigueur, on répare soi-même un saladier ou un plat de service avec un tube de superglu. Cette colle miracle n'existant pas alors, il fallait un spécialiste, qui faisait deux trous face à face sur le bord de chaque morceau, y introduisait une agrafe métallique (un peu comme celles qui retiennent les pages des cahiers), et pinçait le tout après avoir enduit d'un peu de colle la tranche de la cassure. Les agrafes restaient visibles mais la vaisselle était sauvée. Pas étonnant que ce chirurgien de cuisine, ce "raccordeur de faïence et de porcelaine" ait proclamé dans une célèbre chanson d'antan qu'il se faisait fort de raccorder aussi les coeurs !...

Et "le petit marchand" ! C'est sous ce nom qu'il s'annonçait lui-même. Il passait à peu près chaque mois. Son âne tirait une curieuse petite charrette protégée en permanence par un toit en toile de tente. Sur toute la longueur, un côté présentait, tourné vers l'intérieur du véhicule, un éventaire vertical qui offrait aux regards toute sa pacotille. L'autre moitié était un plateau horizontal, à l'extrémité avant duquel il s'asseyait pour conduire son attelage, et qui servait à sa clientèle pour se faire présenter les articles à choisir. Il vendait un peu de tout en fait de mercerie, peignes, glaces, bibelots, verroterie. Je me revois encore les deux coudes sur la planche, les yeux fixés sur l'objet de ma convoitise : "une sainte Vierge" -un chrôme religieux avec un cadre circulaire argenté, qui devait représenter pour moi le sommet de l'art.

Je ne veux pas terminer ce petit tour d'horizon sans vous parler du marché du mardi, où trois marchands de tissus installaient leur grande tente en toile. Il y avait Joseph Gioretti, dit "le petit Joseph", grand-père de l'actuel Mr Commandeur ; les Sailler et les Combet. Un marchand de poissons et de légumes, le père Gladel, qui continuait la vente sur la route du retour en s'annonçant avec sa trompette. Les deux coquetiers de Massieu, Mme Benoit-Cattin et le Père Fagot, avec sa grande blouse de maquignon. Et enfin, le père Ermaurico, qui venait, portant sur le dos, nouée aux quatre coins, sa grande toile à matelas, pleine de chemises de travail, de mouchoirs, de chaussettes... Il venait de Voissant à pied et s'en retournait le soir. C'était une rude époque.

Plus d'un demi-siècle a passé. Ces petits métiers ont disparu. Le rythme de notre vie s'est accéléré ; notre mode de vie s'est totalement transformé et les enfants de maintenant ont la chance de disposer d'une grande variété de moyens de s'informer, de satisfaire leur curiosité, de s'instruire. Autrefois, sauf chez les gens riches, nous ne sortions pas de notre trou... Nos connaissances et notre expérience étaient bien limitées. Il est donc normal que l'observation des gens et des choses qui nous entouraient ait été un prolongement utile de ce que nous apprenions à l'école primaire. La curiosité naturelle à l'enfance nous y aidait et il est normal aussi que ces témoignages d'une époque disparue laissent en nous des souvenirs attendris.

Renée & Henri MOREL.

#### Les coquetiers & les marchés locaux

Comme leur nom l'indique, les coquetiers faisaient le négoce des produits de la campagne : produits de basse-cour d'abord, oeufs, volailles diverses, lapins, cabris ; ils ramassaient également le beurre fermier, les tommes de chèvre ou mélangées. Mais leur commerce s'étendait aussi aux noix ou cerneaux, pommes de terre, pommes et poires et tilleul. Bref, ils achetaient sans grande concurrence dans leur secteur tout ce que les cultivateurs et éleveurs avaient à vendre.

Au début du siècle, tous ces produits étaient portés au marché local, le mardi à St Geoire, le lundi à Pont de Beauvoisin et le mercredi à Voiron. Aussi le bourg était-il très animé le jour de marché.

Entre les deux guerres, avec le développement de l'automobile, ces coquetiers commencèrent à acheter à la ferme, pour les produits lourds, et à faire des tournées en circuit ou dans les hameaux pour le reste : beurre, oeufs, volailles.

Pendant de nombreuses années, un coquetier a passé le mercredi après-midi sur la route D 28, venant de Montferrat, après un circuit dans divers hameaux de la Bâtie-Divisin. Au carrefour du Platon étaient apportés tous les produits fermiers du Mont de Velanne, du Falque et des Egarrières. Tout cela faisait souvent une caisse d'oeufs (cent douzaines !!), cinquante kilos de beurre, dix douzaines de tommes de chèvres, mélangées, et suivant les saisons : cabris, volailles et fruits :

Après cet arrêt important, il continuait sur St Geoire avec encore quatre ou cinq clients. A cette époque, sur sa route et surtout pour le beurre, la clientèle était personnalisée, chaque fermière apportant avec plus ou moins de bonheur tout son savoir-faire à la fabrication et confection de mollettes de beurre, décorées de dessins à la cuillère de bois.

Ce système de vente périclita vers 1935 par suite de l'extension de la vente journalière du lait cru aux diverses laiteries. Le relais de ces commerces fut repris après 1945 par les divers épiciers ambulants qui, dans leurs tournées, ramassaient les oeufs et autres produits de basse-cour. Cela est pratiquement terminé aujourd'hui en 1990 !

Massieu était le pays des coquetiers entre 1920 et 1950; ils étaient trois. St Geoire en avait un, St Sulpice, un également. Après 1950, trois épiciers de St Geoire, un de Massieu et un de St Sulpice continuèrent à acheter les oeufs, jusqu'à ces dernières années, et maintenant la vente directe à la ferme est à peu près le seul débouché... La fabrication du beurre fermier a, sauf exception, disparu depuis 1955 (Bourgeat de Velanne).

Au marché, le lundi à Pont de Beauvoisin, les nombreux coquetiers présents n'avaient pas le droit d'acheter avant neuf heures sonnantes, la vente étant jusque-là réservée aux particuliers.

Autrefois, le lundi matin, sur le chemin de Pont de Beauvoisin, nombreuses étaient les paysannes de Velanne allant faire leur marché à Pont, panier à chaque bras, quelquefois sur la tête dans une paillasse. Elles descendaient ainsi à pied, sur neuf ou dix ou onze kilomètres pour les plus éloignées, leurs produits de basse-cour ou fruits ou châtaignes, qui étaient à peu près leur seule rentrée d'argent. Toujours à pied, elles ou ils remontaient les Côtes avec leurs divers achats. Les plus aisés faisaient le trajet avec cheval et voiture : c'étaient les riches !...

Les Côtes de Velanne n'étaient pas la route actuelle mais un mauvais chemin tortueux, caillouteux, garni d'ornières. Les gens de la Sauge descendaient par l'ancien chemin du Saut du Moulin qui n'était praticable qu'à pied. Et pourtant, j'ai ouï dire qu'une de ces paysannes avait remonté dans son panier une paire de poulets pour dix sous de désaccord : elle en voulait onze francs et le marchand lui en donnait dix !... C'était, je crois, dans les années 1925-1930.

Gilbert GALLIN-MARTEL.



## SAINT GEOIRE AU TRAVAIL

### Avertissement

"Dans les pages suivantes, je vais essayer de présenter un tableau des activités qui faisaient la vie de St Geoire à l'époque de ma jeunesse, entre les années 30 et 45. Cette revue des métiers, basée sur des souvenirs personnels, peut ne pas être absolument complète ; elle a été renforcée, ici et là, à l'aide de renseignements fournis par des personnes qui ont connu les gens, les lieux ou les événements ; elle pourra être utilement comparée à d'autres souvenirs contenus dans ce recueil. De même, ces dates de 1930 à 1945 ne sont pas limitatives : tel métier, tel commerce a pu naître, se développer, se transformer, disparaître, être remplacé, avant et après ces deux dates. Il s'agit donc ici d'une tranche de la vie saint geoirienne, avec parfois des antécédents ou des prolongements, ces derniers nous amenant, dans certains cas, jusqu'à la période actuelle. Une chose, en général, est restée assez stable : les lieux où ces activités se sont exercées. C'est pour cette raison que l'évocation que vous allez lire est faite selon un ordre géographique et par référence aux habitations et aux occupants actuels, pour faciliter le repérage aux non-saint geoiriens!"

x-x-x-x-x-x-x

En tête de liste d'après ce classement, l'hôpital, puisqu'il est le premier établissement à l'entrée du village, côté Plampalais. Certes, il s'agit ici d'une activité collective et non d'un métier individuel, mais il a recueilli tant de vieux Saint Geoiriens qu'il mérite bien d'être cité dans ce panorama consacré au souvenir. Inauguré en 1910, il a d'abord été un simple Hospice de Vieillards, sans service médical proprement dit. Il était dirigé par une religieuse que l'on appelait "ma mère", de la Congrégation du Saint Rosaire -plus simplement pour tout le monde, les Soeurs du Rosaire, dont une petite équipe assurait les soins. Progressivement, à partir des années 50, un personnel de service civil a été introduit, composé de jeunes filles et de femmes du pays qui trouvaient là une embauche appréciée. L'établissement, agrandi à plusieurs reprises, modernisé, "humanisé", passé en Juin 1981 sous une direction et avec un personnel entièrement civils, est devenu "Hôpital rural", puis "Hôpital local" et compte actuellement 161 lits. Il y avait déjà à l'origine des chambres particulières, mais nous sommes encore nombreux à nous rappeler les salles communes propres aux hôpitaux d'autrefois, peu propices à l'intimité, avec leurs alignements de lits qui recevaient vieillards et malades aux revenus plus que modestes, en ces années où l'on était encore loin de la retraite à 60 ans...

A l'autre bout de la vie, si l'on peut dire, et presque en face de l'hôpital, sur le chemin conduisant aux châteaux de la Rochette et de Clermont, dans la maison occupée maintenant par Reine et Maurice Blusset, était installée une sage-femme. A la campagne, les futures mères utilisaient rarement les maternités des villes, elles allaient "chez l'accoucheuse". Que de Saint-Geoiriens et de Saint-Geoiriennes cette brave Madame Falque n'a-t-elle pas aidés à venir au monde ! Je la revois encore sur son grand vélo, et son panier-sacoche noir sur son porte-bagages ! (que voulez-vous, c'est l'image insolite que je garde de cette femme dont on ne parlait qu'à mots couverts devant les enfants...)

Du même côté que l'hôpital, et face à la quincaillerie Pégoud, Monsieur Primard était maréchal-ferrant. Le "travail", sorte de double portique en bois qui maintient les boeufs et les chevaux pendant qu'on les ferre, est resté en place un certain temps après qu'il a eu cessé son activité.

Toujours du même côté de la route, au niveau du café actuel, Monsieur Bonnard-Lapierre était cordonnier. Nous en trouverons quelques autres et Monsieur Auguste Cleyet-Merle, dont les 95 ans conservaient une excellente mémoire, nous disait qu'il avait connu une époque où il y avait 17 cordonniers à St Geoire.

Ce café, maintenant Mâchon du Lavoir, était tenu par Mme Delphin, dont le mari était charron. Cet artisanat a été prospère à l'époque où les agriculteurs étaient nombreux et où il fallait non seulement fabriquer mais aussi entretenir et réparer chars, charrettes et charretons. Lorsqu'il montait les roues de bois à rayons, cerclées de fer, Monsieur Delphin les faisait tremper dans le bassin du lavoir de Plampalais. Les ménagères étaient prévenues quelques jours avant, pour qu'elles ne lavent pas leur linge ce jour-là. Petit détail, mais qui montre la dépendance amicale qui régnait entre les gens d'un même quartier... L'arrivée des tracteurs entraîna peu à peu l'arrêt de la fabrication des lourds chars à quatre roues à bandage métallique. Maintenant dans les fêtes paysannes folkloriques de l'été, une démonstration de montage de roue à rayons par cerclage au feu est une attraction qui attire un public étonné ou nostalgique, selon l'âge... Pour sa part, Marius Delphin, qui avait pris la succession de son père -lui-même entré dans l'atelier paternel à 16 ans- a cessé la charronnerie vers 1948, pour se tourner vers la fabrication de bennes et remorques à roues pneumatiques, avant de monter une entreprise de métallerie-serrurerie près de la quincaillerie Pégoud. Les roues du premier char à pneus proviennent de la voiture de Mr Merle, boucher.







St-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère). - La Place de la Bascule



J. Perrin, tabac, St-Geoire-en-Valdaine



St-Geoire-en-Valdaine (Isère) - La Place de la Bascule



En nous dirigeant vers le chemin des Trois Pierres, la première des deux maisons à gauche avant la descente était celle du père Guiboud-Ribaud (vu notre âge, il suffisait d'avoir 40 ans et peut-être moins, pour être le Père Untel...). Il était à la fois tonnelier et fossoyeur. Mais, si je me souviens de sa deuxième activité parce qu'il était présent au cimetière à chaque enterrement, par contre, je n'ai aucune idée de son métier principal, qui n'a d'ailleurs plus beaucoup de représentants dans notre région. Dans la même maison, la porte à côté était celle de Mr Louis Giroud-Garampon ; venu, après la mort de sa femme, de Consuoz où il était cultivateur, il confectionnait des paniers.

Au bas de la descente, à droite, dans l'angle de deux maisons, encore deux métiers du passé : le père Pichiotino était vitrier et surtout rétameur (on disait : tamagnard). En a-t-il rajeuni des cuillères et des fourchettes, sans parler des fonds de casseroles et des bassines dont il bouchait les trous !

Nous atteignons maintenant le haut du bourg. La maison dont l'entrée surélevée est précédée d'un escalier était celle d'un marchand de chaussures et cordonnier, Monsieur Chollat-Namy, qui fut maire de St Geoire avant la guerre et pendant l'occupation.

Dans l'actuelle rue du 19 mars 1962, les religieuses du Rosaire occupent toujours le bâtiment où celles de l'époque dirigeaient un "ouvroir" ; l'année après le certificat d'études, les jeunes filles peu douées pour "les études" (ce qui signifiait souvent alors obtenir le Brevet Élémentaire d'ailleurs très coté) ou plus souvent encore, celles qui venaient de familles aux revenus trop modestes, passaient pour une somme modique une année, parfois deux, chez "les soeurs". Elles y apprenaient à coudre, à raccommoder, à broder, à confectionner un trousseau et recevaient quelques rudiments d'économie domestique et de comptabilité. Travail le matin et l'après-midi, en suivant le rythme de l'année scolaire. J'y suis, pour ma part, restée un an et nous sommes encore plusieurs à St Geoire à échanger des souvenirs sur ce passage à l'ouvroir. En voulez-vous un exemple ... pas très catholique ? Le matin, à 9 heures, Mère Florentine disait l'office en notre présence, devant une statue de la Sainte Vierge. Déjà nous nous pouissions du coude en entendant, prononcée avec des "r" bien roulés, l'exhortation : "Courage mon âme, car le temps passe et l'éternité approche !". Soeur Marie Edmond, la cuisinière, venait peler ses pommes de terre tout en disant les prières. Et Soeur Colette, notre professeur de couture, était avec nous qui continuions notre travail. Théoriquement, en silence. En réalité, il y avait parfois des distractions. L'une d'entre nous (décédée ; je ne lui porte pas préjudice par ces révélations...) n'allait-elle pas, profitant du "ronron" pieux des trois soeurs, jusqu'à marmotter, en prenant une voix très "rustique" et en feignant de s'adresser à une paire de boeufs imaginaires : "Parpaillon... Pilon... allons !". Nous contenions avec peine un fou-rire.

Une autre fois, nous fûmes si sottes que Soeur Colette nous quitta, se retira à l'étage où, pour nous faire pardonner, nous dûmes monter à genoux en la suppliant et en lui promettant .. que nous ne recommencerions pas. Promesse aussi bien tenue que celle de ne pas descendre dans le petit ruisseau de la Bonté, dont l'eau actionnait la roue de la taillanderie des frères Boulogne, qui ne fonctionnait d'ailleurs plus en 1930. Ils fabriquaient des outils agricoles manuels, pelles, pioches, haches etc.. Une grande roue à aubes entraînait le marteau-pilon et les autres machines nécessaires à la fabrication des outils. Le père fut tué par l'éclatement d'une meule, ce qui perturba beaucoup l'entreprise familiale.

Quelques années plus tard, l'ouvroir fut transformé en un cours ménager où, sous la direction de soeur Marie-Renée, les jeunes filles apprenaient à faire la cuisine et s'initiaient à la comptabilité et à l'économie domestique. Quelques années encore, et après des transformations successives, l'établissement est devenu le LEPPAR (lycée d'enseignement professionnel privé agricole rural).

A la suite de l'ouvroir, il y avait l'entrepôt-herboristerie du Père Genton, à qui nous avons joué aussi plus d'un tour et que Claude Mottin a fait revivre de façon savoureuse. Il mettait ses fleurs à sécher sous "le préau des soeurs" et nous n'étions pas très gentilles car nous nous amusions à cache-cache derrière ses sacs, et même à sauter dessus en écrasant les fleurs...

Un peu plus loin, sous le château de Clermont, les bâtiments qui abritent maintenant l'école maternelle, étaient alors ceux de la gendarmerie (transférée à la sortie de St Geoire sur la route de Voiron en 1977). Face à la gendarmerie, dans une maison bourgeoise visible seulement en façade, de la place de l'église, et sous la balustrade du château de Clermont, était installé le docteur Campos-Huguenet, ancien médecin militaire.

Le second médecin était Mr Laurent Fouilloud-Buyat ; recueillant la clientèle de son père, il occupait la maison natale du Maréchal Dode de la Brunerie, en haut de l'actuelle rue de Verdun. Figure caractéristique de St Geoire : casquette plate, lorgnon, strict et élégant costume trois pièces gris clair, silhouette maigre et droite, démarche rapide.

A la suite de la maison du docteur, une boulangerie-café avec plusieurs occupants successifs, les derniers étant MM. Giroud et Guillaud. Puis l'épicerie de Mme Charpenne, jusqu'au début des années 70 ; enfin, vu côté cuisines, l'hôtel-restaurant Jallamion, devenu l'hôtel du Val d'Ainan, à l'époque de Monsieur Alphonse Varrel, entre 1926 ET 1953.

Son fils Eugène prit la succession jusqu'en 1966. L'hôtel passa ensuite en d'autres mains, avant de revenir à Christian Blusset, gendre d'Eugène, qui en fit "l'Auberge du Val d'Ainan", de 1980 à 1988. Achetée par une société anglaise, gérée pendant deux ans environ par Mr Serge Nicolet, puis fermée pendant deux ans encore, l'Auberge a rouvert ses portes en août 1992, au grand soulagement des Saint Geoiriens, heureux de vois se maintenir cette longue tradition d'hôtellerie et de restauration.

De l'autre côté de la rue, face à l'hôtel, il y a eu quelque temps un bureau de Crédit Agricole et la perception ; il en sera question plus loin. A la suite, la boucherie, dans mon enfance, était tenue par Monsieur Merle Joseph. En plus de la tradition du boeuf gras, dont il est question dans "les fêtes et coutumes religieuses", je garde de lui un autre souvenir. Il élevait quelques vaches dans un pré en bordure de l'Ainan, entre l'abattoir et le moulin. Il allait les traire et pour ramener les bidons de lait, il utilisait deux gros chiens danois qui tiraient un charreton à leur taille ; bien sûr que cet attelage ne passait pas inaperçu, aussi bien que le nom bizarre des deux animaux : Halifax et Kalendouze (je ne garantis pas l'orthographe). Un jour, ils faillirent dévorer le petit chien du notaire, on frôla le drame. A Monsieur Merle succédèrent Pierre Bouvier, Michel Buthion, puis (jusqu'en octobre 1993) Michel Bouvier (sans lien de parenté avec Pierre). La boucherie est finalement la seule activité qui a "tenu le coup" dans cette rue courte et abrupte mais autrefois très vivante.

Derrière la boucherie, dans l'impasse, la maison à l'enseigne "le vieux logis" a été longtemps celle de l'entreprise Elia. Le fondateur, Emile Elia, venu de Suisse à l'âge de 16 ans, était plâtrier-peintre. Son affaire a pris de l'extension et plusieurs de ses descendants -à la troisième génération- maintiennent la tradition du bâtiment, comme peintre, entrepreneur ou agent immobilier.

Quittons un moment le haut du bourg pour aller en direction du Roulet. Sur la droite de la route après le Pont du Versoud, à l'emplacement de la petite villa, il y avait l'atelier de plomberie-zinguerie -on disait alors ferblanterie- de "Mile" Roche (éminent joueur de boules...). Lui faisant suite, les bâtiments de la menuiserie Berger furent d'abord une scierie, exploitée par Monsieur Muret, plus tard boulanger, puis par Aimé Alloucherie, dit "Mémé la Pauche" (Alloucherie suggérait : la louche, en patois "la pauche"). Personnage pittoresque, nous dirions maintenant un tantinet "marginal", il émigra en Haute Provence où je l'ai revu dans les années 60, vendant des cravates sur le marché de Nyons et des environs, tandis que sa femme tenait un café à Vaison la Romaine, où il est enterré ainsi que ses parents. Certains d'entre nous ont connu Mme Alloucherie qui faisait la classe maternelle à Saint Geoire, précisément dans les années 30.

Dans le haut du Roulet, Jean-Marie Jayet installa au début de la seconde guerre un atelier de fabrication de ressorts ; la société JMJ employait à cette époque une dizaine d'ouvriers. Très ingénieux, il avait monté lui-même sa première machine à partir du mécanisme... d'une vieille écrémeuse ! A sa retraite, il plaça sa femme comme gérante. Puis l'entreprise passa à un artisan de Cluses, lui aussi fabricant de ressorts, et la fermeture définitive ne date que de 1988 (décembre).

Retour au niveau du Versoud, côté route de Voiron. L'avant-dernière maison à droite (actuellement maison Bourgarit) a été l'hôtel-restaurant Beauséjour, acheté en 1925 par François Jallamion à Mr Bernerd, son beau-frère. Il y eut deux autres restaurateurs, puis en 1937, Me et Mme Lombard. Celle-ci était surnommée "la mère Pon Tieu" : d'origine alsacienne, elle prononçait à l'allemande son juron favori. Après eux, Lino Biancetto, plus connu sous le nom de Line ; italien, il repartit... assez précipitamment au pays au moment de la guerre de 39-40. Les derniers "patrons" furent Mr et Mme Raymond, et le café-restaurant fut fermé en 1944.

De ce même côté de la route, la dernière installation avant l'actuelle gendarmerie était, entre 1933 et 1955, la laiterie-porcherie Gaillard. Activité modèle, mais haut-lieu de cris et d'odeurs caractéristiques... La création de la laiterie remontait à 1919 par Mr Poncet de Marcilloles. Mr Gaillard la revendit à son tour à la Société Fawer qui l'exploita jusqu'à sa fermeture en 1970.

Enfin, un peu plus loin, aux Rieux, était installée la scierie Cuchet, qui fabriquait des brouettes, des échelles et, m'a dit un ancien ouvrier, jusqu'à 5000 paires de "bois de galoches" par mois. Elle fournissait aussi du bois de chauffage, du "petit bois" d'allumage provenant des tombées du sciage. C'était Jean Gobatto qui, avec le tombereau de "Dophe" Delphin, l'apportait dans les ménages. Tout le monde avait alors son poêle à bois et à charbon, moyen commode pour détruire quantité d'ordures ménagères. L'entreprise s'est arrêtée en 1961 et après une longue interruption, les locaux aménagés abritent maintenant l'atelier de mécanique de Monsieur Bonnamy.



Revenons au "centre ville", en prenant au passage les deux maisons encadrant la salle municipale. La première a été celle d'un notaire, Monsieur Emery. Après lui, sa fille, Madame Lafuma, y plaça comme locataires et gardiennes les demoiselles Gauthier, toutes deux couturières. La deuxième maison, que l'on appelait la maison Heppe, et qui est maintenant la poste, fut celle du jeune Docteur Enjolras, à la fin de l'occupation (1944) et jusqu'en 1952-53. A cette époque, Saint Geoire avait sans doute pour la première fois, trois médecins, les docteurs Enjolras, Fouilloud-Buyat et Boudou; ce dernier, bourru mais efficace, a laissé un souvenir marquant dans la mémoire de ceux qui l'ont connu.

Rentrons dans Saint Geoire-Bourg. Chaque entrée, à une exception près, a été, dans les années 30, celle d'un magasin ou d'une activité commerciale ou artisanale.

"Quincaillerie", annonce toujours l'enseigne de la première maison après la boucherie. Les volets sont clos depuis une quinzaine d'années. Madame Vincent, jusqu'à un âge avancé, a continué le commerce après la mort de son mari. Celui-ci en avait fait vraiment, dans ce domaine de la quincaillerie, un "magasin universel", doublé, derrière l'immeuble, d'un atelier où cet habile artisan forgeait, réparait, transformait et même réalisait à la demande du client toute espèce de petit outillage métallique.

La belle maison suivante, la seule du bourg à avoir quatre balcons sur deux étages, a abrité, au second, un bureau de Contrôle des Tabacs, tenu par Monsieur Delette, et trois commerces au rez-de-chaussée. A gauche, le local du Crédit Agricole du Sud-Est était autrefois le café Gudimard, et Monsieur Gudimard, derrière la maison, avait son atelier de garagiste et de marchand de cycles. Café et garage sont fermés depuis 1968. A droite, Madame Poncet a commencé en 1908 son commerce de mercerie rouennaise -c'est-à-dire toile de Rouen. Plus tard, sa fille Yvette l'a secondée comme modiste, avant d'entreprendre la confection. Madame Poncet prenant sa retraite, son fils Jean, qui travaillait déjà avec elle, a pris le relais en 1946 avec sa femme. Celle-ci devenue veuve, a vendu le fonds en 1985 à Nicole Delphin, qui a arrêté son activité à l'automne 91. Ces 83 ans de commerce continueront-ils à leur tour trouver leur terme ? Oui pour la mercerie-confection. Mais l'activité a repris depuis l'été 93 sous l'enseigne d'un magasin de radio, électricité et appareils ménagers installé par Mr Gaspéroni.

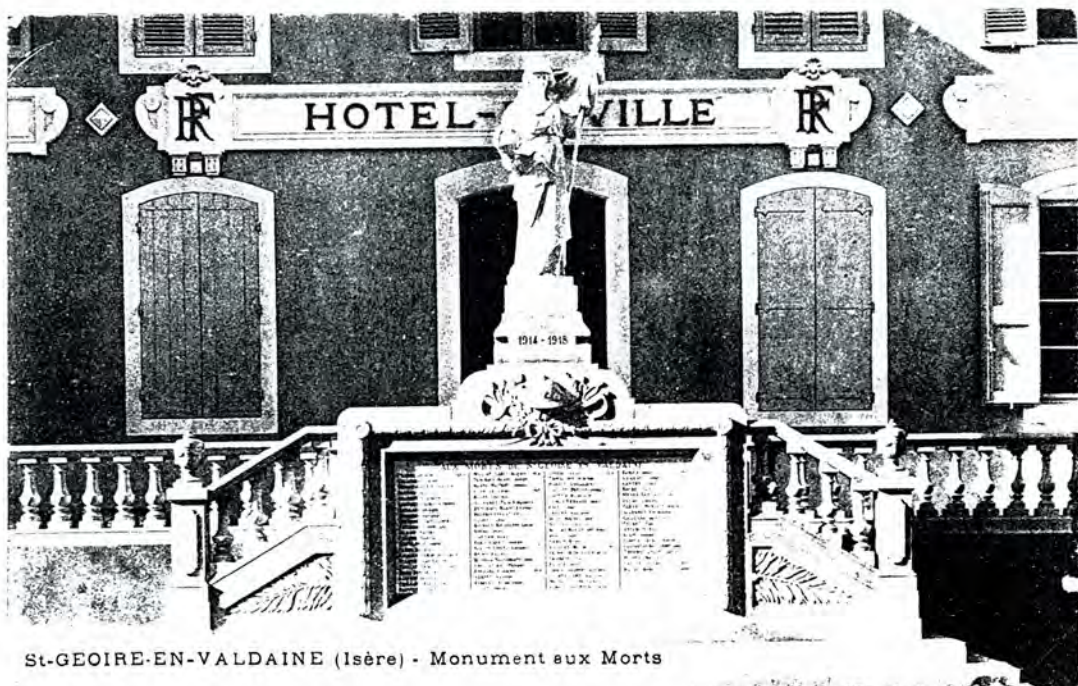
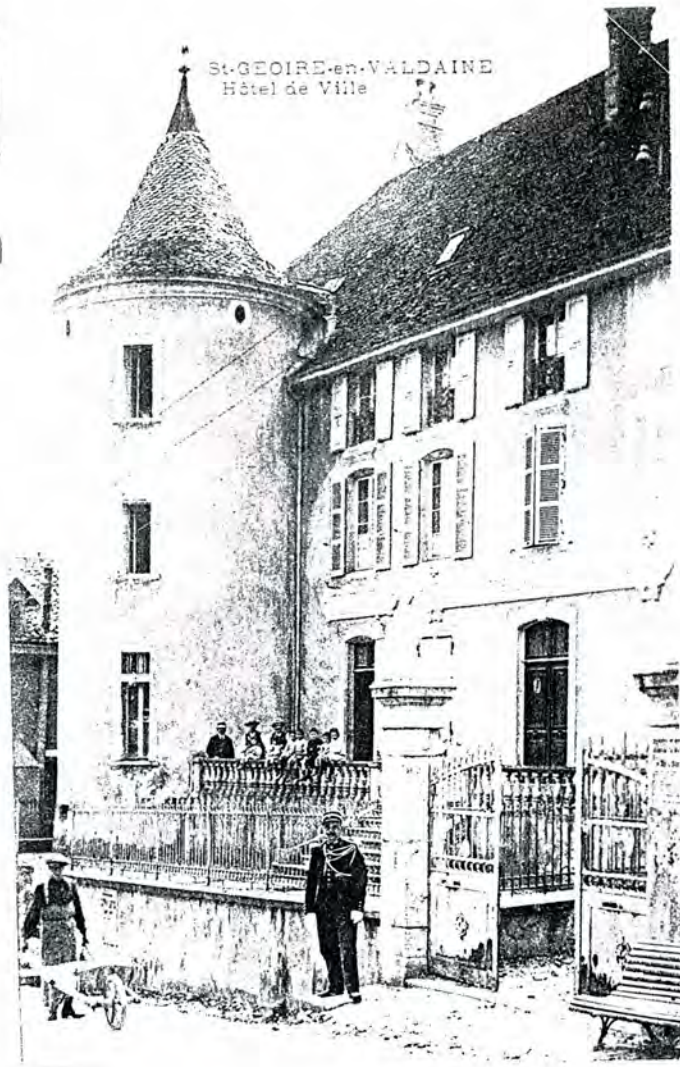
Cette maison Poncet a été construite dans les premières années du siècle sur l'emplacement d'une autre qui était la boulangerie des parents de Madame Poncet. Un four avait été installé au sous-sol et il a été utilisé par Monsieur Muret. Mais le pain était vendu dans la maison voisine. La boulangerie Muret a fonctionné de 1930 à juillet 1945.

Cette maison voisine, c'est aussi celle du café Allier, précédemment café Delphin, son beau-père. Fernand Allier était facteur ; sa femme Marguerite tient toujours vaillamment sa place, malgré ses 87 ans, derrière le "zinc" de ce qui est l'un des trois derniers cafés du bourg, compte-tenu de la fermeture du café Chaize (ex-café Delphin) et de la réouverture du bar à L'Auberge du Val d'Ainan.

Face à l'hôtel de ville, Mr et Mme Gallin-Martel ont pris la succession de Mademoiselle Simon, qui avait aménagé en libre-service l'épicerie de Mr et Mme Assémat, héritiers de Madame Perrin-Bayard -et nous voilà remontés en quelques secondes aux années 30. La mère Perrin-Bayard... Installée dans l'impasse, abritée durant l'hiver par une guérite, elle "brûlait", elle torréfiait elle-même son café. Oh ! comme cela sentait bon quand, à l'école toute proche, nous sortions dans la cour de récréation ! Notre épicière avait une méthode originale pour transmettre sa commande d'oeufs à Mr Benoit-Cattin de Massieu. Il était "coquetier", ramassait les produits de la ferme (beurre, oeufs, volailles, lapins cabris) et les revendait aux particuliers, aux commerçants -jusqu'à Grenoble même. Comme il passait de bonne heure à St Geoire, Mme Perrin-Bayard mettait la veille sa feuille de commande dans un trou du mur et Mr Benoit-Cattin n'avait plus qu'à prendre connaissance de ce billet doux d'un genre spécial et à déposer les douzaines d'oeufs dans l'impasse avant l'ouverture du magasin.

A côté du libre-service, notre vétéran de la première guerre mondiale, Monsieur Auguste Cleyet-Merle -familièrement appelé Guste Merle, ou encore : le Pépé Guste, nous a quittés au mois de janvier 1992, à 96 ans. Venu du bas du bourg (voir plus loin), de 1939 à 1965, il a été ici cordonnier, recevant la lumière par la fenêtre au ras du sol de la pièce légèrement en contrebas de la route qui était déjà sa cuisine, et face à cet Hôtel de Ville dans lequel il a été, à la sortie des années noires, adjoint de Mr Guillermin (pharmacien), président du Comité de Libération Nationale. Quant à sa femme, elle tenait le magasin de chaussures faisant l'angle de l'immeuble et qui avait été auparavant la boutique d'un tailleur, le père Barral... installé d'abord au Boyet (à la place de la maison de Jacky Buisson) ; sa femme confectionnait des chemises d'homme.

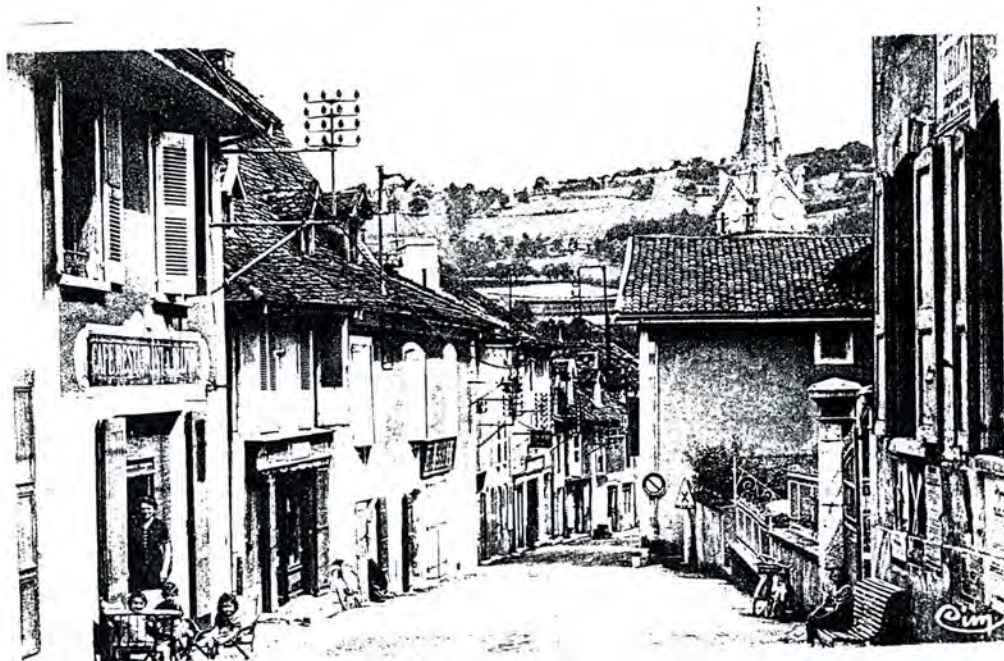




St-GEOIRE-EN-VALDAINE (Isère) - Monument aux Morts



St-GEOIRE-en-VALDAINE - Le Pavoisement pour  
les fêtes du 9 Juillet 1922 - A.M.





Sur cette même façade perpendiculaire à la route, la pharmacie voit se succéder cinq "générations" de pharmaciens, depuis Monsieur Brun-Buisson, bienfaiteur et membre fondateur de l'hôpital, jusqu'aux deux jeunes pharmaciennes actuelles. Mais un lien continu donne aux Saint Geoiriens l'impression que rien ne change : la présence d'Aimé Bouvier. C'est après le drame survenu en 1943 à André Bonnin, alors préparateur de Mr Guillermin, qu'il commença son apprentissage, et depuis lors, il a fait sur place toute sa carrière.

Dans la maison suivante, et jusqu'au printemps 1994, Madame Garcia, coiffeuse, a succédé à Henri Montagnat, successeur lui-même, après avoir été son garçon-coiffeur, de Mr Tivollier. Bel exemple aussi de continuité commerciale. Il y en a d'autres dans cette rue, nous sommes au coeur du village.

Le magasin de fleurs de Madame Mosca occupe ce qui a été autrefois l'unique habitation non commerciale de la rue, l'appartement de Mademoiselle Boffard, dont l'entrée était l'allée de l'ancien cabinet de dentiste de Madame Lebourg (transféré fin 91 à la zone artisanale de la Martinette).

La vitrine et l'entrée de l'appartement de Félix Cavagna correspondent à un magasin de radio-électricité qu'il a occupé à partir de 1945. Avant lui, il y avait là un deuxième tailleur, le père Gaillan ; sans doute bon artisan, mais un jour, à un client se plaignant d'un pantalon "qui tombait mal", il donna cette explication... rassurante : "Ne vous inquiétez pas : dans quelque temps, ça fera le bonnet" -l'écrasement du pli au genou...

La boucherie Carron occupe la place d'une ancienne épicerie, une succursale de ce que l'on n'appelait pas encore une "chaîne" de magasins, la Société Economique d'Alimentation -dont la devise était : "à panier lourd, dépense légère". Les gérants ont été successivement Messieurs Constantin, Vincent et Bouvier (les deux derniers sans rapport avec la quincaillerie et la boucherie du même nom). Mais les plus anciens Saint Geoiriens se souviennent que ce fut, à l'époque de la guerre de 14-18, le Café Marron, que les gens du pays appelaient, avec un respect mêlé d'un peu d'ironie, le "Café des Soyeux", parce que c'était là que se retrouvait le "gratin" de l'industrie de la soie dans la vallée de l'Ainan.

Et nous arrivons à un magasin dont la fermeture relativement récente a attristé tout le monde : celui de Madame Giroud-Capet, qui avait succédé à madame Primard - je ferais mieux de dire : celui de la Nénette succédant à la Zab, décédée en mai 93. Combien de Saint-Geoiriens, combien de touristes ont fréquenté pendant des années ce petit magasin de souvenirs où, du plancher au plafond, on trouvait de tout : bijoux, colifichets, parfums, livres, cartes postales et papeterie, jouets, stylos, réveils et j'en passe. Avant cette petite caverne d'Ali-Baba, il y a eu un autre commerce alléchant, puisque ce local a été celui de la pâtisserie Primard jusqu'en 1932.

Les deux entrées suivantes avant la boulangerie Troille avaient vu disparaître, entre 1931 et 1935, deux de leurs commerces : la mercerie Crapiz (local auparavant occupé par Mademoiselle Rosa Blanc-Mathieu, modiste, qui laissa son commerce quand elle devint Madame Brigard), et l'épicerie de Madame Bandol, qui cessa son activité quelques années avant sa mort ; sa nièce, Mademoiselle Marie Martin, vint s'installer à sa place. On l'appelait la "tricoteuse" ; elle était très certainement la première et la seule à St Geoire à tricoter des bas avec une machine spéciale, dont on entendait en passant le cliquetis caractéristique.

De l'autre côté de la rue, à la suite de l'Hôtel de Ville, "Ric" (Frédéric) Reynaud avait son atelier de menuiserie, qui, après lui, a servi de magasin à Joanny Rousset, électricien - dont le père, Félix, a sans doute été le premier électricien à St Geoire. Le local a ensuite été utilisé comme dépôt et vitrine d'exposition pour le commerce des dames Primard et Giroud-Capet - signe que la petite caverne débordait de richesses... Il a été quelques années de nouveau un magasin de matériel électrique, mais orienté - progrès oblige - vers radio, télévision, hi-fi. \*

De la musique à la gourmandise, il n'y a qu'un pas. Nous voici à la pâtisserie, rénovée et embellie encore récemment. En soixante ans, elle a eu quatre occupants successifs : ce sont, en remontant les années, Messieurs Germain, Teillon, Claude Guiboud-Ribaud, et enfin, son père, Jean (lui-même fils du boulanger dont il sera question plus loin). Je dis "Messieurs", mais en fait, dans ce commerce comme dans celui de la boulangerie, on voit surtout les femmes (la chanson ne dit pas : "le boulanger a des écus...") Les anciens Saint-Geoiriens se souviennent certainement de l'une d'elles, Georgette (épouse de Jean), qui avait une forte personnalité.

\* Il sert actuellement de dépôt de matériel et de vitrine d'exposition, le magasin lui-même ayant été transféré dans la maison Poncet.





A. Mollaret, Grenoble

St-GEOIRE-en-VALDAINE — La Place et les fêtes du 9 Juillet 1922 - A.M.







C'est donc Jean Guiboud-Ribaud qui a ouvert ce magasin au début des années 30, après la fermeture de la pâtisserie Primard. Auparavant, cette grande maison était un hôtel, l'hôtel Perrin, que Monsieur Michal-Ladichère acheta afin d'en faire des logements pour ses ouvriers.

Dernier immeuble avant la place : à l'angle de la petite rue, il y avait une deuxième quincaillerie, tenue par Joseph Cathaud, (qui était aussi marchand de cycles) ; il a eu deux successeurs, Messieurs Déras et Mazuir. Puis le magasin, après une interruption, a été transformé en salon de coiffure, tenu successivement par Mme Brigard, puis par sa fille Pascale, avant de devenir le salon "Chris".

Entre pâtisserie et quincaillerie, au fond de cette même petite rue, on trouvait le café du Père Gallien. Mal placé ? Non. Tous les petits cafés d'autrefois avaient leur clientèle. Et ce Père Gallien était en même temps... cordonnier.

A droite du café, et donc aussi derrière la pâtisserie, se trouvaient encore -et se trouvent toujours- les entrepôts de l'épicerie Chamard-Boudet. Comme Madame Perrin-Bayard, Monsieur Boudet lui aussi torréfiait son café : assis devant son brûloir, il tournait et tournait patiemment la manivelle qui portait la boule creuse et percée où le café peu à peu passait du vert au brun luisant -et tout le quartier en était parfumé.

Faisons maintenant le tour de la Place de l'Eglise, en partant précisément de ce qui a été le Café de la Place, devenu à l'automne 1992 le Casino. Il était tenu par François Delphin et sa femme. Son originalité, c'était son billard. La grande table au tapis vert, entre la hure de sanglier au-dessus de la porte de la cuisine et le ratelier de "queues" accroché au mur opposé, trônait au milieu de la salle, prenant la place d'une dizaine de clients ! Il faut croire que les consommations des joueurs compensaient cette perte. Autre compensation : à l'époque, la plupart des propriétaires de cafés entretenaient un jeu de boules (en fait, deux jeux, juxtaposés). On ne jouait pas à la pétanque mais à "la longue", à la Lyonnaise... sur des terrains soigneusement délimités, sablés et nivelés. Ces jeux assuraient une clientèle fidèle aux cafetiers ; ceux-ci prêtaient même des boules aux joueurs qui les choisissaient sur un rayonnage installé dans un coin du café. C'étaient alors des boules à clous (une sphère de bois "blindée" de clous à tête ronde). Les premiers joueurs fortunés qui s'achetèrent des "intégrales" n'étaient pas peu fiers. Le cafetier livrait sur place les boissons.

Et le récit des exploits (quelqu'un n'a-t-il pas dit : "un carreau parfait est un miracle de balistique" ?...), aux derniers verres bus au café après la partie, égalait sans doute ceux des chasseurs, dont les meilleurs "fusils" venaient aussi se désaltérer autour des tables. En l'absence d'autres distractions, les cafés, plus nombreux que de nos jours dans les villages, étaient des lieux de rencontre privilégiés (il y en eut jusqu'à vingt de Plampalais à la Gaieté, dont la moitié avec des jeux de boules).

A côté du café (local de la Caisse d'Epargne), il y a eu successivement trois commerces : le magasin de tissus de Monsieur Romain Boffard, puis une épicerie, succursale de l'Etoile des Alpes, tenue par Madame Guétat, mais qui a peu duré ; et enfin, quelques années après, un magasin de cycles, vélos et motos, avec Monsieur Tivollier (fils du coiffeur). Peut-on à son sujet citer deux anecdotes ? Dans son enfance, il grimpa, dit-on, en haut du clocher en utilisant le câble du paratonnerre... Plus tard, devenu aviateur, il lui arriva de passer au-dessus de St Geoire en rase-mottes... Ces exploits n'ont sans doute pas été étrangers à sa popularité auprès de ses jeunes clients.

L'immeuble suivant, qui termine ce premier côté de la place, était occupé au début des années 30 par une dame très "bon chic bon genre", Madame Pilloud, veuve d'un capitaine de cavalerie. Cet immeuble est devenu vers 1935 la propriété de Joseph Anselmetto, plâtrier-peintre à la Gaieté. Son fils Dominique se maria, prit la direction de l'entreprise de plâtrerie-peinture et vint s'installer dans la maison nouvellement acquise. Il fit bâtir dans cet angle du deuxième côté de la place un entrepôt-garage avec habitation à l'étage. Dominique travailla d'abord comme son père en équipe familiale avec ses deux frères, ses deux oncles (l'un d'eux était mon père) et aussi sa soeur (voir l'article : "souvenirs de mon quartier, la Gaieté). Ils furent remplacés peu à peu par d'autres ouvriers. L'entreprise a cessé en 1974-75.

Disparus également, et dès avant la seconde guerre mondiale, la petite agence de la Banque Charpenay, et quelques années plus tard, le magasin qui lui succéda, situé à l'angle droit du grand corps de bâtiment formant toute la seconde façade de la place ; dans ce magasin, Monsieur Ailloud réparait et vendait des poêles à bois et à charbon.

St-GEOIRE-en-VALDAINE — Le Bourg





St-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère). - La Place



Perrin, Tabacs, St-Geoire-en-Valdaine (Isère)

St-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère) — Place de l'Eglise



San. M. Perrin, Tabac



Au-dessus du garage actuel - toute cette partie d'immeuble a été rénovée- habitait celle que l'on appelait familièrement "la Tatie Garampon". C'était une demoiselle courte et ronde, toujours coiffée d'un béret, et d'autant plus connue qu'elle était couturière à domicile. Très fine ouvrière, pour les "grands mariages" elle habillait les femmes de la noce. Mais les journées de travail étaient coupées de pauses-café, et agrémentées de conversations au cours desquelles la Tatie colportait les ragots du village, si bien que le jour du mariage, il arriva une fois que la fine couturière, prise par le temps, vit partir à la cérémonie sa cliente avec une robe simplement à moitié faufilée.

A sa suite, et au rez-de-chaussée, il y a eu à partir de 1932-34, le salon de coiffure de Madame Joséphine Rousset - pour tout le monde "la Fifine" (décédée en mai 1993). Il a déjà été question de son mari et de son beau-père, tous deux électriciens ; son fils avait maintenu la tradition en y ajoutant la forme plus moderne du chauffage électrique.

Son appartement, reconnaissable au perron de trois marches, occupe l'emplacement de l'ancien bureau de tabac de St Geoire, tenu par Madame Perrin - la tabaquine, ou encore : la mère Perrin tabac, pour la distinguer de l'épicière. C'était une femme courte et un peu trapue ; on aimait bien aller chez elle ; elle était drôle et n'engendrait pas la mélancolie. Quand avec son franc-parler bien connu, elle avait lâché quelque blague, elle terminait en s'esclaffant : "Riez ! Mais riez donc !". Le débit de tabac étant en même temps bureau d'enregistrement, elle utilisait pour l'aider dans ses écritures les services de Jean Baruy. Sérieusement handicapé par une paralysie déformante d'un bras et d'une jambe, il claudiquait péniblement en s'appuyant sur sa canne ; mais ses misères ne l'empêchaient pas d'avoir lui aussi l'esprit blagueur et la langue bien pendue.

A côté du bureau de tabac, une deuxième boucherie, la boucherie Gros, tenue ensuite par Mr et Mme Rolland, avant de passer en 1938 à Mr et Mme Billiémas, qui ont pris leur retraite sur place et fermé le magasin en 1979. A leur droite, le Casino avait ouvert ses portes en octobre 1930, avec Mr et Mme Morel, remplacés en 48 par Mr et Mme Vallin, jusqu'en 1971. Transformé depuis plusieurs années en libre-service, c'était une des multiples succursales de la plus importante société d'alimentation du Centre et du Sud-Est de la France, fondée par Geoffroy Guichard, le "père" du stade Geoffroy Guichard de St Etienne, bien connu des amateurs de foot-ball.

La devise de la maison était d'ailleurs ambitieuse : "Je suis partout, je vends de tout". Le montant de chaque achat était inscrit sur un "carnet boni" individuel ; les achats du mardi donnaient droit à double ticket ; à la fin de chaque mois, le gérant faisait le total. A raison d'un ticket par franc, le client (qui d'autre part découpait des tickets sur certains produits) se faisait une réserve qu'il échangeait contre toutes sortes de primes. Avec ce système, certaines familles se sont littéralement équipées en vaisselle, lingerie et autres objets usuels. Cette pratique du ticket-prime, utilisée aussi par d'autres sociétés, a été officiellement supprimée depuis un certain nombre d'années.

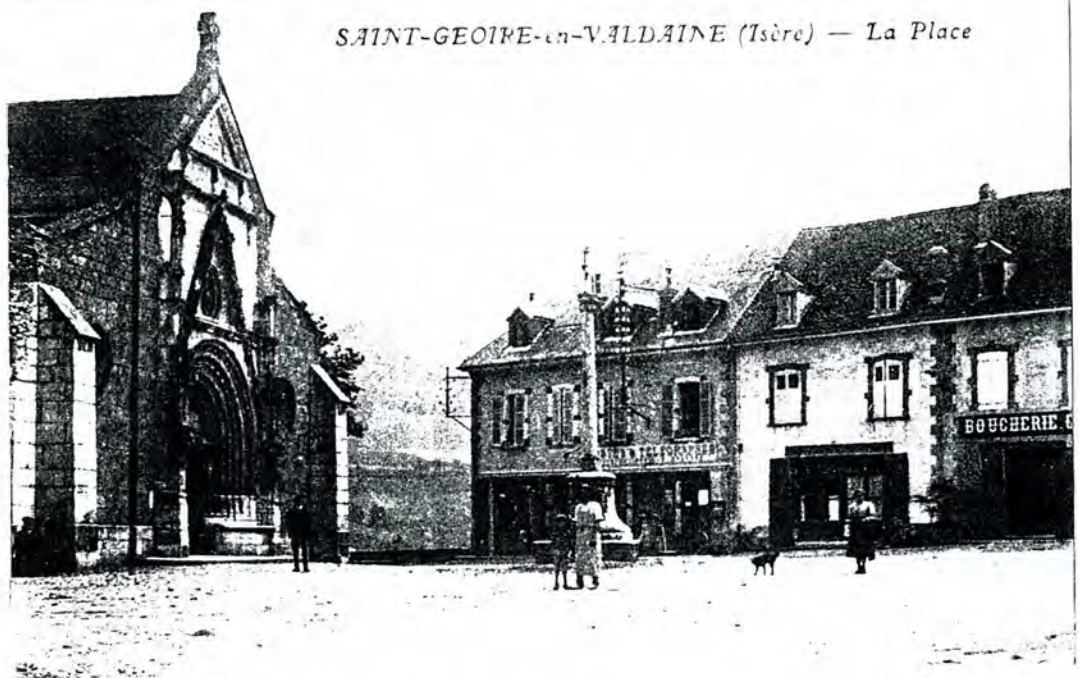
Là où il y a maintenant le Crédit Agricole, c'était le bureau de poste, avec comme receveur Monsieur Rivoire, puis Monsieur Gueydon et enfin Mademoiselle Lacroix. C'était encore le temps des facteurs en pèlerine et képi, avec grand sac de cuir et bicyclette, et celui des demoiselles des Postes casquées et manipulant avec dextérité les fiches d'appel téléphonique devant leur standard.

Le dernier commerce près des jeux de boules et de leurs vieux platanes, était le magasin de modiste (et d'accessoires funéraires) de Madame Crébier. Après elle, sa belle-fille tint quelques années un salon de coiffure ; son fils Raymond, sculpteur sur bois, y exposa ses travaux et en fit son magasin de vente ; son atelier était au sous-sol -en fait, un rez-de-chaussée, comme toutes les installations de même niveau, de ce côté de la place qui domine les jardins -ou ce qu'il en reste. Enfin, après la mort de Madame Perrin, ils prirent en charge le débit de tabac, complétant leur commerce par la vente de souvenirs et bibelots, comme Madame Primard.

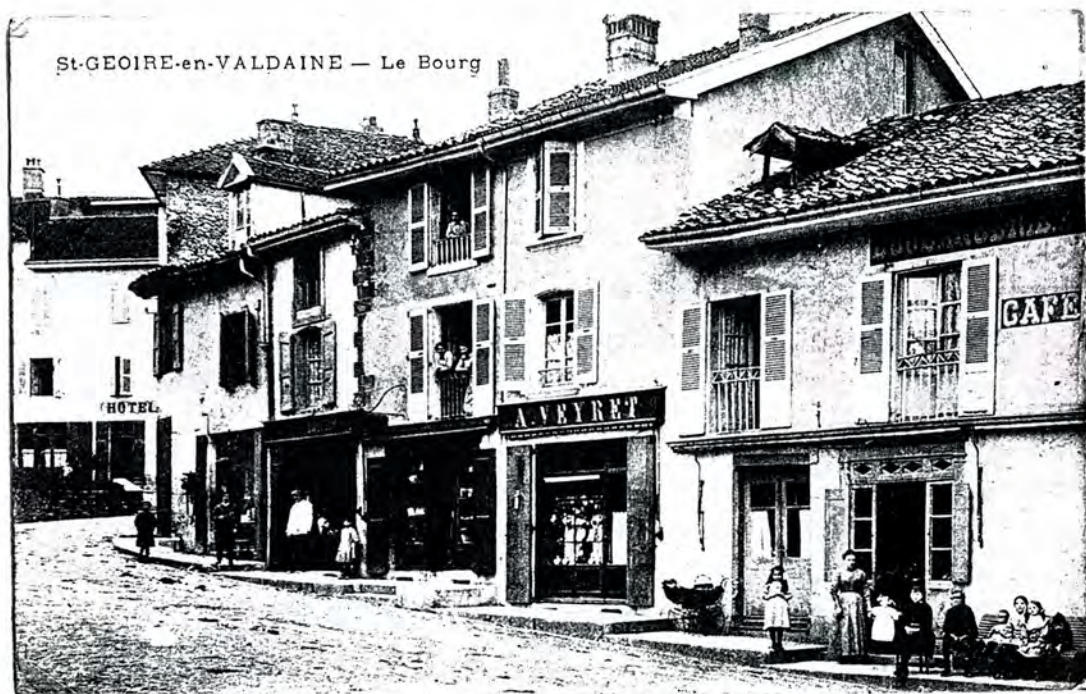
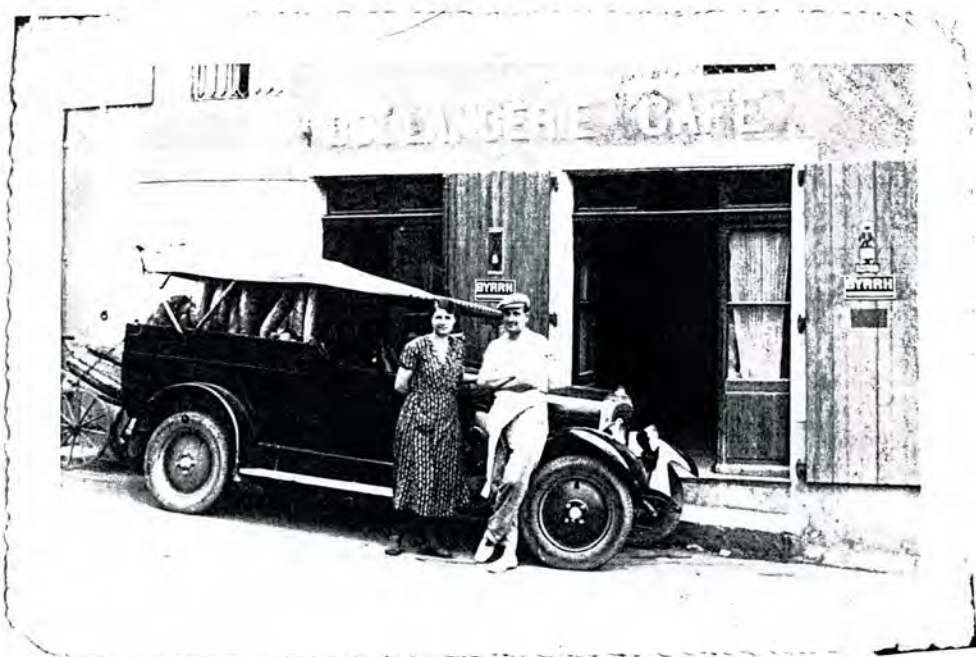
Reprenons la descente de la rue, pour trouver l'unique boulangerie qui subsiste à St Geoire. Elle a vu se succéder une demi-douzaine de boulangers-cafetiers, mais les Saint-Geoiriens d'un âge certain se souviennent du père "Glode" (Claude) Guiboud-Ribaud -qui pétrissait encore à 84 ans- et de sa femme Françoise, puis de leur fils Louis et de sa femme Rosa. Cette génération de boulangers a été la dernière à brasser à la main la pâte dans le pétrin et à cuire le pain jusqu'en 1957 au feu de bois -ces fagots de branchages que les paysans fournissaient tout au long de l'année, par centaines, contribuant ainsi tout naturellement au nettoyage et à l'entretien des forêts.



*SAINTE-GEORGES-en-VALDAINE (Isère) — La Place*









La boulangerie, l'épicerie (et depuis 1980 débit de tabac) Chamard-Boudet, et le magasin de chaussures, tous trois en place avant 1930, donnaient à cette partie de la rue la marque d'un temps immobile. La marchande de chaussures, Madame Chollat-Namy avait pris la succession de sa tante, Madame Gauthier, dont le mari Henri avait succédé à son père, Benoit Gauthier ; tous deux étaient aussi cordonniers. Il n'y a plus de cordonniers à Saint Geoire : les chaussures, comme les Kleenex, après usage, ça se jette... Et voilà que Madame Chollat elle-même a vendu son fonds de commerce, qui est devenu le nouveau salon de coiffure de Madame Garcia.

Continuons la descente. Une partie de l'étude de notaire a pris la place de la vitrine et de l'atelier de Monsieur Joseph Chollat-Boteville : c'est le quatrième local que nous rencontrons, consacré au commerce de la bicyclette, véhicule bon enfant, silencieux et tranquille, au rythme d'une époque qui n'était pas encore trop trépidante. Il y avait pourtant déjà quelques pétaradantes Terrot ou Monnet-Goyon, des noms bien de chez nous, n'est-ce pas ?

La deuxième partie de l'étude du notaire a une histoire un peu compliquée : elle abrita d'abord la perception, transférée vers 1935 en face de l'hôtel Varrel et de l'épicerie Charpenne. Dans le local ainsi libéré, un dentiste, Monsieur Prudhon, aménagea son cabinet pour des permanences qu'il assurait chaque mardi, jour de marché. L'installation ne pouvait qu'être assez sommaire. (A ce propos, je me souviens qu'un autre dentiste a aussi tenu des permanences quelque temps, précisément à l'hôtel Varrel, au tout début des années 30, et que le patient était tout bonnement assis... sur un fauteuil Voltaire). Ensuite Madame Carmen Chollat, belle-fille de Monsieur Chollat-Boteville, s'y installa comme couturière et marchande de tissus. Puis ce fut une crèmerie (Chollat-Rat et Vialle), remplacée ensuite par l'horlogerie Noussant tandis que la crèmerie allait s'installer deux magasins plus bas, à la place de Monsieur Noussant. Vous vous y perdez ? Ça ne fait rien, notez simplement que cette instabilité (qui déborde largement l'année 1945) est en même temps la marque d'une certaine vitalité commerciale.

Magasin suivant : Gérard Chollat, traiteur (décédé en mars 1994). Il occupe l'emplacement de la charcuterie de son grand-père, Jean-Louis Chollat-Rat, qui fut la plus achalandée de Saint Geoire. Le fils de Jean-Louis, René, et son autre petit-fils, Jean-Claude, continuèrent son commerce, mais l'activité de la charcuterie s'est transportée progressivement à Plampalais - où Monsieur Borja a repris l'affaire comme traiteur. Il n'y a donc plus de charcutier à St Geoire, mais deux bouchers-charcutiers.

Les assurances Drevon-Gaud, c'était dans notre jeunesse le magasin de "la Jeanne" Giroud avec sa papeterie, ses missels, ses chapelets, ses "images saintes", tout un étalage attirant et mystérieux offert, comme une annexe de l'église, à nos yeux ingénus..

Il y a ensuite un local inoccupé (récemment racheté). C'était autrefois l'horlogerie Veyret (après lui, nous venons de le voir, tour à tour horlogerie Noussant et crèmerie Vialle). Monsieur Veyret travaillait sous les yeux des passants, derrière sa vitrine ; coiffé de son petit béret rond, une loupe encastrée dans l'orbite, il fouillait les entrailles des montres et des réveils, dans le tic-tac innombrable des pendules et des cartels accrochés aux murs.

L'entrée de l'appartement de Madame Béthoux et le café de Nicole Budillon-Rabatel correspondent à ce qui était la cuisine et la boulangerie-café Bonnin. La boulangerie a fermé depuis longtemps, le café s'est maintenu, devenant aussi restaurant, animé pendant de nombreuses années par "Dophe", qui était maquignon et marchand de bois et charbon, et Maria Delphin, parents de Nicole, qui a abandonné la restauration.

Le reste de la rue, à la suite du café et du même côté, est maintenant sans aucune activité. Il y avait autrefois, face à l'extrémité du garage, un artisan dont le métier était associé au travail des usines de soierie : Monsieur Bourdet était peignier, c'est-à-dire qu'il contrôlait et rectifiait, à domicile, les "peignes", éléments du métier à tisser dont le rôle est de plaquer le nouveau fil contre le précédent.

Le commerce suivant (local racheté par Mr Perrin) était la charcuterie de Monsieur Aimé Giroud. Elle avait commencé avec son père en 1875 ; lui-même la fit valoir à son tour. Après sa mort prématurée, sa femme continua pendant trois ans, aidée par son beau-père, qui avait dû prendre la relève de son fils. Cela dura jusqu'en 1930, et après une courte gérance d'un an, le magasin fut fermé définitivement.

La maison suivante, à l'entrée de l'impasse, était la menuiserie Giroud, le père (Narcisse), puis les deux fils, Camille et Lucien, relayés ensuite par Narcisse, le petit-fils. C'est Lucien et son père qui ont exécuté, au début du siècle, le beau travail d'ébénisterie qui, au seuil du choeur de l'église, à gauche sous le crucifix, entoure le grand médaillon blanc représentant la remise du Rosaire par la Vierge à Saint Dominique.



SAINTE-GEOIRE-en-VAL (1-24) — Le Bourg

*Cim*  
COMBIER J.P. MACON



St-GEOIRE-en-VALDAINE : Bas du Bourg





Dans le tournant, en contrebas de la route, l'atelier de maréchal-ferrant de Pierre Meunier voyait défiler boeufs de labour et chevaux de trait, tandis que sa forge répandait dans le quartier des odeurs de corne brûlée. Quand il avait ferré les chevaux de Joseph Drevon de Champet, il leur donnait une bonne claque sur la croupe, et les deux bêtes redescendaient seules. Inutile de vous dire que les gamines comme moi se sauvaient quand elles les entendaient.

Après Pierre Meunier, Maurice Anselmetto, qui avait en 1938 racheté le fonds de "Mile" Roche au Roulet, reprit les locaux, propriété de ses parents, et en fit son atelier de plombier-zingueur, précédemment installé à quelques mètres de là, derrière la maison d'André Brestaz. A côté de Pierre Meunier vivait (avec son mari Louis, ouvrier chez son frère Joseph, puis son neveu Dominique Anselmetto, plâtriers-peintres), ma tante Marie Anselmetto qui était couturière.

Dans la maison de Mademoiselle Betty, au premier étage, Madame Marie Burlet-Parentel a exercé deux activités fort différentes. Elle vendait des parapluies "Revel" et des galoches montées à Lyon par Joseph Massot (frère de Lucien Massot père, fondateur de la scierie des Rieux) ; une petite vitrine exposait sa marchandise, mais il n'y avait pas de magasin proprement dit. D'autre part, c'est elle qui a tenu la première agence à St Geoire du Crédit Agricole. Pas de bureau spécial non plus : une table dans sa salle à manger, et quelques registres pour inscrire les opérations de dépôt d'argent et de demandes de prêt -qui étaient examinés par une commission de paysans qu'elle réunissait chez elle. Cette agence se transporta ensuite dans le local situé près de la boucherie Bouvier, et qui fut, au moment de la guerre et de l'occupation, la perception.

Attenant à la maison Betty, celle de Monsieur Claudius Thermoz. Après avoir été un temps chauffeur de la SAMILA (société anonyme Michal-Ladichère), il fut, à partir de 1935, matelassier comme son beau-père, Monsieur Pierretton, dont le premier métier avait été galocher, c'est-à-dire monteur de galoches, la chaussure sonore et peu coûteuse, intermédiaire entre le sabot de bois et le brodequin de cuir. Ne souriez pas : les galoches des écoliers de 1930, c'étaient les baskets des enfants de maintenant... Quant au matelassier, il travaillait à domicile, et au grand air : il lui fallait de la place pour installer sa cardeuse qui "débourrait" et assouplissait entre ses pointes métalliques la laine des matelas tassés par l'usage ; et aussi pour dresser sur des chevalets le cadre de bois sur lequel, à l'aide d'une forte aiguille recourbée,

il cousait le nouveau matelas et donnait forme à la laine emprisonnée entre les deux toiles. C'était lui aussi qui remplaçait les ressorts avachis des sommiers en bois et retendait le treillage compliqué des cordes qui les maintenaient en place. Une grande partie de ces travaux se faisait à l'extérieur, et c'était un spectacle qui excitait évidemment la curiosité aussi bien des grandes personnes que des gamins. Et maintenant ? Maintenant, le matelassier se fait rare car chacun peut réclamer : "Je veux mon Epéda !".

De ce côté-ci de la route, dont une partie assez longue est occupée par le mur de la propriété Dugueyt, il n'y a plus d'activité commerciale ou artisanale avant la Gaieté -mis à part les entrepôts Brestaz, qui, lorsqu'ils étaient encore locaux d'habitation, abritèrent Madame Lucie Roche, chapelière et contremaîtresse à l'usine de la Martinette. Mais on peut tout de même rappeler ici le souvenir de trois personnes dont la fonction à l'époque avait son petit prestige : au rez-de-chaussée de la maison Betty, Monsieur Henri Charreton, chauffeur particulier de Monsieur et Madame Michal-Ladichère, dont les limousines marron pour lui, bleu ciel pour elle, ne passaient pas inaperçues ; Monsieur Doucet, chauffeur de la famille Dugueyt, et qui occupait un appartement voisin de celui de Madame Lucie Roche ; enfin, lui aussi attaché à la famille Dugueyt, et vivant dans la maison qu'occupe maintenant son fils Albert, Monsieur Joseph Buisson, qui, pendant de longues années, a été le jardinier et le gardien du château de Cabarot.

Je ne reparle pas ici de la Gaieté, puisqu'il en a déjà été question dans "Souvenirs de mon quartier". Remontons donc le Bourg à partir du croisement de la route et de la déviation. J'ai évoqué dans ces souvenirs Monsieur Henri André, plus connu sous le nom de "père Edme", marchand de chaussures et cordonnier, dans la maison occupée maintenant par les frères Deschaux. Il céda son fonds à Monsieur Auguste Cleyet-Merle, déjà installé comme cordonnier dans l'actuelle maison Giroud, où il y avait également une couturière, Madame Chollat et, pendant la guerre, un huissier Monsieur Cuvier (sa femme, institutrice à Merlas, faisait chaque jour à pied le trajet aller et retour entre son domicile et l'école..)

L'atelier et l'appartement Vercherin correspondent à ce qui a été l'atelier de tonnellerie et le café-dancing de Pierre Martin. Le juke-box du dancing, c'était le "Joriot" (orthographe non garantie), un instrument de musique mécanique remonté à la manivelle et qui, moyennant une pièce de monnaie, jouait les airs célèbres du moment.

Les murs de la petite salle étaient ornés de peintures représentant des couples dansant. Pas besoin de bal organisé ; venait qui voulait quand il voulait. Toute gamine, j'ai accompagné en ce lieu, après la messe ! deux demoiselles de la Gaieté dont la survivante a 90 ans maintenant. Entre autres boissons, la patronne servait du vin blanc chaud sucré ; cela s'appelait "boire la Marquise".

A la place qu'occupe maintenant Madame Policand, il y a eu d'abord la boulangerie-coopérative Vassel.

Après la boulangerie, ce fut l'épicerie de Monsieur et Madame Perrin, "Aux quatre saisons". Lui, on le connaissait surtout sous le nom de "Perrin coin-coin", sobriquet venu du son nasillard et claironnant de la "corne d'appel" de sa camionnette. Il transféra ensuite son magasin trois portes plus loin (maison Gudimard) ; c'est là que débuta à sa suite Monsieur Pernoud, après lequel il n'y eut plus d'épicerie.

Après la première épicerie Perrin s'ouvrit de nouveau une boulangerie, tenue successivement par Alexandre Gros, Monsieur Richard, Monsieur Gazulla et, en dernier lieu avant la fermeture de ce commerce, Robert Gay, tout jeune alors, et qui alla prendre la suite de Louis Guiboud-Ribaud près de la place de l'église, en 1961.

Changeons d'immeuble. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une activité disparue, il faut citer ici, précisément à cause de sa persistance, l'entreprise familiale Brestaz, qui en est à la quatrième génération à faire le commerce traditionnel vin-bois-charbon, à quoi se sont ajoutés gaz et fuel. Avant 1920, l'affaire avait débuté là où est l'épicerie Chamard-Boudet.

Et là où habite André Brestaz se sont succédé, après la fermeture de la charcuterie Giroud, plusieurs charcutiers. Le plus ancien, le plus connu, c'est "Guillermoz" (pas de "Monsieur" ni même de prénom...). Personnage fort en gueule mais sympathique et bon vivant, figure célèbre parmi les Saint-Geoiriens. Il exerça son métier d'abord avec sa femme, puis seul. Duval et Ravel prirent la suite et la charcuterie ferma en 1972.

Laissons la maison Gudimard où j'ai signalé précédemment les épiciers Perrin et Pernoud ; nous arrivons ainsi aux commerces qui étaient installés dans le tournant.

Il y avait d'abord (appartement actuel Gauthier) la "tante Henriette" (en fait, c'était la soeur de ma tante Marie la couturière), la "grande Henriette" (pour tout le monde), c'est-à-dire Madame Barruel, qui était mercière ; son mari Alexandre (dont la première femme, Jeanne Drevon avait été modiste) était cordonnier ; il "tapait la semelle" dans un coin de la salle à manger (les salles à manger n'étaient pas encore des "salles de séjour"). A côté, appartement Barrat, un café qui a vu se succéder les familles Parendel (Joseph), Fugier, Giraud, Buisson et Berlioz -ce qui nous amène à la fin des années 60- et il y eut encore un café de moins à St Geoire.

Le garage a été construit en 1928 par Cyrille Buisson (qui vient d'être cité dans la liste des cafetiers ; c'était sa femme qui s'en occupait) et par Joseph Chollat-Boteville (déjà nommé comme commerçant en cycles). A cette époque, les possesseurs de voitures automobiles n'étaient pas encore très nombreux, et le fait que le même mécanicien s'occupait à la fois de bicyclettes et d'automobiles indique peut-être que l'on était à une période de transition entre deux modes de locomotion. L'association Buisson-Chollat dura jusqu'en 1950 ; le premier habita Plampalais et prit une concession de vente de gaz butane, et le second continua quelques années à s'occuper de cycles.

Nous voici maintenant à la grande maison curieusement plantée en contrebas de la route. A l'angle gauche, Jean-Louis Marrel était coiffeur. Les salons de coiffure avaient alors moins de lumières et de nickels que de nos jours ; mais ils ont toujours été, pour les clients attendant leur tour, d'agréables lieux de rencontre ; les coiffeurs s'entendaient d'ailleurs à entretenir la conversation. Et certains d'entre vous se souviennent sans doute que notre "Figaro", après le dernier coup de ciseau, proposait invariablement, en guise de parfum : "Jasmin ou cyclamin ?" Le surnom lui était resté : on allait chez "Jasmin".

A côté, son frère Marcel, qui vit encore au Foyer Logement, était bourrelier-sellier. Métier indispensable à l'époque du transport à cheval. Il travaillait au grand jour et chacun en passant pouvait le regarder à l'ouvrage derrière sa vitre, et profiter de cette "leçon de choses", tandis qu'il réparait selles, colliers et multiples courroies des harnais.





St-GEOIRE-EN-VALDAINE (Isère). — La Gare

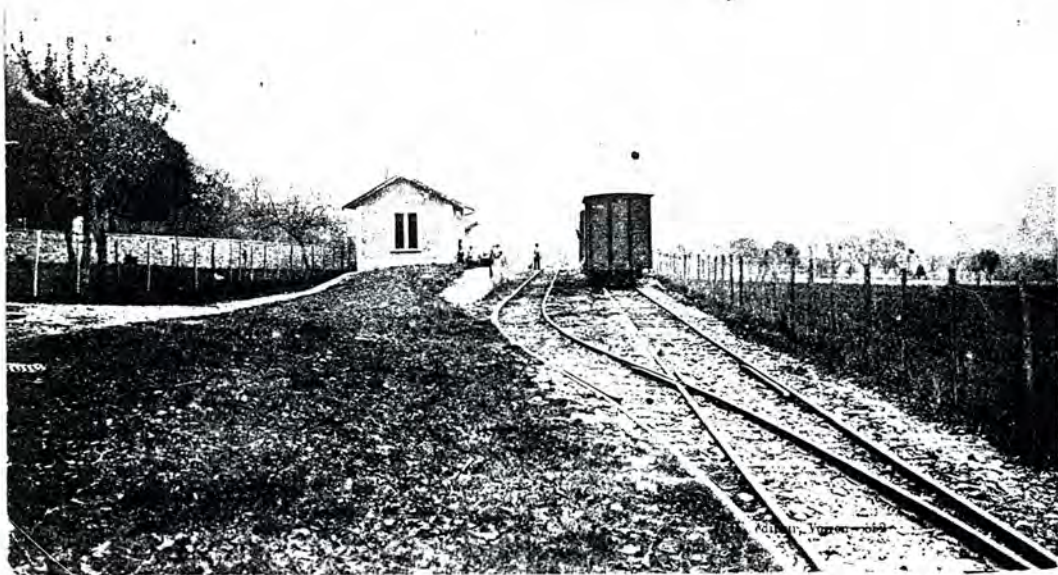


J. Perrin, fabae St-Geoire-en-Valdaine

SAINT-GEOIRE-en-VALDAINE (Isère) – La Gare



MASSIEU – La Gare





Troisième et dernier commerce de cette maison : Madame Barruel était drapière, et sur sa banque, la longue table pour dérouler facilement les coupons d'étoffe, elle mesurait ses tissus à l'aide de l'instrument de la profession, le mètre droit à section carrée.

Dans la maison suivante au fond de la cour vivait celui que l'on désignait d'une seule traite par son nom et sa profession : "Berger banquier". Grand, mince, droit, raide, vêtu de clair, toujours coiffé d'un petit chapeau à bord étroit, le visage lisse et blanc (je croyais que c'était de la poudre de riz...). Je ne l'ai jamais vu sourire ; il faut dire que pour moi son activité, invisible, était grave et mystérieuse.

Un peu plus loin, face à la Cure, la belle et ancienne maison bourgeoise portant le nom de "la Chanoinesse", qui surplombe la route derrière son haut mur de soutènement a été celle de Monsieur Aragon, agent voyer ; c'est le nom que portaient alors les ingénieurs du service vicinal ; ils avaient en charge la construction et l'entretien des chemins.

Cette maison est la dernière du bourg proprement dit, qui renfermait la presque totalité du commerce et de l'artisanat du village. Mais au-delà, la route descend vers un quartier autrefois très actif.

Il y avait d'abord, face à face de part et d'autre de la route (ce sont les frères Gros-Bonnivard qui occupent les lieux de nos jours), à gauche, l'hôtel -et café !- Bernerd, dit hôtel des Tilleuls ; à droite, le café Guérin, séparés l'un de l'autre par ... une voie ferrée. En effet, hôtel et café datent de l'installation du "tram" en 1905 ; la gare était quelques dizaines de mètres plus loin ; après la fermeture de la ligne, vers 1932 ?, elle est devenue, sous la direction des chefs Cogordan et Chevalier, la gare des cars VFD (Voies Ferrées du Dauphiné) ; mais le pittoresque n'y était plus. Ce fut jusqu'au printemps 1994 la perception (depuis cette époque, c'est le cabinet du docteur Fumagalli). Elle avait conservé l'extérieur typique des petites gares de l'époque et il reste encore un morceau de quelques mètres du quai d'embarquement pour témoigner de la première utilisation du bâtiment.

L'animation apportée par le tram se doublait du va-et-vient des ouvriers et ouvrières de l'usine de soierie Duc ; avec les deux usines Michal-Ladichère de la Martinette et de Champet, elle a fait vivre Saint Geoire pendant plusieurs dizaines d'années. Le canal qui alimentait les turbines a été comblé et il ne reste de l'usine elle-même que quelques travées entourées de ronces et de gravats. Est-il interdit de regretter le temps où Monsieur de Franclieu, à l'occasion d'une manifestation officielle, avait utilisé pour qualifier l'activité du Val d'Ainan, cette belle et simple définition : "la jolie vallée qui travaille" ?

Trêve de mélancolie ! Pour terminer ce tour d'horizon, il me reste à évoquer deux métiers dont les représentants, chacun à leur façon, étaient des personnalités dans leur village : celui de notaire ; Maître Perrot avait son étude dans la grande maison derrière la gare, et celui de minotier : le moulin Lanfray, utilisant bien sûr la force de l'Ainan, ronronnait au bord de l'eau, au rythme lent des boeufs tirant les chars où s'empilaient les sacs de grains. Ce n'est plus seulement le meunier qui dort, c'est le moulin lui-même, depuis maintenant près de trente ans.

Métiers d'autrefois, métiers disparus, métiers maintenus, vous participez tous à la vie d'un village. Vous êtes la Vie. Vous êtes la Tradition -et vous êtes l'Avenir.

Adieu, Saint Geoire des années 30 !

Bonjour, SAINT GEOIRE DE TOUJOURS !

Renée & Henri MOREL.

St Geoire en Valdaine

1989 - mai 1994



Cette réalisation, entreprise indépendante à budget réduit, a été menée à bien grâce à diverses bonnes volontés qui se présentent ainsi dans l'ordre chronologique :

- des Saint Geoiriens, en plus des initiatrices du projet, ont écrit leurs souvenirs, proposé des articles documentaires, contribué oralement à la recherche de certains renseignements, prêté des documents photographiques
- Monsieur Henri MOREL a procédé à la mise au point et à l'organisation des textes
- Madame Marlène CUDET a assuré le délicat travail de dactylographie des originaux
- la Bibliothèque Municipale a fait une avance d'argent pour l'achat du matériel
- la municipalité de St Geoire a mis obligeamment à notre disposition son équipement de photocopie
- Monsieur Michel CUDET a fourni le matériel nécessaire à la reliure de l'ouvrage
- une équipe de volontaires a enfin passé de longues heures à confectionner un à un chaque volume.

Que tous soient vivement remerciés ici.

Les bénéfices de la vente sont répartis entre l'Association "Enfance & Loisirs", le Club Rencontre, la Bibliothèque Municipale.

Un exemplaire du présent ouvrage est déposé aux Archives Départementales à Grenoble.

CARTES POSTALES/PHOTOGRAPHIESPageLégende

- 25 recto : La dernière chaumière.  
Château de l'Etergne, improprement appelé ici "des Thermes".  
verso : Ferme Christolhomme (Le Perrin) considérée comme la plus ancienne ferme de St Geoire ; maison natale du Bienheureux Amédée de Hauterives. La commune de Chatte (près de Saint Marcellin) revendique aussi cette naissance..  
Maison dite "des Quatre Seigneurs".
- 27 Les châteaux de St Geoire : Clermont, La Rochette, La Lambertière, Cabarot, Longpra (2 photos).
- 57 recto : Quartier de la Gaieté - La Cascade.  
verso : La Gaieté. Atelier de charronnage de Mr Berger. De g à dr : un ouvrier - le père Berger, charron - Marcel, son fils - le père Riva, cordonnier, tenant les drapeaux français & italiens
- 66 recto : La scierie Massot, aux Rieux (devenue scierie Cuchet).  
verso : L'usine de soierie Michal-Ladichère à La Martinette.
- 147 recto : Place de l'Eglise : "La musique" défile pour l'inauguration de la piscine. A gauche, en blanc, Mme "Perrin-tabac".  
verso : L'équipe de foot des vétérans (photo datant de 1942-43) : de g à dr, debout : Auguste Delphin - Jean-Louis Chollat (arbitre et dirigeant) - X Martin, percepteur - accroupis : Joseph Reynaud - Maurice Anselmetto - Louis Guiboud-Ribaud - Raymond Crébier - Ferdinand Deschaux - Joseph Bret - Pierre Padovani - Joseph Vialle - Gaston Seigle-Ferrand.
- 153 L'Eglise de St Geoire et une image-souvenir de Notre Dame de Boulogne.
- 177 La course de côte (4 photos).
- 187 recto : L'équipe des ouvriers bâtisseurs de l'Hôpital. Trois sont identifiés : Louis Anselmetto (4ème gauche en blanc) - Auguste Anselmetto (16 ans, veste noire) - Joseph Anselmetto (3ème droite en blanc).  
A Plampalais, au niveau du Café et de la Charronnerie Delphin.  
verso : Place de la Bascule (place André Bonnin). Le premier car, entre l'Hôtel du Commerce et la Quincaillerie Giroud. Le haut du Bourg, de l'Hôtel Jallamion (=du Commerce, actuellement Auberge du Val d'Ainan) à la maison du Dr Fouilloud-Buyat. A droite, l'ex-quincaillerie Giroud-Vincent.
- 193 recto : La descente du Bourg, à partir de la quincaillerie.  
La descente du Bourg, à partir du Café Delphin. A gauche, debout, Marguerite Allier.  
verso : L'Hôtel de Ville (château de Hautefort) : photo antérieure à 1918.  
L'Hôtel de Ville après l'érection du Monument aux Morts.
- 195 recto : La descente du Bourg. On distingue les enseignes : Tailleur, Société Economique d'Alimentation, Pâtisserie, Café-restaurant, Cycles.  
La Place à l'époque de la boucherie Gros (à gauche du manège)  
verso : La Place, du Café de la Place à l'actuelle épicerie Chamard-Boudet (carte de 1917). En haut, mur du parc du château de Clermont.  
Mr Michal-Ladichère (2è à partir de la gauche) joue aux boules avec ses ouvriers (jeux à côté de l'Eglise).

